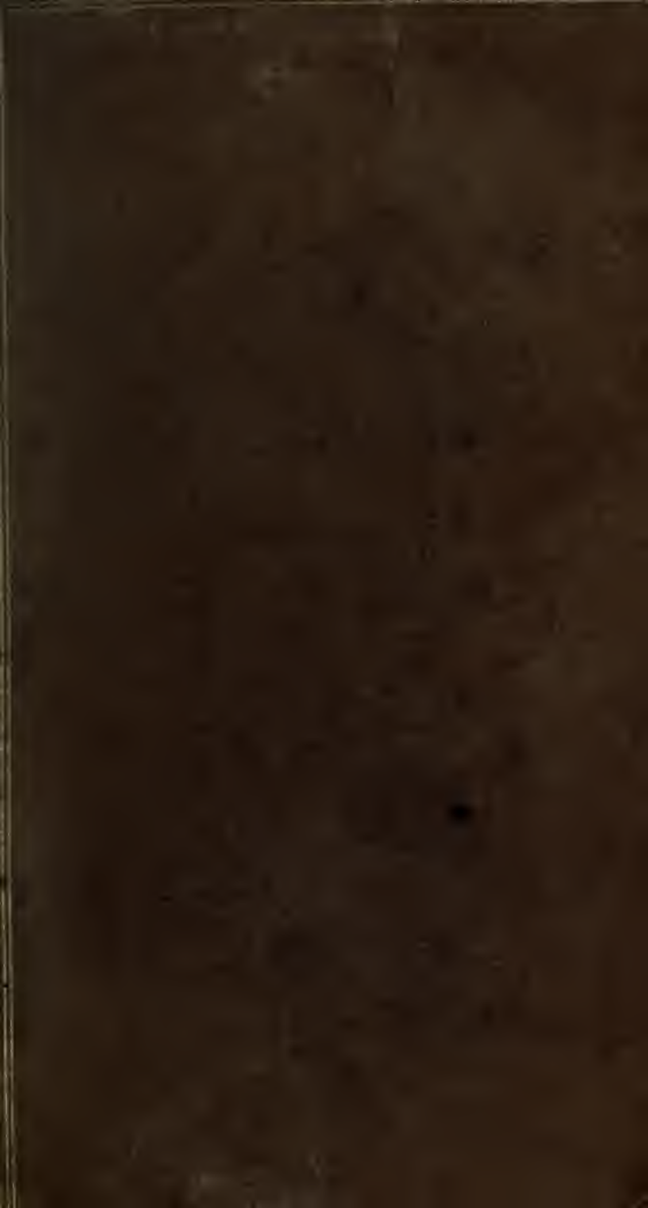








THEATRE

ET

ŒUVRES DIVERSES

DE M. Pierre *DE MORAND.*

TOME PREMIER.

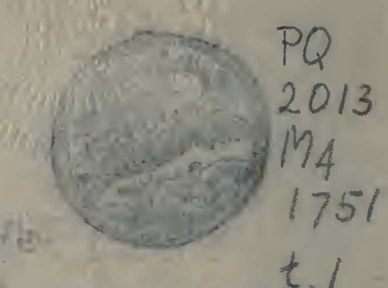


A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Quay des Augustins, près le Pont Saint Michel, aux Cigognes.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



Piéces contenues dans le premier Tome.

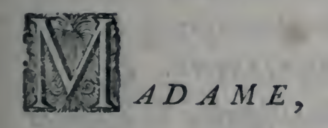
TEGLIS,

TRAGEDIE.

Repréſentée pour la premiere fois par
les Comédiens Ordinaires du Roi,
le 19. Septembre 1735.



A SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.



ADAME,

L'approbation que VOTRE ALTESSE SERENISSIME *daigna accorder à cet Ouvrage, afin de m'encourager à le rendre*

moins défectueux qu'il ne l'étoit, lorsque j'eus l'honneur de le lui présenter; la bonté qu'elle eut de me marquer Elle-même les corrections que je devois faire; enfin les nouvelles idées que ses réfléxions judicieuses m'ont fournies, m'avoient toujours fait espérer que le Public auroit pour lui la même indulgence que VOTRE ALTESSE SERENISSIME; *& ce sont là des raisons qui me font aujourd'hui un devoir de lui en consacrer l'hommage.*

Je joins à cette Piéce un Prologue qui a paru avec quelque succès devant VOTRE ALTESSE SERENISSIME. *C'est là, où, par une juste allégorie, la désignant sous le nom de la Déesse des Arts & de la Sagesse, je lui rends le tribut de louange que tout le monde lui doit. J'ai saisi avec avidité l'occasion de rendre publique cette*

marque de mon zéle & de mon admiration.

C'est sous ces traits que la Renommée m'avoit dépeint VOTRE ALTESSE SERENISSIME; *ce sont ces traits dont j'ai été frappé moi-même, lorsque j'ai eu l'honneur d'en approcher. Cet honneur faisoit mon ambition; & si j'ai fait quelque progrès dans les Lettres, je ne le dois qu'au désir, dont j'ai été animé, dès l'enfance, de m'attirer ses regards, & de mériter ses applaudissemens. Mon ardeur m'a prêté assez de force, pour ne pas rendre mes premiers efforts tout-à-fait indignes de cette gloire; & elle me procure l'avantage de ne me présenter au Public qu'à l'abri d'un nom si respectable.*

Encore plus animé par un succès si

peu attendu, toute mon attention ſera déſormais de juſtifier, par des efforts plus dignes du Public, & de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *les premieres bontés dont elle m'a honoré. Je ſuis avec le plus profond reſpect,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, DE MORAND.

PROLOGUE

Repréſenté devant SON ALTESSE SERENISSIME Madame la Ducheſſe DU MAINE, le 21 Février 1734.

AVERTISSEMENT.

MAdame la Ducheſſe DU MAINE ayant eu la bonté d'accorder à une Societé de jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, la permiſſion de repréſenter des Comédies dans une Salle de l'Arſenal, & cette Princeſſe ayant daigné honorer de ſa préſence la premiere repréſentation, le Spectacle commença par ce Prologue. Voyez le Mercure de France, Février 1734. & ſuivans.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

MELPOMENE.
THALIE.
APOLLON.
MERCURE.
MOMUS.



PROLOGUE

Représenté devant S. A. S. Madame la Duchesse DU MAINE, le 21. Février 1734. dans une Salle de l'Arsenal.

SCENE PREMIERE.

MELPOMENE seule.

MEs yeux, préparez-vous à répandre des larmes,
Si vous voulez avoir des charmes,
Pour cette auguste Cour,
Où le bon goût se mêle à la délicatesse ;
Où dans cet heureux jour,
M'appelle une Déesse ;
Où je vois auprès d'elle une aimable Princesse ;
Dont les vertus décorent ce séjour,
Autant que ses appas, ses graces, sa jeunesse.
Mais, Thalie en ces lieux ! qu'y vient-elle chercher ?

SCENE II.

MELPOMENE, THALIE.

THALIE, en entrant.

QUe les Jeux, les Ris & les Graces,
Sur mes brillantes traces,
Soient, en ce jour prompts à marcher.
(appercevant Melpomene.)
Ah, vous voilà, ma sœur! toujours triste & chagrine!

MELPOMENE.

Et vous, ma sœur, toujours folle & badine!

THALIE.

O l'ennuyeux emploi, toujours faire pleurer!

MELPOMENE.

Le ridicule objet, sans cesse folatrer,
Et ne songer qu'à faire rire!

THALIE.

Du moins par tout, je me fais desirer.

MELPOMENE.

Et moi, ma sœur, en tous lieux on m'admire.

THALIE.

Où pourroit-on, sans moi, vous supporter?

MELPOMENE.

Songez qu'avant vous je suis née,
Que vous devez me respecter.

THALIE.

En méritez-vous plus, pour être mon aînée?

MELPOMENE.

Cessons, cessons ces propos superflus,
Qui nous aigriroient l'une & l'autre:
Vous pensez que mon Art doit le céder au vôtre;
Et je crois que le mien doit avoir le dessus:
Vouloir nous accorder, ce sont des soins perdus.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'au talent qu'il possède,
Chacun croit qu'il n'est point de talent qui ne céde.

THALIE.

Je le veux bien; n'en parlons plus.

MELPOMENE.

Mais en ces lieux qui vous envoye?

THALIE.

La belle question! j'amene ici la joye.

MELPOMENE.

C'est moi seule, ma sœur, qu'on demande en ces lieux:
Tel est l'ordre de la Déesse.

THALIE.

Erreur; non, elle ne s'empresse,
Que pour voir mes aimables jeux.

MELPOMENE.

Je le tiens d'Apollon.

THALIE.

Il me l'a dit lui-même.

MELPOMENE.

Il vient fort à propos.

SCENE III.

APOLLON, MELPOMENE, THALIE.

MELPOMENE & THALIE ensemble.

LAquelle de nous deux
Peut se flatter de la douceur extrême....

APOLLON.

Parlez l'une après l'autre au moins.
Votre zéle m'est doux ; j'applaudis à vos soins :
Mais bannissez la crainte qui vous presse ;
C'est l'une & l'autre ici que mande la Déesse.
Que d'abord Melpomene ait soin de la toucher,
Et n'offre que des traits dignes de l'attacher.
Vous, ensuite, Thalie,
Par quelque agréable saillie,
Vous viendrez l'arracher
Aux divers sentimens qui l'auront attendrie.
Mais cependant souvenez-vous
Que le vrai moyen de lui plaire
Est de ne point sortir du sage caractere,
Qui fait, seul, de votre Art, les charmes les plus doux.

(à Melpomene.)

Que vous, en gémissant, il faut encore instruire,

(à Thalie.)

Et que vous, en raillant, vous ne devez pas nuire :

(à Melpomene.)

Que le vice, par vous, ſans ceſſe combattu,
Ne doit jamais accabler la Vertu;

(à Thalie.)

Que vous, ſans crainte, ſans ſcrupule,
Livrant la guerre au ridicule,
Sous des traits généraux,
Vous devez le faire paroître;
Mais que l'on ne doit reconnoître
Aucun Particulier trop peint dans vos tableaux:
En un mot, que la Tragédie,
De toucher les grands cœurs, doit tirer tout ſon prix;
Et que la Comédie
Doit tirer tout le ſien de plaire aux bons eſprits.

MELPOMENE.

Oui, telles ſont les loix que jadis dans Athène,
Obſervérent mes favoris;
Ne penſez pas que Melpomene
Ait jamais approuvé ces faſtueux écrits,
Où par la plus inſigne audace,
On veut la dépouiller de ſa premiere grace.
De faux brillants, je ne me pique pas:
Les ſentimens les mœurs ont pour moi des appas,
Dont toute autre beauté s'efface.

THALIE.

Croyez vous que Thalie ait jamais inſpiré
Ces traits groſſiers de la plus noire envie,
Où, ſous le nom de Comédie,
L'homme d'honneur ſe trouve déchiré?
Lorſque la raillerie,
D'une utile leçon, n'eſt pas d'abord ſuivie;
Vous en devez être aſſuré,

Ce n'eſt point là l'ouvrage de Thalie.

APOLLON.

Ah, qu'il m'eſt doux de vous voir en ce jour,
Penſer ainſi, mes ſœurs, qu'on penſe en cette Cour!
J'en reconnois l'admirable génie.
Sur ce ſage principe, allez, empreſſez-vous,
D'en faire encor les plaiſirs les plus doux:
Méritez par là ſa préſence;
Et ſignalez votre reconnoiſſance
Mais, quel ſujet conduit Mercure auprès de nous?

SCENE IV.

APOLLON, MERCURE, MELPOMENE, THALIE.

MERCURE.

Ciel, que vois-je, Apollon, Melpomene, Thalie!

APOLLON.

Quel eſt l'étonnement dont votre ame eſt ſaiſie?

MERCURE.

Je ne m'attendois pas que dans ces mêmes lieux,
Où Mars, de Jupiter, tient en dépôt la foudre,
Vous vous offririez à mes yeux!
Pour achever de mettre en poudre
Les Titans orgueilleux,
Qui bravent, ſans trembler, le Souverain des Cieux:
Je venois, au Dieu de la guerre,

Porter l'ordre nouveau du Maître du tonnerre :
Et je ne croyois pas ce terrible séjour ,
Un lieu trop favorable à tenir votre Cour.

APOLLON.

Je dois avouer qu'à mon tour ,
En ce moment , ma surprise est extrême.
Comment , ignorez-vous , vous-même ,
Que Minerve , en ces lieux , suit toujours le Dieu Mars ?
Que sur les pas de la Déesse ,
Apollon aussi-tôt s'empresse
A faire marcher les beaux Arts ?
Qu'à son gré , Jupiter signale sa vangeance ,
Contre ses ennemis jaloux ;
Que Mars seconde son courroux ;
Que deux jeunes Héros , qui reçurent naissance
Du terrible Dieu des combats ,
Fassent sentir partout la force de leurs bras :
Sur les pas de Minerve ,
Apollon toujours se réserve
Le soin de célébrer les Dieux , & les Héros ,
Et de les delasser de leurs nobles travaux.
Quand sur les Enfans de la Terre ,
Jupiter lance le tonnerre ,
Son Empire est-il ébranlé ?
Sa fureur , des beaux Arts , détruit elle l'azile ;
Dans mes travaux suis-je troublé ;
Et le séjour des Cieux devient-il moins tranquile ?
Non , les Rebelles seuls doivent trembler d'effroi :
Tandis que ses Sujets paisibles sous sa loi ,
Sans crainte & loin du bruit des armes ,
Se réjouiront des allarmes ,
Où seront justement livrés ses ennemis :
Et tandis que mes Favoris ,

Par des accords remplis de charmes,
Publieront en tous lieux ses travaux inouis.

MERCURE.

A Jupiter, je rends plus de justice:
Non, non, je ne crains pas que la gloire des Arts,
Sous son régne jamais périsse:
Ils lui sont chers autant que les travaux de Mars.
Il a trop d'intérêt à conserver leur gloire:
C'est vainement que la victoire
Pourroit le couronner & mille & mille fois;
Sans les Muses, sans vous, de ses fameux exploits,
On garderoit peu la mémoire;
Et bientôt dans un triste oubli,
Son nom seroit enseveli
Oui, les lauriers que la Victoire donne,
Sont d'eux-mêmes bientôt flétris:
Ils ne sont toujours verds qu'autant qu'à leur couronne,
Vous ajoûtez vous-même un nouveau coloris.
Par ce Dieu triomphant une vaste carriere
Vient d'être ouverte à vos efforts;
Bientôt il va fournir la plus ample matiere
A des accens plus brillans & plus forts:
Préparez-vous sous les loix de Minerve,
A former des accords dignes d'elle, & de lui;
Et lorsque, par vos soins, elle veut aujourd'hui
Prendre les seuls plaisirs que son cœur se réserve:
Songez qu'elle est du sang du Souverain des Dieux,
Que d'exalter ses exploits glorieux,
C'est la célébrer elle-même;
Lorsque tant de vertus en elle se font voir,
Le seul encens qu'elle veut recevoir,
Est d'entendre louer son Empire suprême.

Si j'avois crû que ce séjour
Fût honoré de sa présence,
Je n'aurois point troublé les jeux, dont en ce jour,
Vous voulez signaler votre reconnoissance
Hâtez-vous de répondre à ses justes désirs.
Adieu, je cours où Jupiter m'envoye;
Et, sur mes pas, je reviens avec joye,
Moi-même prendre part à ces charmans plaisirs.

(Il sort.)

APOLLON.

Nous, hâtons-nous d'aller ....

SCENE V.

APOLLON, MELPOMENE, THALIE, MOMUS.

APOLLON poursuivant.

Qui vois-je encore paroître?

MELPOMENE.

Momus, qui vient nous ennuyer.

THALIE

Il vient plutôt nous égayer.
Je l'aime fort.

APOLLON.

C'est qu'il fut votre maître.

THALIE.

Il est toujours vif, léger & badin.

APOLLON.

Oui, oui, mais il est trop malin;
Il va jusques à la satyre.

(Momus rit.)

THALIE.

Bon jour, Momus?

MOMUS.

Bon jour. (Il rit.)

THALIE.

Qu'avez-vous donc à rire?

MOMUS.

Je ris, je ris d'abord de vous.

THALIE.

De moi?

MELPOMENE.

Le compliment est doux:
C'est, de votre amitié, la digne récompense.

MOMUS à Thalie.

Bon, rire entre nous deux, ce n'est pas une offense.

(à Melpomene.)

Madame la pleureuse....,

THALIE.

Allons, à vous, ma sœur?

MOMUS.

Je ris aussi de vous.

MELPOMENE.

Cela me fait honneur.

THALIE.

Ah, quelle suffisance!

MOMUS.

Pour vous, Monseigneur Apollon;
De tout mon cœur je vous honore;
Mais il faut que vous trouviez bon,
Qu'ici, de vous, je rie encore.

APOLLON.

Riez, depuis long-tems ce droit vous est acquis:
Vous me traitez ainsi que tous les beaux esprits.

MOMUS.

Ah! vous le méritez, Seigneur, plus qu'aucun autre.

APOLLON.

Pour tant de ris enfin, quel motif est le vôtre?

MOMUS.

Peut-on le demander! j'apprends que dans ces lieux,
Vous préparez tous trois des jeux,
Pour amuser une Déesse,
Dont les hautes vertus,
L'esprit, le sçavoir, la sagesse,
Furent toujours respectés de Momus:
Je crois d'abord que votre zéle
Ne lui présentera qu'un plaisir digne d'elle;
Que, rassemblant de toutes parts,
Les plus renommés dans vos Arts,
Vous pourrez mériter l'honneur de sa présence.
Point du tout! quel objet a frappé mes regards!

(Je ne puis m'empêcher d'en rire quand j'y pense.)
J'ai vû que vous aviez fait choix
D'un tas d'Acteurs sans art, & sans expérience,
Et qui n'ont, du Théatre, aucune connoissance;
Dont les gestes, la voix,
Le jeu, le peu d'intelligence,
Vont gâter les plus beaux endroits.
Ah! quel excès d'extravagance!

APOLLON.

Voilà mes Critiques du tems!
Précipitant toujours leurs jugemens,
Il faut que leur humeur caustique,
Au gré de leur prévention,
Avant d'avoir rien vû, critique,
Et ne prononce enfin que par présomption,
Ou pour mieux aiguiser leur langue satyrique.

MOMUS.

Oh, oh, vous croyez avoir dit
Une magnifique sentence!
Mais apprenez, Monsieur le bel Esprit,
Qu'il n'est rien, rien, dont sans extravagance,
On ne puisse juger d'avance;
Qu'en hâtant même ainsi son jugement,
On se trompe fort rarement;
Et que, de toute chose, ainsi que d'un Ouvrage,
Tout le succès assurément
Vient du premier coup d'œil duquel on l'envisage.
Quand le Public s'accorde à prononcer,
Que ce qu'on lui promet doit être détestable,
Cet arrêt aussitôt rend la chose exécrable!
Fût-elle bonne ensuite; on doit sans balancer,
Soutenir constamment qu'elle est abominable.
Tel est votre Spectacle; il sera pitoyable.

THALIE.

Momus gagne beaucoup à fréquenter ces lieux,
D'où partent dignement ces traits judicieux.
Mais raillerie à part. . . .

MELPOMENE.

Qu'allez-vous entreprendre?
Parler raiſon au cauſtique Momus,
C'eſt prendre des ſoins ſuperflus.
Rien ne peut arrêter ſon humeur ſatyrique.
Mais après tout, que nous importe enfin,
Qu'il blame, qu il critique,
Et qu'il fronde notre deſſein,
Pourvû que celle à qui nous voulons plaire,
Daigne approuver le choix que nous avons ſçû faire.
N'avons nous pas voulu, qu'aujourd hui nos Sujets
Fuſſent guidés du même zéle,
Dont nous-mêmes brûlons pour elle?
Que nos Acteurs ſoyent des plus imparfaits,
Le digne feu qui les excite,
Leur tiendra lieu de tout mérite;
L'indulgence eſt le prix de ſi nobles objets.

MOMUS.

Vos Acteurs, je le crois, brûlent d'un digne zéle.
Mais qu'importe, je vous ſoutien
Que l'ardeur la plus belle
Ne ſuffit pas pour faire un bon Comédien.
A votre gloire, Melpomene,
Ici, je le veux confeſſer,
Jadis vous m'aviez ſçû forcer,
De plaindre vos malheurs, d'entrer dans votre peine.
Il n'en eſt plus de même qu'autrefois;
Je ſuis plus que jamais rentré dans tous mes droits;
Et je ne verrai pas vos nouveaux Jeux ſans rire.

Mais je crains, en ce jour,
Que Thalie à son tour,
Ne prétende que je soupire;
Qu'au lieu des ris, qu'elle doit inspirer,
Ses Jeux même, bientôt ne me fassent pleurer.

THALIE, avec indignation.

Moi, faire pleurer! *

MOMUS.

Mais, rire à la Tragédie,
Et pleurer à la Comédie,
C'est un plaisir bien digne de Momus.

MELPOMENE.

Oh! pour le coup je n'y tiens plus:
Cette mauvaise raillerie,
Assez, & trop long-tems m'ennuye;
Laissons-le seul satyriser,
Pour commencer mes Jeux, je vais tout disposer.

(Elle sort.)

THALIE.

J'y cours aussi: vous m'avez outragée,
Momus, souvenez vous que je serai vangée;
Et vous verrez certainement,
Que l'on n'offense pas Thalie impunément.

(Elle sort.)

---

* Thalie en ce temps-là n'avoit pas encore imaginé ces tristes Comédies dont tout le mérite est de faire pleurer; qu'on a désignées sous le nom de LARMOYANT COMIQUE.

SCENE VI.

APOLLON, MOMUS.

APOLLON.

MOrdre toujours, quelle douceur funeste !
Chacun, vous le voyez, vous fuit, & vous déteste.

MOMUS.

De donner des leçons, vous voulez vous mêler ?
Je veux aussi vous en faire une.
Vous êtes un Pédant d'espece non commune,
Fade, ennuyeux de tout, voulant toujours parler,
Et que l'on ne sçauroit entendre sans bâiller.
Adieu : profitez-en !

SCENE DERNIERE.

APOLLON *seul.*

OH ! la maudite engeance,
Que celle de pareils esprits !
N'applaudir pas à leur extravagance,
C'est s'exposer à leurs mépris.

(Il s'avance au bord du Théatre.)

Princesse, tu connois l'écueil qui nous menace,

Et nous-mêmes, trop tard, nous sentons le danger :
Mais si ton goût exquis doit nous décourager ;
Nous sçavons trop qu'au zéle ardente à faire grace,
Déja ton indulgence excuse notre audace.

Fin du Prologue.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un petit Poëme Dramatique, qui a eu l'honneur de servir d'amusement dans une Cour où régnent le Goût & le Sçavoir ; & j'ai crû que le Public verroit avec plaisir l'impression de cet Ouvrage. Fait à Paris ce 18. Mars 1734.

DANCHET.



PROLOGUE

Repréſenté à l'Arſenal pour la premiere fois le ſeptiéme Avril 1734.

Avant la Tragédie de PYRRHUS & TEGLIS *.

SCENE PREMIERE.

UN MARQUIS, UN ACTEUR.

(*Quand on léve la Toile, le Marquis paroît aſſis dans un fauteuil, néceſſaire pour la Tragédie.*)

L'ACTEUR *allant au Marquis.*

MOnſieur, je ſuis au déſeſpoir d'être obligé de vous dire que vous ne ſçauriez reſter à cette place. Ayez la bonté de tâcher de vous mettre ailleurs.

---

* *Cette Piéce fut jouée l'année d'après ſur le Théatre François avec ſuccès ſous le nom de* TEGLIS.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

L'ACTEUR.

Monſieur, vous comprenez bien que des perſonnes comme celles qui jouent ici la Comédie, qui n'ont pas un grand uſage du Théatre, ſont fort embarraſſées lorſqu'elles voyent quelqu'un à leurs côtés; ſurtout leur Théatre étant auſſi petit que celui-ci. Vous voyez bien que vous êtes le ſeul qui y ait pris place.

LE MARQUIS.

La régle générale n'en eſt pas une pour moi. Un homme tel que moi fait toujours l'exception à la régle. Ne voudriez-vous pas que je fuſſe confondu dans la foule ?

L'ACTEUR.

La foule n'eſt pas bien grande; & il n'eſt perſonne à qui il ne puiſſe faire honneur d'être placé parmi ceux qui compoſent cette aſſemblée. Vous devez faire attention que . . . . .

LE MARQUIS.

Vous devez faire attention vous-même qu'un homme comme moi ne vient au Spectacle que pour être vû, & que pour voir aiſément les jolies perſonnes qui y ſont. Il n'y a point de place plus commode pour cela que le Théatre.

L'ACTEUR.

Eh! Monſieur, puiſque vous ne venez au Spectacle que pour faire admirer vos graces, celui-ci ne vous convient guéres; il n'y a pas aſſez de monde ici, pour leur rendre l'hommage qu'elles

méritent. C'eſt ſur un plus grand Théatre que vous devez paroître.

LE MARQUIS.

Eh, parbleu ! croyez-vous que je ſerois ſatisfait de moi-même, ſi je n'avois déja étalé ma parure ailleurs ? Croyez-vous que je voudrois perdre ici la plus belle heure de ma journée ? J'ai déja aſſiſté au Prologue de l'Opéra, à un Acte de la Comédie Françoiſe, & à deux ou trois Scenes de l'Italienne : c'eſt-là qu'un joli Garçon de mes amis m'a dit qu'il y avoit ici une Comédie, où ſe raſſembloient de très-aimables perſonnes, & dont les Actrices étoient aſſez gentilles ; j'ai voulu voir de quoi il étoit queſtion ; & j'y venois paſſer quelques momens, en attendant l'heure d'aller lutiner les Danſeuſes de l'Opéra Comique.

L'ACTEUR.

Vous nous faites beaucoup d'honneur de nous donner du moins le pas ſur l'Opéra Comique ; & nous vous ſommes obligés de la préférence.

LE MARQUIS.

Ah, ah, cet honneur vous eſt bien dû . . . . . mais qu'eſt-ce que l'on joue ici aujourd'hui ?

L'ACTEUR.

On joue ; . . . . on joue . . . . une Piéce nouvelle.

LE MARQUIS.

Une Piéce nouvelle ? comment, parbleu, une Piéce nouvelle ? & quel eſt ce fat d'Auteur, qui s'aviſe de donner une Piéce nouvelle ſans être venu la lire à ma Toilette, & ſans me deman-

der ma protection ? Sçait-il bien, le sot, qu'il n'est point d'Auteur, quelque fameux qu'il soit, qui ne vienne la solliciter ? aussi je les sers à merveille. Quand une fois j'ai approuvé un Ouvrage, le Public auroit beau le condamner, je sçai l'art de tout faire applaudir, de faire paroître la salle pleine, lors même que la Piéce est dans les régles ; & si les Comédiens n'osent plus la donner, je sçai le moyen de la leur faire redemander avec de grands *Brouhaha ;* afin que la chûte en soit imputée à leur mauvaise humeur, ou à leurs intrigues ordinaires, plutôt qu'au dégoût du Public. N'est-ce pas là servir les gens ?

L'ACTEUR.

A merveille ! mais si les grands Auteurs vont briguer votre suffrage, je ne suis pas surpris que celui de la Piéce que nous allons donner ne l'ait pas mandié. Comme il n'a point encore de réputation, & qu'il ne fait que de commencer, il ne sçait pas comme il faut s'y prendre pour faire réussir une Piéce. D'ailleurs, il ne faut pas chez nous tant de cérémonie : nous n'avons que des spectateurs indulgents qui se contentent de peu ; & qui sont aussi portés à excuser les défauts d'une Piéce nouvelle, qu'ils le sont à pardonner ceux des Acteurs. Auteurs, Acteurs, Musiciens, tous n'agissent ici que pour leur propre plaisir, pour celui de leurs amis, & surtout par l'espoir de contribuer quelquefois aux amusemens d'une Princesse illustre *, qui veut bien se contenter de notre zéle & de nos foibles efforts : ainsi, Monsieur, nous n'avons besoin d'aucun artifice,

* *Madame la Duchesse Du Maine.*

ni pour faire applaudir nos Acteurs, ni pour faire réussir nos Nouveautés.

LE MARQUIS.

Vous vous flattez du moins que cela devroit être ainsi : mais vous vous abusez : la plûpart ne viennent ici que pour vous contrôler & vous critiquer. Et n'ont-ils pas raison ? parce qu'ils n'achetent pas leur entrée, doivent-ils tenir leur langue muette, & contraindre leur sentiment ? sont-ils moins en droit de le dire tout haut ? Si vous êtes mauvais Comédiens, de quoi vous avisez-vous de jouer la Comédie ? oui, c'est à cause que ce n'est point là votre métier qu'on doit vous faire moins de grace qu'à ceux qui en font profession. Quand ceux ci nous déplaisent, on les punit en n'allant point au Spectacle ; & c'est les prendre par l'endroit le plus sensible : mais la vraie punition de gens comme vous, qui se mêlent de ce qui ne les regarde point, c'est de les tourner en ridicule. Car on a beau dire qu'on ne joue la Comédie que pour son propre plaisir ; ce plaisir n'est pas seulement celui de la jouer ; c'est l'espoir qu'on a d'être applaudi du Public & de mériter le suffrage des Connoisseurs.

L'ACTEUR.

Mais ce n'est pas ici le Public ; nous ne songeons qu'à nous divertir & personne n'est en droit d'y trouver à redire. Voilà ce qui vous trompe.

LE MARQUIS.

C'est-là ce qui vous trompe vous-même. C'est ici un Public plus dangereux que tout autre ; parce qu'il n'est pas moins éclairé, & qu'il est

plus tranquille. On n'eſt pas la dupe de ces ſortes de raiſonnemens : & quoique vous puiſſiez dire, la vanité guide tout Acteur qui paroît ſur un Théatre, & encore plus un Auteur. Il faut même que celui de votre Piéce nouvelle en ait une doſe beaucoup plus forte que les autres, pour expoſer ſon Ouvrage ſur un pareil Théatre; & pour le confier a des Acteurs qui ne ſont pas conſommés dans l'art. Il faut ou qu'il le croye aſſez tranſcendant pour pouvoir être admiré malgré les défauts de la repréſentation; ou il faut qu'ayant déja été refuſé des grands Comédiens, il n'ait plus que cette pauvre petite reſſource pour contenter ſon amour-propre. Je gagerois, morbleu, cent contre un, que cette rapſodie a été refuſée des Français, enſuite des Italiens, & peut-être encore de l'Opéra Comique & des Marionnettes.

L'ACTEUR.

Des Marionnettes! pour qui nous prenez-vous? Non, Monſieur, ſçachez que cette Piéce n'a jamais été luë dans aucun foyer. L'Auteur a craint le jugement reſpectable de ces Aréopages éclairés, où l'on décide ſans appel de ce qui doit plaire ou déplaire au Public; qui pourtant ſemble ſe faire un plaiſir de caſſer leurs arrêts & de condamner les Juges aux dépens *. Notre Auteur s'eſt défié de ſes propres forces; il a cru que ce qui lui pourroit faire honneur ici & parmi nous, n'auroit pas tout le mérite néceſſaire pour être expoſé à un plus grand jour.

---

* *On a remarqué que les Piéces dont les Comédiens diſent le plus de bien ſont celles qui réuſſiſſent le moins, au contraire de celles qu'ils mépriſent.*

LE MARQUIS.

Suppoſer encore de la modeſtie dans un Auteur ! en vérité c'eſt ſe mocquer du monde. Allez, allez, vous ne me ferez pas changer de ſentiment. Il n'y a point de Poëtereau qui ne ſe croye égal à Corneille, à Racine, ou à Moliere. Il en eſt même qui pouſſent l'extravagance juſqu'à ſe croire bien au-deſſus de ces Meſſieurs-là ; & il arrive quelquefois qu'après ſe l'être perſuadé à eux-mêmes, qu'à force de le dire partout & de le faire publier par de petits rimailleurs à gage, ils ſont aſſez heureux pour le perſuader encore à beaucoup d'autres.

L'ACTEUR.

Comme je n'ai pas l'honneur d'être du nombre de Meſſieurs les beaux eſprits, je ne répondrai rien la-deſſus ; j'ignore & ce qui ſe paſſe dans leur ame, & leurs intrigues pour ſe faire un grand nom. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que nous avons preſſé nous-mêmes notre ami de nous donner ſon Ouvrage ; & que nous nous y ſommes portés volontiers, afin de l'encourager par-là à produire quelque choſe de plus parfait dans les ſuites. Les Talents ont beſoin d'être animés par l'émulation ; & nous nous ſommes flattés que nos Spectateurs entrant dans nos vuës, tâcheroient par leurs applaudiſſemens d'en donner à un jeune Ecrivain qui commence.

LE MARQUIS.

C'eſt être charitable ! & vous êtes bien bons ; Meſſieurs, d'engager un nombre d'honnêtes gens à venir s'ennuyer pour donner de l'émulation à je ne ſçai quel Auteur dont le Public n'a que

faire. Je suis assuré que cela va être détestable; La premiere Piéce d'un jeune Auteur qu'on n'a pas osé lire aux Comédiens ! je bâille seulement d'y penser ! Est-ce une Tragédie, ou une Comédie ?

L'ACTEUR.

C'est une Tragédie.

LE MARQUIS.

En prose, ou en vers?

L'ACTEUR.

Une Tragédie en prose!

LE MARQUIS.

Il est vrai que le projet n'en a pas fait fortune. Je l'avois toujours fort approuvé à cause de sa singularité.

L'ACTEUR.

Ceux qui ne se tirent d'affaire que par le clinquant des vers n'y trouveroient pas leur compte. Ce ne pourroit être la ressource que de quelque Auteur judicieux, plein de sentimens, capable de composer une fable ingénieuse, & de conduire une Piéce avec art : mais sans brillant, sans feu, sans saillies, & qui n'auroit pas l'adresse de bien tourner un vers.

LE MARQUIS.

Eh, dites-moi, les vers de votre Tragédie nouvelle sont-ils beaux ? y a-t-il de ces vers ronflants, épithétiques, pompeux ? de ces vers qui éblouissent, étourdissent, ravissent ? y a-t-il de ces traits neufs, hardis .... de ces caracteres introuvables, mais magnifiques, de ces....

L'ACTEUR.

Non, tout eſt ſimple chez nous ; rien d'affecté ni de recherché ; beaucoup de douceur, de naturel, & de conduite ; des caracteres vrais & bien ſoutenus : tout y eſt, ſinon vrai, du moins très-vraiſemblable : il n'y a qu'un morceau un peu trop épique que l'Auteur s'eſt obſtiné à vouloir laiſſer.

LE MARQUIS.

Parbleu, il a eu raiſon ; & je lui en ſçai bon gré. Sçavez-vous bien qu'il ne faut que deux ou trois morceaux de cette eſpéce pour faire la fortune d'une Tragédie ? C'eſt donc un ſujet tiré de quelque Roman, puiſqu'il y a de l'épique ?

L'ACTEUR.

Ordinairement le ſujet d'une Tragédie eſt tiré de l'Hiſtoire ; elle n'eſt preſque pas altérée dans cette Piéce-ci ; & les caracteres des Perſonnages s'y trouvent très-bien fondés.

LE MARQUIS.

Tant pis : Parlez-moi d'un beau Roman, mis en Tragédie ! cela fournit des ſituations, des traits ſaillants, des images touchantes, des détails, des événemens ! Beaucoup d'événemens, morbleu, beaucoup d'événemens entaſſés les uns ſur les autres qui ſe ſuccédent ſans être liés ! cela tient l'eſprit en haleine ; on eſt toujours ſurpris par quelque choſe d'ineſpéré !

L'ACTEUR.

Cinq Tragédies dans une ſeule, n'eſt-ce pas ?

LE MARQUIS.

Vous croyez badiner ? mais c'eſt-là où brille l'imagination, & la fécondité d'un Auteur. Voilà qui eſt bien merveilleux, une ſeule action dans cinq Actes ! il m'en faut tout au moins une à chacun : & quand il y en auroit davantage, il n'en ſeroit que mieux.

L'ACTEUR.

C'eſt ce que vous ne trouverez pas aujourd'hui. Je vous l'ai déja dit ; tout eſt ſimple chez nous. Une ſeule action fait tout le fond de la Piéce, & il ne faudroit, pour ſa durée, guéres plus de temps que pour la repréſentation.

LE MARQUIS.

Du ſimple, du ſimple ! Ah, que cela eſt fade ! Des caracteres ſoutenus, une ſeule action ; je m'ennuye déja ! adieu, je ne ſuis pas curieux de tant de ſimplicité ; il me faut quelque choſe qui pique, qui réveille : du ſimple, du ſimple ! Ah, ah !

(*Il fait quelques pas pour s'en aller & il revient auſſitôt.*)

Parbleu, j'oubliois de vous demander le titre de cette fadeur.

L'ACTEUR *en colere.*

Fadeur !

LE MARQUIS.

Allons, ne nous brouillons point pour une épithéte. Dites-moi, s'il vous plaît, le nom de ce magnifique chef-d'œuvre ?

L'ACTEUR.

Pyrrhus & Teglis.

LE MARQUIS.

Miſéricorde ! encore un *Pyrrhus* ! C'eſt ſans doute quelque mauvaiſe copie de Racine, de Crébillon, de la Foſſe, ou de l'Opera ?

L'ACTEUR.

Rien de tout cela, Monſieur le Cauſtique ! Quoique ce nom ne ſoit pas neuf au Théatre, le héros de cette Piéce n'y a pourtant jamais paru. C'eſt aujourd'hui pour la premiere fois.

LE MARQUIS.

Et peut-être pour la derniere ?

L'ACTEUR.

Cela ſe pourroit fort bien. Nous n'aimons pas à jouer ſouvent la même choſe.

LE MARQUIS.

Et cette *Teglis*, qui eſt-elle ? Je ne la connois point.

L'ACTEUR.

C'eſt à-peu-près le nom d'une maîtreſſe qu'avoit eu notre Pyrrhus.

LE MARQUIS.

Il y a donc beaucoup d'amour dans cette Piéce ?

L'ACTEUR.

Oui, & comme nous ne nous flattons pas, je vous avoue de bonne foi qu'il y en a même un peu trop. Ce Héros aime trop passionnément, trop constamment; mais je vous en ai prévenu, l'Auteur est un jeune homme qui a cru plaire au beau sexe, en mettant sur la Scene un Prince qui sacrifie tout à son amour.

LE MARQUIS.

C'est un Amant tendre, constant, fidéle, doucereux! Tenez, je vous parle naturellement, cela ne sçauroit plaire; ce n'est plus là le goût du siécle: les Dames même que votre Auteur a voulu flatter seront les premieres à s'y ennuyer. Vive un Amant passionné & furieux! voilà ce qui fait des caracteres beaux & intéressans! voilà du sublime! J'en sçai assez à présent pour décider: Adieu; je vais achever de lorgner une jolie femme que j'ai apperçuë dans une seconde Loge à l'Opera. Simplicité, constance, fidélité! eh, fi, fi, fi! vive, vive la confusion, la vivacité, & le changement!

SCENE II.

L'ACTEUR *seul.*

LE voilà parti? nous en sommes enfin défaits! Il ne nous faudroit que trois ou quatre étourdis comme lui, pour mettre ici le dé-

ſordre. Mais heureuſement nous n'avons à parler que devant des perſonnes ſenſées & raiſonnables ; & nous eſpérons qu'elles voudront bien regarder avec complaiſance, le coup d'eſſai qu'on va leur offrir. Annoncer un coup d'eſſai, n'eſt-ce pas, Meſſieurs, demander de l'indulgence ! Qui ne ſçait que des plus foibles commencemens ſont ſortis quelquefois des Chef-d'œuvres.

Fin du Prologue.





PRÉFACE.

SI je me conforme à l'usage assez ordinaire, en mettant ici une Préface, ce n'est pas qu'enorgueilli par le succès de cette Piéce, je veuille apprendre avec emphase à ceux qui, dans quelques années, la pourroient trouver dans la poussiere de quelque Bibliothéque, qu'elle a obtenu les suffrages du Public; & prendre de-là occasion de tâcher de prouver, par de vains raisonnemens, qu'elle méritoit d'être encore plus applaudie.

Cet encens, qu'un Auteur offre à son amour-propre, lui devient souvent plus funeste qu'il ne pense: ceux, entre les mains de qui tombe son Ouvrage, indignés de tant de vanité, ne le lisent que pour le critiquer ou du moins trop prévenus en sa faveur, & trop préparés

à être frappés par des traits admirables ; ſont fort ſurpris de le trouver au-deſſous de l'idée qu'ils s'en étoient formée ; & ſans égard alors à l'approbation du Public dont ſe vante l'Auteur, ils accuſent celui-ci d'arrogance, & l'autre de mauvais goût.

Perſuadé que je ne dois l'accueil favorable qu'a reçû ma Tragédie, qu'à l'indulgence qu'on a euë pour un coup d'eſſai ; & convaincu qu'on m'a tout pardonné en faveur de quelque talent qu'on a crû reconnoître en moi, je ſuis bien éloigné de penſer qu'on n'a fait que me rendre la juſtice qui m'étoit dûe, & que l'Ouvrage eſt digne, par lui-même des applaudiſſemens qu'on a daigné lui accorder.

Je ne demandois du Public que de n'être pas rebuté ; il a fait plus ; il m'a encouragé : trop ſatisfait de ſes bontés, je croirois m'en rendre indigne, ſi je laiſſois échaper l'occaſion de l'aſſurer de ma reconnoiſſance. C'eſt ce motif, qui non ſeulement, m'engage à faire une Préface, mais qui me détermine encore à me faire imprimer. Il eſt vrai que je ſuis raſſuré par la première grace qu'il

m'a déja faite ; je me flatte que, se ressouvenant des raisons qui l'ont désarmé en ma faveur, il daignera lire la Piéce avec le même esprit qu'il l'a vûe représenter.

Je sçais bien qu'il exige de ma reconnoissance d'autres marques que de foibles remercimens : mais plus il a eu de bontés pour moi,plus il me faut de tems pour travailler à les mériter. J'y ferai mes efforts ; j'étudierai son goût, je profiterai de ses décisions ; mais quelque soin que je puisse prendre je ne compterai jamais que sur ses nouvelles graces, parce que je n'aurai rien oublié pour me les attirer.

Je n'ai pas dessein non plus de répondre ici aux diverses objections qui m'ont été faites ; de pareilles dissertations sont presque toujours fort inutiles & font rarement revenir la victoire du côté de l'Auteur. Elles prouvent seulement qu'il se croit infaillible, & qu'il est assez orgueilleux pour s'imaginer d'avoir fait un Ouvrage sans défaut.La meilleure façon de répondre aux Critiques, c'est de tâcher de ne plus retomber dans les mêmes fautes ; je suivrai cette maxime au-

tant que je pourrai : Heureux, ſi voulant éviter *Caribde*, je ne vais pas échouer contre *Scylla !*

Cependant comme le ſujet de cette Piéce n'eſt pas fort connu, on ne ſera peut-être pas faché que je le rapporte ici : & ſans me parer d'une vaine éruditition, j'avouerai de bonne foi que le hazard me l'ayant préſenté dans le Dictionnaire de Bayle, je crus y découvrir tout d'un coup un fonds aſſez heureux pour une Tragédie. Mon âge & ſurtout la ſituation où étoit mon cœur, me le firent envisager comme celui où je réuſſirois le mieux. Je n'eus d'abord que le deſſein de me ſatisfaire moi-même, & de vaincre l'ennui, où l'oiſiveté & le ſéjour de la Province m'expoſoient. Mais quelques amis auprès de qui je voulus me faire honneur de mes amuſemens, m'ayant excité à retoucher mon Ouvrage, étant enſuite venu moi-même à Paris, on m'a engagé inſenſiblement de correction en correction, à le mettre en état d'être hazardé ſur le Théâtre.

Voici l'article tel qu'on le trouvera dans le Dictionnaire qui m'a fourni la

première idée de la Piéce, tome 3. pag. 2315. de l'édition de Rotterdam en 1720. au troisiéme art. *Pyrrhus*.

» Pyrrhus Roy d'Epire, petit-fils du » précédent, (*a*) succéda à son pere » Alexandre, & fut d'abord sous la tu- » telle de sa mere Olimpias. Sa minorité » rendit les Etoliens assez injustes pour » entreprendre de lui enlever une partie » de l'Acarnanie.. Olimpias eut recours » à Démétrius Roi de Macédoine; & » pour l'engager plus fortement à la se- » courir, elle lui donna en mariage » Phthie sa fille. L'Historien (*b*) nous » laisse là, sans nous apprendre d'autres » suites du dessein des Etoliens, que l'ir- » ruption qu'ils firent sur les frontieres » de l'Epire au tems de Ptolomée, frere » & successeur de notre Pyrrhus. Il faut » qu'il y ait là du vuide; car sans doute » il se passa quelques années entre la » minorité & la mort de Pyrrhus. Quoi- » qu'il en soit, la Princesse Olimpias re- » courut à des moyens trop violens,

---

(*a*) C'est celui qui s'est rendu fameux par ses Guerres contre les Romains.

(*b*) Justinus. lib. XXVIII. cap. 1. & sec.

» quand elle voulut s'oppoſer aux amou-
» rettes de ſon fils; car elle fit empoiſon-
» ner une Maîtreſſe qu'il avoit. (*a*) A.
» Ptolomée qui lui ſuccéda ne lui ſurvê-
» cut pas beaucoup ; leur mere les ſui-
» vit bientôt , ayant été accablée de la
» perte de ſes deux fils.

Et dans les remarques.

» A. *Une Maîtreſſe qu'il avoit.* Elle
» étoit de Leucade , & ſe nommoit Ti-
» gris. (*b*) M. de Boiſſieu (*c*) rejettant
» toutes les interprétations qu'on a don-
» nées à ces deux vers d'Ovide ,

» *Utque nepos dicti , modo noſtro carmine , regis*
» *Cantharidum ſuccos dante parente bibas.*

» a conjecturé qu'il s'agit là de notre
» Pyrrhus , & qu'Olimpias ſa mere ne
» lui fit pas plus de quartier qu'à Ti-
» gris (*d*) ſa concubine. Si cela eſt ,
» Juſtin a été bien bon d'imputer la mort

(*a*) Athen. lib. XIII. pag. 589.
(*b*) Athen. lib. XIII. pag. 589.
(*c*) In ibi. pag. 65.
(*d*) Je ne crois pas qu'on me blâme d'avoir changé ce nom , qui ne convenoit guéres à une Héroïne de Tragédie , & qui n'étoit pas fait pour des vers françois.

» de cette Princesse au regret d'avoir » perdu ses deux fils. Il ne faut pas don-» ner un nom honorable au désespoir qui » accableroit une mere bourrelée des re-» mords de sa conscience, après avoir » fait mourir son fils.

On voit par là qu'il n'est rien dans l'Histoire dont je n'aye fait usage; & que rien de ce que j'ai ajouté ne lui est contraire. Je crois plûtôt avoir rempli le vuide dont se plaint M. Bayle, & avoir concilié les deux Historiens & le Commentateur d'Ovide, par le caractere que j'ai donné à Olimpias. J'en fais, selon Justin, la plus tendre des meres; selon Athenée, une Reine qui s'oppose avec vigueur à la folle passion de son fils; & selon Monsieur de Boissieu, je la rends du moins la cause de la mort de son fils, par le désespoir où elle le réduit en faisant mourir ce qu'il aime. Pour qu'ils ayent raison tous trois, elle n'a pû agir que de la façon, & par les motifs que je suppose.

On voit encore, par ce peu que l'Histoire nous apprend de Pyrrhus, qu'il ne m'a pas été permis de le répréсenter autrement, que comme un Prince très-

amoureux. Mon deſſein a été de faire craindre, par ſon exemple, tous les égaremens où peut jetter l'amour, lorſqu'il ſe rend maître d'un cœur. Pyrrhus lui ſacrifie ſa fortune, ſa gloire, ſon devoir, ſon amitié pour ſon frere, ſon reſpect pour ſa mere, ſa vie même, & porte encore les ſoins de ſon amour juſqu'au-delà du trépas. J'ai voulu de même dans Soſthêne, dépeindre les égaremens de l'ambition; & j'ai crû que la plus grande peine dont ils pourroient être punis, étoit de voir périr à leurs yeux & par leur faute, celle pour qui ils agiſſoient; tandis que Ptolomée qui, immolant l'amour, & l'ambition à ſon devoir, fait le contraſte de Pyrrhus & de Soſthêne, devoit être récompenſé de ſon ſacrifice, en obtenant tout ce que ſa vertu lui faiſoit céder.

Enfin je me flatte qu'en examinant le fond Hiſtorique & la Tragédie, on verra qu'il y a peut-être un peu d'art à les avoir ſi bien ajuſtés enſemble; & qu'on jugera que je n'ai pas eu peu de peine à éviter de trop reſſembler à *Rodogune*, & à *Inès de Caſtro*, à quoi me jettoit malgré moi, mon ſujet: car on ne trou-

vera d'autre ressemblance entre ces Piéces & la mienne, que dans ce que j'ai été obligé de tirer de l'Histoire : ayant eu attention dans tout ce que j'y ai ajouté, de m'éloigner des caracteres, de l'intrigue, & des incidens de ces deux Tragédies. C'est là une des principales raisons qui m'a empêché de donner plus d'étendue au rôle d'Antigone ; & c'est peut-être ce qui m'a fait tomber dans la plûpart des défauts qu'on m'a reprochés.



ACTEURS.

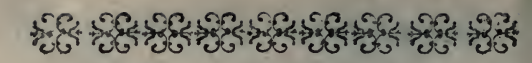
OLIMPIAS, Reine d'Epire, *Mlle Balicourt.*
PYRRHUS, fils aîné d'Olimpias, *M. Grandval.*
PTOLOME'E, frere de Pyrrhus, *M. Fleury.*
ANTIGONE, sœur de Démétrius Roi de Macédoine, *Mlle Grandval.*
SOSTHENE, Ministre d'Etat, *M. Sarrazin.*
TEGLIS, fille de Sosthêne, *Mlle Gaussin.*
DORIS, Confidente de la Reine, *Mlle Jouvenot.*
CEPHISE, Confidente d'Antigone, *Mlle du Boccage.*
IPHIS, Confident de Pyrrhus, *M. Dubreuil.*
MITRANE, Capitaine des Gardes. *M. le Grand.*
GARDES.

La Scéne est à Buthrote, Capitale d'Epire, dans le Palais des Rois d'Epire.

TEGLIS,

TRAGEDIE.

Repréſentée en 1735, par les Comédiens Ordinaires du Roy.



ACTEURS.

OLIMPIAS, Reine d'Epire, *Mlle Balicourt.*

PYRRHUS, fils aîné d'Olimpias, *M Grandval.*

PTOLOME'E, frere de Pyrrhus, *M. Fleury.*

ANTIGONE, sœur de Démétrius Roi de Macédoine, *Mlle Grandval.*

SOSTHENE, Ministre d'Etat, *M. Sarrazin.*

TEGLIS, fille de Sosthêne, *Mlle Gaussin.*

DORIS, Confidente de la Reine, *Mlle Jouvenot.*

CEPHISE, Confidente d'Antigone, *Mlle du Boccage.*

IPHIS, Confident de Pyrrhus, *M. Dubreuil.*

MITRANE, Capitaine des Gardes. *M. le Grand.*

GARDES.

La Scéne est à Buthrote, Capitale d'Epire, dans le Palais des Rois d'Epire.



TEGLIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, *seul.*

IMpetueux transports d'un amour sans espoir,
Qui prenez, sur mon cœur, un souverain pouvoir,
Funeste souvenir, triste & cruelle idée,
Dont toujours en secret mon ame est obsédée,
Que ne me laissez-vous un moment de repos !
Eloignez-vous, fuyez ; vous redoublez mes maux !
Privé depuis un an de l'objet que j'adore,
Pourquoi m'en occuper, & me l'offrir encore ?
La gloire me doit seule animer en ce jour ;
Il est tems de bannir un inutile amour.

Non, ne balançons plus : que ma flâme étoufée,
D'un vertueux effort soit le premier trophée ;
Que les appas du thrône arrachent de mon cœur
Ce tyrannique amour, qui fait tout mon malheur !
Inutiles projets d'un amant déplorable !
Envain je veux dompter cet amour qui m'accable,
Je conserve toujours l'image de Téglis ;
Des plus vives ardeurs mon cœur toujours épris,
Ne trouve de douceur qu'à rappeller ses charmes,
Qu'à s'en entretenir, qu'à lui donner des larmes.
Sans être criminel, Dieux ! dois je être puni ?
A l'amour, contre moi, le destin s'est uni :
Ai-je pû résister à des coups si terribles ?
Quels cœurs à tant de traits peuvent être insensibles ?

SCENE II.

PYRRHUS. IPHIS.

IPHIS.

Vous verrai-je toujours inquiet, consterné,
Aux plus sombres chagrins, sans cesse abandonné ?
Quoi ! pour vous, aujourd'hui la gloire préparée,
Ne peut-elle vous rendre une paix désirée ?
N'écoutant désormais qu'un généreux devoir,
La Reine vous éléve au souverain pouvoir ;
Et, comblant les souhaits d'un peuple qui vous aime,
Avec un digne hymen, vous offre un diadême,
Seigneur, l'ennui mortel dont vous êtes frappé ;
Par tant d'objets flatteurs doit être dissipé,

PYRRHUS.

Toi, qui ſçais dans quels maux un triſte amour me plonge,
Devrois-tu condamner le chagrin qui me ronge ?
J'ai perdu le ſeul bien que mon cœur eſtimoit,
Iphis, & j'ai perdu le ſeul cœur qui m'aimoit !

IPHIS.

Quoi, toujours, de Téglis, l'image vous poſſéde ;
Aux loix d'un vain amour votre fermeté céde ?
En vain j'ai parcouru mille divers climats,
Je n'ai pû découvrir ni ſon ſort, ni ſes pas.

PYRRHUS.

Les Dieux ne vouloient pas qu'on en pût rien apprendre.
Ah ! ſi par ſon retour, ils daignoient me ſurprendre...
Mais hélas ! vain eſpoir, qui toujours me ſéduit !
Qu'attendrois-je des Dieux, leur haine me pourſuit.

IPHIS.

Etouffez donc, Seigneur, une cruelle flâme.
Que de plus nobles feux régnent ſeuls dans votre ame ;
Et, ſans oſer, du Ciel accuſer le courroux,
Reconnoiſſez l'effet de ſes bontés pour vous.
Par la derniere loi de votre auguſte pere,
Vous le ſçavez, Seigneur, la Reine votre mere
Peut, entre ſes deux fils, élire un ſucceſſeur,
Et nommer Ptolomée, ou vous, à cet honneur.
Mais celui que ſon choix placera ſur le trône,
Doit, ſelon nos traités, épouſer Antigone ;
La Reine l'a promis ; & depuis en ces lieux,
Cette Princeſſe attend un hymen glorieux.
Ne pouvant à Téglis offrir le diadême,
L'auriez-vous préférée à la grandeur ſuprême ;

Ou, content de régner, d'un Amant plus heureux,
Auriez-vous pû souffrir qu'elle comblât les vœux?

PYRRHUS.

Que ne puis-je, aux dépens du sceptre & de la vie,
La revoir en des lieux, où l'on me l'a ravie!

IPHIS.

Seigneur! ..... mais cependant quel est votre dessein,
D'Antigone en ce jour recevrez-vous la main?

PYRRHUS.

Hélas!

IPHIS.

Quoi! .....

PYRRHUS.

L'épouser! grands Dieux!

IPHIS.

Tous vous en presse.

PYRRHUS.

Eh le pourrois-je, Iphis, sans mourir de tristesse?
Mon cœur .....

IPHIS.

Puisque Téglis ne peut plus être à vous,
D'Antigone, Seigneur, daignez être l'époux.

PYRRHUS.

Mon ame, en quels regrets, te verrois-tu plongée,
Si lorsqu'ailleurs ma main se feroit engagée,
A mes yeux éperdus, venoit s'offrir Téglis,
Redemandant des feux indignement trahis!

IPHIS.

C'est nourrir trop longtems une vaine espérance,
Seigneur.... mais en ces lieux, votre frere s'avance.

SCENE III.

PYRRHUS. PTOLOME'E. IPHIS.

PTOLOME'E.

ENfin c'eſt en ce jour qu'immolant ſa grandeur,
La Reine à notre pere élit un ſucceſſeur.
Et l'on dit que ce choix, dicté par ſa tendreſſe,
Rend la juſtice duë à votre droit d'aîneſſe.
Je ne viens point, Seigneur, brulant d'un fier courroux,
Donner ici l'eſſor à des tranſports jaloux :
Non, non, malgré l'orgueil d'une haute naiſſance,
Je viens vous aſſûrer de mon obéiſſance.
Par le thrône à la gloire on peut bien parvenir;
Mais elle eſt toujours ſûre à qui ſçait obéir.

PYRRHUS.

C'eſt ainſi qu'un grand cœur, quelque prix qu'il en coute,
De la gloire toujours ſçait ſe frayer la route.
Mais la tendre amitié, qui, par ſes plus doux nœuds,
Diſpoſe de nos cœurs & nous unit tous deux,
Mon frere, a-t-elle pû vous permettre de croire
Qu'à ſçavoir obéir, je bornois votre gloire ?
Avez-vous pu penſer qu'un ami tel que moi,
Trouvât quelque douceur à vous donner la loi ?
Ah ! qu'un pareil ſoupçon m'eſt un cruel ſupplice!
Rendez à mon amour, rendez plus de juſtice ;

Sitôt qu'à mes côtés vous ne régnerez pas,
Croyez que, pour mon cœur, le thrône est ſans appas :
Non, vous ne verrez point, à cet honneur ſuprême,
Monter jamais ſans vous un frere qui vous aime.
La Reine vient ; ſon choix va ſans doute éclater :
De mes vrais ſentimens, vous ne pourrez douter.

SCENE IV.

OLYMPIAS. PYRRHUS. PTOLOME'E. IPHIS. MITRANE. *Suite de la Reine, Gardes, &c.*

OLIMPIAS. *Elle s'aſſied & les Princes à ſes côtés.*

PRenez place, mes fils ; & vous * qu'on ſe retire.

* *A ſa ſuite & aux Gardes.*

SCENE V.

OLYMPIAS. PYRRHUS. PTOLOME'E.

OLIMPIAS.

ENfin voici le jour, qui doit, de cet Empire,
Aſſûrer le bonheur, & fixer le deſtin,
En lui donnant un Roi couronné de ma main.

Pour vous placer au trône, il eſt tems d'en deſcendre ;
Il ne m'appartient pas ; je viens pour vous le rendre.
Mais je trouve dans vous deux fils dignes de moi;
Je vous trouve chacun digne d'être mon Roi :
C'eſt ce mérite égal qui me gêne & me trouble ;
A voir tant de vertus mon embarras redouble ;
Vous vous montrez tous deux dignes de commander ;
Mon amour tremble, héſite, il n'oſe décider.
Il faut pourtant, il faut qu'en ce jour je prononce :
Ma gloire, ſur ce choix, exige ma réponſe ;
Je la dois à l'Epire, à l'Univers, à vous!
Aux ordres d'un Monarque, aux manes d'un époux ;
Impatient de voir l'effet de ma promeſſe,
Par ſes Ambaſſadeurs, Démétrius m'en preſſe :
Et n'en euſſai-je enfin qu'un motif ſi puiſſant,
Pour me déterminer, n'eſt il pas ſuffiſant ?
A peine, ſous les coups de la Parque cruelle,
Votre pére plongé dans la nuit éternelle,
A ſon trône, en mourant, ne laiſſoit pour appui,
Que deux fils hors d'état de régner après lui,
Qu'eſpérant profiter du tems de votre enfance,
Les fiers Etoliens arment en diligence ;
Les cruels dans l'Epire entrent de toutes parts ;
Déja, ſous leurs efforts, tombent mille remparts;
Rien ne peut réſiſter, toute l'Acarnanie,
Alloit, à leurs Etats, ſe voir encor unie.
Au Roi de Macédoine, auſſi-tôt j'ai recours ;
Dans ce péril preſſant, j'implore ſon ſecours :
Soſthêne, auprès de lui, chargé de l'ambaſſade,
Au gré de mes deſirs, enfin le perſuade.

Démétrius consent à servir mon courroux;
Et même, de ma fille, il veut être l'époux;
Il veut que je promette à sa sœur Antigone,
Que ce fils, par mon choix, élevé sur le trône,
Avec elle unira son glorieux destin;
Qu'il ne deviendra Roi qu'en lui donnant la main.
Avec empressement, je signai ces promesses.
De ce Roi généreux, les armes vangeresses.
Me défirent bientôt de tous mes ennemis;
Je les vis, par ses coups, abattus & soumis.
La moitié du traité, dès lors, fut accomplie;
Avec Démétrius votre sœur fut unie;
Et la sienne, avec pompe amenée à ma Cour,
Vint, de son hyménée, attendre l'heureux jour.
Je crois que cet hymen, où ma foi vous engage,
Vous fait voir à régner un nouvel avantage:
Mais telles, de mon sort, sont les cruelles loix,
Qu'il faut qu'un seul des deux tienne tout de mon choix;
Que, malgré mes souhaits, que, malgré ma tendresse,
Un seul doit obtenir le trône & la Princesse.
Mais aussi le destin a soin de désigner
Lequel de vous, mes fils, je dois faire régner:
Si je puis, sans égard au droit de la naissance,
Au plus digne des deux, donner la préférence,
Voyant même vertu d'un & d'autre côté;
Le choix, par ce droit seul, me doit être dicté.
C'est donc à vous, Pyrrhus, qu'est dû le diadême!
Que l'Epire bientôt vous admire, vous aime,
Et, secondant enfin mes souhaits les plus doux,
D'Antigone, en ce jour, soyez l'heureux époux.

PYRRHUS.

Ce n'est point, dans ce rang, le destin qui me place,
A vos seules bontés, je dois en rendre grace,

Madame : mais pourquoi hâtez-vous ce grand jour,
Où le Sceptre devient un don de votre amour ?
Pensez-vous qu'ébloui de la grandeur suprême,
J'envie à votre front l'honneur du diadême !
M'élever au grand nom que vous avez acquis.
C'est l'unique desir digne de votre fils,
Ah ! souffrez que mon cœur, instruit par votre exemple,
Se forme à des vertus que l'Univers contemple.

OLIMPIAS.

Si j'avois pû penser, Prince, que votre cœur
Eût été lâchement jaloux de ma grandeur,
En vain le sort, pour vous, m'auroit voulu séduire,
Je n'aurois, en vos mains, jamais remis l'Empire.
Mais qui, d'un beau devoir, cherche à suivre la loi,
Qui n'en veut qu'a la gloire est digne d'être Roi.
Un si noble désir dans votre cœur domine,
Mon fils, montez au trône, où mon choix vous destine (*à Ptolomée.*)
Je crois que sans courroux, Prince, vous allez voir
Dans les mains de Pyrrhus passer tout mon pouvoir :
A la gloire d'un frere, aux ordres d'une Reine,
Un cœur si généreux doit souscrire sans peine :
Tant de vertus qu'en vous, l'Epire a vu briller
Vont sans doute en ce jour encor se signaler.
Si, secondant les vœux de mon amour extrême,
Les Destins sur mon front laissoient un Diadême,
Pour vous en couronner, je m'en dépouillerois ;
Qu'avec ardeur, mon fils, je vous le céderois !
Mais je me vois réduite en cet état funeste,
Qu'une amitié stérile est tout ce qui me reste.

PTOLOMÉ'E.

Et ce reste si doux est tout ce que je veux :
Il me suffit, Madame, & me rend trop heureux.
Quelque prétention que j'eusse à cet Empire,
Je n'espérai jamais de régner en Epire :
Prévenu qu'à Pyrrhus l'honneur en étoit dû,
A demeurer sujet je m'étois attendu ;
Loin de voir sa puissance avec un œil d'envie,
Je voudrois la défendre au péril de ma vie.

PYRRHUS.

Mon frere, vous sçavez que ma tendre amitié,
Vous a fait, de ce Throne, èsperer la moitié :
Vous-même disposez de la premiere place ;
Pour prix de mon amour, j'exige cette grace ;
De la Reine, par là, secondant les souhaits.
Tous trois, en ce grand jour, nous serons satisfaits.

OLIMPIAS.

Dans cet instant, mes fils, que mon ame est ravie !
O mere trop heureuse ; ô sort digne d'envie !
(*en se levant.*)
Mais, selon vos desirs, je ne puis diviser
Un rang, dont pour tous deux, je voudrois disposer.
Ce seroit renverser les loix de cet Empire ;
Et détruire peut-être un amour que j'admire.
(*à Pyrrhus.*)
Nos Peuples, de vous seul doivent prendre des loix :
Je vais dès ce moment leur annoncer mon choix ;
Et, dégageant enfin une auguste promesse,
Remplir en même-tems les vœux de la Princesse.
Mon fils, pour cette fête, on va tout préparer ;
Dans le Temple bientôt il faut la célébrer.

Par votre empressement à vous montrer fidéle
Aux sermens que pour vous a prononcé mon zéle,
Instruisez l'Univers combien vous respectez
La parole des Rois, & l'honneur des traitez.

SCENE VI.

OLIMPIAS. DORIS.

OLIMPIAS.

Viens, ma chere Doris, prendre part à ma joye !
Que mon cœur tout entier à tes yeux se déploye !
Mes soins, enfin mes soins, ne sont pas superflus :
Je ne crains plus Téglis ; je couronne Pyrrhus.

DORIS.

Madame, quel dessein ! ma surprise est extrême !
Vous pouvez vous résoudre à perdre un diadême !
Tranquiles sous vos loix, vos peuples & vos fils,
A vos moindres desirs, sont toujours plus soumis ;
Charmés de voir en vous la suprême puissance,
Ils font tout leur bonheur de leur obéissance :
Quand rien ne vous en presse, eh pourquoi quittez-vous
Un rang, dont votre cœur paroissoit si jaloux ?

OLIMPIAS.

Oui, Doris, il est vrai : mon ame ambitieuse
N'aspiroit autrefois qu'à la douceur trompeuse,
De régler à son gré, de tenir en ses mains
La fortune, les jours, le repos des humains :
Mais à peine, à ce rang, hélas ! suis-je montée,
Que, de son vain éclat, je me suis dégoutée ;

Je me ſuis vûe en proye à des troubles affreux;
Ah ! Doris, quels écueils pour un cœur vertueux !
Des vils adulateurs la troupe ſacrilége,
Eſt ſans ceſſe, d'un Roy, le malheureux cortége :
Leur ſoin eſt d'ériger ſes vices en vertus,
De lui cacher les maux des peuples abattus ;
La vérité tremblante, en butte à leurs outrages,
Jamais, à ſes regards, ne paroît ſans nuages ;
Il couronne le vice, en voulant l'abaiſſer,
Et proſcrit la vertu, qu'il croit récompenſer.
De plus nobles deſirs, aujourd'hui je m'enflâme ;
A de plus doux objets, j'abandonne mon ame :
D'un peuple obéiſſant aſſûrer le bonheur,
Et, d'un fils vertueux, affermir la grandeur ;
A ces ſublimes ſoins, que la gloire m'ordonne,
J'immole avec plaiſir, l'honneur d'une couronne.

DORIS.

Quand votre ordre ſecret fit enlever Téglis,
Et, d'un coup ſi terrible, étonna votre fils,
Je crus que, pour garder la grandeur ſouveraine,
Vous aviez fait, contre elle, éclater tant de haine;
Que votre ambition vous armant de rigueur....

OLIMPIAS.

Que tu pénétres mal dans le fond de mon cœur !
Mon amour pour mon fils, le bonheur de l'Epire,
Voilà les intérêts qui la firent proſcrire.
Pyrrhus n'avoit des yeux que pour voir ſes apas,
Il me cachoit ſes feux : je ne m'y trompai pas,
Je m'apperçus bientôt du ſécret de ſon ame ;
Je prévis les effets de cette indigne flâme.
Je craignis que, contraire à mon juſte deſſein,
D'Antigone, Pyrrhus ne refuſât la main ;
Ou plûtôt, je craignis que, pour monter au trône,
Se livrant, ſans amour, à l'hymen d'Antigone,

Son cœur tout à Teglis ne lui gardât ses vœux.
Mon esprit fut frapé des désordres affreux,
Où se trouve plongé le malheureux Empire,
Dont le Maître se livre à l'amour qui l'inspire.
Il ne fait plus régner la justice & les loix ;
Son Idole en son cœur, en étouffe la voix ;
Elle règle l'Etat au gré de son caprice,
De son ambition, & de son avarice ;
Les emplois, les honneurs ne se dispensent plus
A la haute naissance, aux talens, aux vertus,
Ils sont en proye à ceux, qui peuvent satisfaire
A la cupidité de son cœur mercenaire ;
Et l'orgueilleuse enfin persécute à jamais
Tous ceux qui, méprisant son crédit, ses attraits,
Osent lui refuser un solemnel hommage,
Et lui ravir l'encens qu'elle veut en partage.
Ah ! lorsque je pouvois assurer son repos,
Falloit-il exposer mon Peuple à tant de maux?
Mais quand même Téglis n'eût pas causé ma peine,
Ne me devois-je pas défier de Sosthêne ?
Je le connois trop bien ; sous les plus beaux dehors,
Il cache adroitement d'ambitieux transports :
Il auroit tout tenté pour couronner sa fille,
Ou pour porter la guerre au sein de ma famille.
Il est chéri du Peuple, & des Grands estimé ;
Falloit-il rien de plus à mon cœur allarmé ?
Ainsi, dissimulant mes craintes, ma colére,
Par les plus grands bienfaits, je m'assurai du pére,
Et mon ordre en secret, dans l'ombre de la nuit,
Fit enlever Téglis sans obstacle & sans bruit.
Je n'ai point oublié les marques de ton zéle ;
J'en garderai toujours un souvenir fidéle ;
Mon projet fut, par toi, si bien exécuté,
Tu me servis si bien qu'aucun ne s'est douté,

Que j'eusse quelque part à cette violence ;
Je promis à Sosthêne une prompte vangeance ;
Je voulus .....

SCENE VII.

OLIMPIAS. DORIS. MITRANE.

MITRANE.

Un vaisseau vient d'arriver au Port,
Madame ; mais à peine a-t-il touché le bord,
Qu'on a cru voir Téglis, même on l'a reconnuë :
Elle va, dans ce jour, paroître à votre vuë.

OLIMPIAS, *à part.*

Qu'entens-je ! Quel secours a pû la conserver,
(*à Mitrane.*)
O Dieux !... Sçait-on comment elle a pû se sauver?

MITRANE.

L'on n'en dit rien : bientôt par un récit fidéle,
Vous pourrez d'elle-même .....

OLIMPIAS.

Allez.

SCENE VIII.

OLIMPIAS. DORIS.

OLIMPIAS.

Quelle nouvelle !
Du succès de mes soins, Dieux, étiez-vous jaloux !
Pour nous la ramener, quel tems choisissez-vous !

Encor quelques inſtans, ne pouviez-vous attendre !
Ah ! je crains bien, Doris, que pour elle trop tendre,
Pyrrhus ne ſonge . . . avant qu'il la puiſſe revoir,
Courons hâter l'hymen qui fait tout mon eſpoir.

DORIS.

Et s'il le refuſoit ?

OLIMPIAS.

Il n'oſera peut-être !
Mon cœur, de ſes tranſports, ne ſeroit pas le maître :
J'en ai trop fait . . . . malheur à cet objet, Doris,
Par qui ſe détruiroit la gloire de mon fils.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE. CEPHISE.

CEPHISE.

MAdame, où courez-vous, d'où naissent ces allarmes ?
Quel trouble vous saisit ? quoi vous versez des larmes !
La Couronne autrefois attiroit tous vos vœux ;
Quand, de la recevoir, brille l'instant heureux,
Quel chagrin dévorant, dans ce trouble vous jette ?

ANTIGONE.

Hélas ! jamais un cœur sçait-il ce qu'il souhaite,
Céphise ? Dans ces lieux conduite pour régner,
J'attendois l'heureux jour de me voir couronner ;
Cet espoir me flattoit ; mon cœur se plaignoit même,
Qu'Olimpias tardât à rendre un diadême,
Qui n'est, depuis long-tems, qu'en dépôt sur son front,
Et, d'un plus long délai, je redoutois l'affront.
A mes vœux, en ce jour, elle vient de se rendre,
Céphise ; & je voudrois qu'elle pût le reprendre :

Quel coup de foudre, ô Ciel! que deviendrai je, hélas!

CEPHISE.

Je vous entens, le ſceptre a pour vous des appas;
Mais, d'un choix qui vous gêne, inquiéte, allarmée,
Vous vouliez, avec vous, voir régner Ptolomée.
C'eſt la...

ANTIGONE.

De mon deſtin, tu vois la cruauté;
Le ſeul bien dont mon cœur pouvoit être flatté,
Je le perds!

CEPHISE.

Quoi! Pyrrhus, ce Prince jeune, aimable,
Lui, que mille vertus doivent rendre eſtimable...

ANTIGONE.

Céphiſe, en arrivant dans ces funeſtes lieux,
Je n'eus d'autre déſir que de plaire à ſes yeux;
Pour une autre bientôt je découvris ſa flâme.
Un trop juſte dépit s'empara de mon ame;
Mais à de dignes ſoins, abandonnant mon cœur;
Je l'occupois enfin de gloire & de grandeur;
Je ne ſongeois qu'au trône; & cependant ſon frere,
Preſque inſenſiblement, trouvoit l'art de me plaire;
C'eſt ce fatal moment qui va m'en ſéparer.
Où j'ai trop reconnu qu'il s'eſt fait adorer,

CEPHISE.

Votre ſort eſt cruel, mais reprenez, Madame,
Ces déſirs de régner, ſeuls dignes de votre ame.

ANTIGONE.

Ah! de l'amour ſur moi, quel que ſoit le pouvoir,
Il ne peut un moment balancer mon devoir:
Faite pour commander, je ſçais qu'une Princeſſe
Ne doit point écouter une vaine tendreſſe:
Un cœur tel que le mien ne ſuit que les grandeurs;

Tout ce que peut l'amour, c'est d'en tirer des pleurs.
Mais ô Ciel ! quel objet ! Que mon ame est émue !
Allons, Céphise....

SCENE II.

ANTIGONE. PTOLOME'E. CEPHISE.

PTOLOME'E.

EH quoi, vous fuyez à ma vûe !

ANTIGONE.

Pyrrhus est votre maître ; il sera mon époux ;
Notre sort est réglé : que me demandez-vous ?

PTOLOME'E.

Croyez-vous qu'accablé des coups de la fortune,
J'aille vous fatiguer d'une plainte importune ?
Celui qu'un sort propice a comblé de faveurs
Plaint peu les malheureux en bute à ses rigueurs,
Madame, je le sçais ; mais aussi sans murmure,
Mon cœur, d'un sort cruel, sçait supporter l'injure :
De la grandeur d'un frere, il ne s'irrite pas ;
Le sceptre brille envain de mille & mille appas.
Sa perte ne fait point mon plus cruel supplice :
Est-ce là le seul bien que ce jour me ravisse ?

ANTIGONE.

Que dites-vous, Seigneur !

PTOLOME'E.

Aux rigueurs de mon sort.
Madame, pardonnez un indiscret transport.

Lorſque j'ai tout perdu, daignez au moins entendre,
Juſques à quel excès mon malheur peut s'étendre;
Lorſqu'il faut pour jamais me ſéparer de vous,
Reconnoiſſez du moins le pouvoir de vos coups.
Que Pyrrhus eſt heureux! non de monter au trône;
Mais d'obtenir la main & le cœur d'Antigone?
Les Dieux me ſont témoins, ſi j'aurois ſouhaité
D'autre bien, d'autre honneur, d'autre félicité!
Ah! qui connoît le prix d'un cœur tel que le vôtre,
Peut-il, s'il le poſſéde, en deſirer quelqu'autre?

ANTIGONE.

Le reſpect auroit dû contraindre votre feu;
Il devoit m'épargner ce téméraire aveu.
Je ne veux pas pourtant accroître votre peine,
Ni me reſſouvenir que je ſuis votre Reine;
Et même en vous quittant je vous dirai bien plus:
Je prends part à vos maux; j'eſtime vos vertus;
Du thrône, de ma main, ſi j'euſſe été maîtreſſe,
Peut-être que ſenſible à l'ardeur qui vous preſſe,
Mon cœur, pour vous, Seigneur, eût pû ſe déclarer.

PTOLOME'E.

Ah, Madame...

ANTIGONE.

Arrêtez, gardez-vous d'eſpérer.
Vous connoiſſez les loix, où nos traités m'obligent,
Tout ce que ma vertu, ce que ma gloire exigent;
Etouffez un amour qui bleſſe ce devoir;
Et commencez ſurtout par ceſſer de me voir.

SCENE III.

PTOLOMÉ'E *seul.*

SErois-je aimé, grands Dieux! eh, puis-je m'y méprendre?
Que fais je... hélas! pourquoi chercher à le comprendre!
Pourquoi, dans mon malheur, me voudrois-je assûrer
D'un retour qui ne peut que me desespérer?
Je ne dois désormais travailler qu'à t'éteindre,
Fatal amour!....mais quoi, suis-je le seul à plaindre?
Le malheureux Pyrrhus a-t-il moins à souffrir:
A ses regards charmés, quand Teglis va s'offrir,
Ne faut-il pas aussi qu'au traité qui nous lie,
En subjuguant l'amour, son cœur se sacrifie!
Observons ses desseins, & ceux d'Olimpias,
Ceux de Teglis... son pere ici porte ses pas:
Il cherche cet objet qui coûta tant de larmes;
De leurs premiers transports, je troublerois les charmes.
Il le faut éviter.

SCENE IV.

SOSTHENE *seul.*

L'Ai-je bien entendu!
A ce bonheur si grand, me serois-je attendu?

Je reverrois Téglis ? quelle main ſecourable
Pourroit ſécher les pleurs d'un pere déplorable ?
Mais c'eſt un faux rapport ! elle ne paroît pas ;
Déja, vers ce palais, elle eût porté ſes pas.
Je cours de tous côtés & rien ne ſe préſente !
Ah ! je la vois.... Grands Dieux, vous comblez mon attente !

SCENE V.

SOSTHENE. TEGLIS.

TEGLIS.

AH ! Seigneur, permettez.....

SOSTHENE.

Ah, ma fille ! c'eſt vous ?
Que cet embraſſement, que ce retour m'eſt doux !
Ah, Dieux ! qu'en renvoyant une fille ſi chere,
Je ſens, avec tranſport, la douceur d'être pere !
Par ta préſence, enfin mes vœux ſont exaucés ;
Et, de mon ſouvenir, mes maux ſont effacés.

TEGLIS.

Dans ce tendre moment, je n'ai pas moins de joye !
Je rends graces au Ciel du bonheur qu'il m'envoye !

SOSTHENE.

Ah ! de combien de cris, de combien de regrets,
Ai-je fait retentir les murs de ce Palais !
Mais par quel coup fatal vous avois-je perdue,
Et par quel heureux ſort m'êtes-vous donc rendue?

TEGLIS.

Je revenois du Temple, où, non loin de ces lieux,
On offre son hommage au Souverain des Dieux;
Déja l'affreuse nuit, développant ses ombres,
Couvroit tout l'univers des voiles les plus sombres,
Et, des flambeaux des Cieux, déroboit la clarté.
Cléonice & Phoenix marchoient à mon côté:
Justes Dieux! des cruels, dans un lieu solitaire,
Osent porter sur nous une main téméraire;
Et tandis que les uns s'opposent à nos cris,
D'autres, nous enlevant dans leurs bras ennemis,
Nous privent aussitôt de la douce espérance,
De trouver du secours contre leur violence.

SOSTHENE.

Grands Dieux! ne pouviez-vous, en ce fatal moment,
Connoître les auteurs de cet enlevement?

TEGLIS.

Ils m'étoient inconnus: la nuit & le silence
Enhardissoient encor leur coupable insolence.
Ils nous traînent ainsi jusques dans un vaisseau,
Qui fend, dès notre abord, l'humide sein de l'eau;
Et les vents & les Dieux, secondant leur furie,
Presqu'aussitôt, l'Epire, à nos yeux, est ravie.
De mes cris redoublés, retentissent les airs;
Je tente de m'ouvrir un tombeau dans les mers:
On s'oppose aux efforts de mes vives allarmes;
Mais on ne peut tarir la source de mes larmes.
Notre vaisseau flottoit au gré de leurs desirs,
Et leur perfide joye irritoit mes soupirs.
Mais enfin, échapés de leur prison obscure,
Tous les vents en courroux soulevent la nature:
Sous un nuage épais, le soleil s'obscurcit,
L'Univers est plongé dans une horrible nuit:
Les élémens, entre eux, se déclarent la guerre;

L'air

L'air ne raisonne plus que du bruit du tonnerre ;
Avec fureur, le feu, de son séjour, descend,
Il fait bouillonner l'onde & s'y perd à l'instant ;
L'eau s'irrite à son tour, se mutine & s'élance
Jusques aux régions où le feu prend naissance ;
Notre vaisseau devient, en ce désordre affreux,
De l'eau, du feu, de l'air, le jouet malheureux :
Par des rochers aigus, dans cette nuit profonde,
Le navire brisé se disperse sur l'onde.
Mais touché du péril qui menace mes jours,
Le fidéle Phœnix accourt à mon secours ;
Par ses généreux soins j'aborde le rivage,
Qui nous sauve tous deux d'un malheureux naufrage.

SOSTHENE.

Quel bienfait, juste Ciel !

TEGLIS.

Sur ces bords éloignés,
D'intarissables pleurs mes yeux étoient baignés :
Le sort, après un an, y conduit un navire,
Qui, reprenant bientôt la route de l'Epire,
M'a fait revoir des lieux à mon cœur si charmans ;
Et me laisse jouir de vos embrassemens.

SOSTHENE.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême !
Et j'adore, des Dieux, la clémence suprême ;
Ils ont, en ta faveur, signalé leur pouvoir ;
Tant de bonté pour moi surpasse mon espoir.
Je veux, pour reconnoître un secours si propice,
Ordonner, pour demain, un pompeux sacrifice.
Que ne puis-je, Grands Dieux ! dès l'instant allumer
L'encens, dont vos Autels doivent par-tout fumer.
Mais l'hymen solemnel, une superbe fête,
Qui, dans cet heureux jour, se publie & s'apprête,

De ma reconnoissance, éloigne un juste effet.

TEGLIS.

Quel hymen, quelle fête, arrête ce projet ?

SOSTHENE.

Pyrrhus monte aujourd'hui sur le trône d'Epire ;
Olimpias le nomme héritier de l'Empire ;
Et, dans le même tems, achevant un traité,
Du sang Etolien, tant de fois, cimenté !
Ma fille, il va donner la main à la Princesse.

TEGLIS *bas.*

Voilà le coup affreux que craignoit ma tendresse !
Ciel !

SOSTHENE.

Je vais chez la Reine & de notre bonheur,
Lui portant la nouvelle......

TEGLIS, *avec trouble.*

A la Reine, Seigneur !

SOSTHENE.

Quel trouble vous saisit !

TEGLIS.

Pensez-vous qu'avec joye,
Dans l'Epire, Seigneur, la Reine me revoye ?
Quel autre......

SOSTHENE.

Quel soupçon tu me fais concevoir !
Tu croirois.... par l'accueil que j'en vais recevoir,
Je verrai si ta crainte est justement placée,
Je m'en vais pénétrer au fond de sa pensée.



SCENE VI.

TEGLIS *seule.*

ENfin il est donc vrai, je n'arrive en ces lieux
Que pour être témoin d'un hymen odieux?
Ah! du moins si l'ardeur de monter sur le trône
Le déterminoit seule à l'hymen d'Antigone,
Si son cœur..... Mais il vie t...

SCENE VII.

PYRRHUS, TEGLIS.

PYRRHUS.

Est-il vrai, justes Dieux!
Téglis, je vous revois! Puis-je en croire mes yeux?

TEGLIS.

N'en doutez point, Seigneur; oui, c'est Téglis; c'est elle,
Que ramene en ces lieux la fortune cruelle.

PYRRHUS.

Que dites-vous, que vois-je! ô ciel, quelle froideur,
Madame! me revoir, c'est pour vous un malheur!

Eh quoi, dans ce moment qui me comble de
joye,
M'enviez-vous le bien qu'un ſort heureux m'en-
voye!
Ouvrez les yeux, voyez Pyrrhus à vos genoux,
Pyrrhus, dont le bonheur eſt de vivre pour vous;
C'eſt le plus tendre amant qui toujours vous adore,
Dont le ſort eſt trop doux, ſi vous l'aimez encore.

TEGLIS.

Mon triſte amour, Seigneur, ne doit plus vous
toucher.
A de plus nobles ſoins, il faut vous attacher:
La gloire vous deſtine une plus digne épouſe,
Suivez ſes loix; Téglis n'en ſera pas jalouſe.

PYRRHUS.

Qu'entens-je! quoi, Madame, oſeriez-vous pen-
ſer
Qu'une autre, de mon ame, ait pû vous effacer!
Quoi, vous ſoupçonneriez qu'à l'abſence inſenſi-
ble,
Mon cœur, d'une autre flâme, ait été ſuſceptible?
Eſt-ce donc là le prix dont vous récompenſez
Les maux que j'ai ſoufferts, les pleurs que j'ai ver-
ſez!
Quand je me livre entier à ce bonheur ſuprême,
Qui, vous offrant à moi, me rend tout ce que
j'aime,
Lorſqu'après un long-tems, le Ciel nous réunit,
Par un cruel ſoupçon, votre cœur me punit?

TEGLIS.

Parjure, ſur le point d'épouſer Antigone,
Vous vous plaignez encor que Téglis vous ſoup-
çonne!
Et, par un vain rapport, par de tendres diſcours,
Vous voulez colorer vos nouvelles amours!

Je ſçai trop que de vous ma main étoit peu digne ;
Le trône vous impoſe un hymen plus inſigne :
Vous avez dû céder aux douceurs de régner ,
Et je vous aimois trop pour vous en éloigner ;
Mais j'eſpérois du moins qu'avant que de ſe rendre,
Votre ame... ?

PYRRHUS.

A ces diſcours , je n'ai pas dû m'attendre ;
Hélas ! un ſeul moment , me ſuis-je démenti !
A ce fatal hymen , avois-je conſenti !
C'eſt en vain qu'animé par les feux de la gloire ,
Qu'occupé quelquefois du ſoin de ma mémoire ,
Du ſceptre & des grandeurs , je voyois les appas ;
Ils ébranloient mon cœur , mais ne le gagnoient pas ;
Votre ſeul ſouvenir plus puiſſant ſur mon ame ,
En revenoit bientôt bannir toute autre flâme.
C'eſt en vain qu'en ce jour , par un choix ſolemnel ,
La Reine m'élevoit au trône paternel ,
Envain , pour mon amour , je vous croyois perdue ,
Sans compter que jamais vous lui ſeriez rendue ;
Loin que , d'un autre hymen , j'euſſe pu me lier ,
J'étois prêt à l'inſtant à tout ſacrifier :
Cet amour ſans eſpoir , mes ſoupirs & mes larmes ,
Plus que tant de grandeurs , avoient pour moi de charmes.
Votre cœur eſt d'un prix à qui tout doit céder ,
Ma gloire la plus grande eſt de le poſſéder.
Qu'un autre déſormais obtienne la couronne ;
Qu'un autre ſoit choiſi pour l'époux d'Antigone !
De ces foibles honneurs , je ne ſuis point épris :
Grands Dieux ! vous ramenez l'adorable Téglis ;

Tous vos autres bienfaits, tous les dons de ma mere
N'offrent plus, à mon cœur, rien qui puiſſe lui plaire.

TEGLIS.

Pardonne à mon amour, pardonne ce tranſport;
Mon cœur s'eſt abuſé par le premier rapport.
Il ne veut déſormais expier cet outrage,
Cher Prince, qu'en t'aimant, s'il ſe peut, davantage.
Cependant quel malheur me menace en ce jour!
Sort cruel! à quels maux, réduis-tu mon amour!
Dures extrêmités! malgré notre tendreſſe,
Il faut ou que l'hymen vous lie à la Princeſſe,
Ou que, de la couronne, un indigne refus,
Me gardant votre foi...

SCENE VIII.

OLIMPIAS. PYRRHUS. TEGLIS.

OLIMPIAS (*en entrant.*)

Je vous cherchois Pyrrhus!
(*à part.*)
Quoi, Téglis avec lui! la fatale entrevuë!
(*à Teglis.*)
Par quel rare bonheur, nous êtes-vous renduë?
Que le ſort, à propos, preſſe votre retour!
Vous allez relever l'éclat de ce grand jour;

Vous allez ajoûter à la commune joye,
Ce plaisir imprévû que le ciel nous envoye.

TEGLIS.

Du destin contre moi, si longtems déchaîné,
Le barbare courroux, Madame, est terminé :
Je ne redoute plus ni ses coups, ni sa haine,
Puisqu'enfin mon retour a pu plaire à ma Reine.

SCENE IX.

OLIMPIAS. PYRRHUS.

OLIMPIAS.

Eh quoi, dans cet instant, qui doit combler vos voeux,
Prince, faudra-t-il donc vous presser d'être heureux ?
Vous ne répondez rien !.... ah ! dissipez ma crainte ;
Détruisez le soupçon dont mon ame est atteinte !
Parlez, mon fils.

PYRRHUS.

Hélas !

OLIMPIAS.

Achevez....

PYRRHUS.

Je ne puis.

OLIMPIAS.

Ah ! que vous redoublez ma crainte & mes ennuis !
Expliquez-vous enfin ; c'est trop long-tems vous taire,

PYRRHUS.

Pourquoi tant me presser d'éclaircir ce mystere?
Vous le pénétrez trop: Téglis est dans ces lieux,
Tout mon cœur....

OLIMPIAS.

Vous l'aimez!

PYRRHUS.

Je l'adore.

OLIMPIAS.

Grands Dieux!
D'un méprisable amour, vous seriez la victime!
Qu'osez-vous avouer? quel espoir vous anime?
Avez-vous oublié qu'aux pieds des Immortels,
Vous devez, à l'instant, par des nœuds éternels,
Engager votre cœur à celui d'Antigone?
N'est-ce pas à ce prix que vous montez au trône?

PYRRHUS.

Si ma main, avec moi, n'y peut placer Téglis,
Du désir d'y monter, je ne suis point épris:
Je fais tout mon malheur de ce vain diadême,
S'il faut que je l'acquiere en perdant ce que j'aime:
Nommez qui vous voudrez à ce sublime honneur,
Et laissez-moi du moins disposer de mon cœur.

OLIMPIAS.

Qu'entens-je! quel langage! ô Dieux! puis-je le croire!
Le Fils de tant de Rois démentiroit sa gloire,
Et livré, sans rougir, aux plus funestes vœux,
Feroit passer sa honte à nos derniers neveux!
Quelle tache pour moi de n'avoir pû connoître,
Que je prenois pour Roi le moins digne de l'être!

PYRRHUS.

Condamnez, de mes feux, détestez les transports,
Je tenterois, contre eux, d'inutiles efforts:

Pour me faire étouffer leurs flateuses amorces,
Je sens que ma raison n'a point assez de forces.
Lorsque avec tant de traits, l'amour attaque un cœur,
Est-il quelque mortel dont il ne soit vainqueur?
Aimer n'est point un crime ; & ce n'est qu'un hommage
Que nous rendons aux Dieux dans leur plus digne ouvrage.
J'aime, c'est mon destin ; je ne puis l'éviter ;
Mille trônes offerts ne sçauroient me tenter.

OLIMPIAS.

D'un tel aveuglement, je ne puis que te plaindre !
Mais, mon fils, en ce jour, ose un peu te contraindre ;
Paye ainsi l'amitié, qui toujours m'inspira :
Voi, de quel œil, bientôt l'Univers apprendra
La folle passion dont ton ame est séduite :
La honte, le mépris en vont être la suite :
Voi les appas d'un trône ; une cour à tes pieds ;
Des peuples, sous tes loix, tremblans, humiliés,
Attendant leur bonheur de leur obéissance ;
Voi les solides fruits d'une auguste alliance :
Et, sur tant de grandeurs où je te fais monter,
Songe qu'un fol amour ne doit point l'emporter !
A peine un tendre hymen satisferoit ta flâme,
Que mille affreux dégoûts accableroient ton ame ;
Tu sentirois alors tout le poids de tes fers ;
Alors, tu pleurerois le sceptre que tu perds :
Il n'en seroit plus tems : un autre en seroit maître :
Quels remords, en ton cœur, cet objet feroit naître !
Dans cet abîme affreux, pourquoi te plonges-tu ?
Ouvre les yeux, mon fils, consulte ta vertu ;
Plus il t'en coûtera pour cet effort insigne,
Et plus, de commander, tu te montreras digne.

Mais c'eſt t'en dire trop : un cœur tel que le tien
Sçaura ſe dégager d'un funeſte lien ;
Il ſe rendra bientôt, en gardant mes promeſſes,
Fameux par ſes hauts faits, & non par ſes foibleſſes.
Je te laiſſe y penſer.

SCENE X.

PYRRHUS.

Non, le deſſein eſt pris !
Ciel ! pour ſécher mes pleurs, tu m'as rendu Téglis,
Préférer à ſa main l'éclat du diadême,
Ce ſeroit mal répondre à ta bonté ſuprême !

Fin du ſecond Acte.







ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OLIMPIAS. DORIS.

OLIMPIAS.

QUe dois-je faire, O Ciel ! je ne ſçais où je ſuis.
Qui pourroit concevoir l'horreur de mes ennuis?
Quoi, mon fils, ſur ton cœur la gloire eſt impuiſſante ?
Quelle erreur ! à ton rang, préférer une Amante!
Tout ce que je craignois n'eſt que trop arrivé.
Mon ſang, à cette honte étoit-il réſervé ?

DORIS.

Faut-il qu'à ſa douleur votre cœur s'abandonne?
Vous n'avez pas encor cédé votre couronne.
Si Pyrrhus démentant la gloire de ſon ſang,
Oſe ainſi pour Téglis deſcendre de ſon rang,
Pour punir les tranſports dont ſon ame eſt charmée,
Vous pouvez ....

OLIMPIAS.

Oui, je puis couronner Ptolomée:
Je le puis, mais le dois-je? Entre dans mes projets;
De mes craintes, Doris, voi les juſtes ſujets.
Je ne le nîrai point, un penchant invincible

A rendu pour Pyrrhus mon ame plus ſenſible :
Sa honte cauſeroit mon plus cruel ennui :
Oui, mes ſoins les plus doux n'agiſſent que pour lui.
Quoi, par un nouveau choix approuvant ſa foibleſſe,
Puis-je l'abandonner à ſa folle tendreſſe ?
Non, Doris, mon amour ne me le permet pas.
D'ailleurs, j'allumerois la guerre en mes Etats.
Le laiſſant à Téglis, l'ambitieux Soſthêne
Exigeroit de lui qu'il la fît Souveraine :
Et mon choix, pour ce Prince hautement déclaré,
Seroit pour la révolte un prétexte aſſuré.
Pyrrhus eſt dans ces lieux plus aimé que ſon frere;
Plus que lui complaiſant, affable, populaire,
Par là, de mes ſujêts il a gagné le cœur :
Soſthêne, d'un ſeul mot, pourroit en ſa faveur,
Peut-être malgré lui, ſoulever tout l'Empire,
Et de troubles affreux inonderoit l'Epire.
Il faut, pour prévenir les maux que je prévoi,
Que j'oblige Pyrrhus à dégager ma foi.
Si le même intérêt l'unit avec Soſthêne,
Tout eſt perdu, Doris, & ma promeſſe eſt vaine.

DORIS.

Cependant, ſi Pyrrhus s'obſtine en ſes refus ....

OLIMPIAS.

S'il s'obſtine ? ah ! pour lors .... Mais ne différons plus ;
Aſſurons-nous d'abord de la fille & du pere.
Que dis-je, il vaudroit mieux ſuſpendant ma colére ....
Oui, le Ciel me l'inſpire, employons la douceur,
C'eſt le plus ſûr moyen pour s'attirer un cœur :
D'un ſujet trop puiſſant qui ſe rend redoutable,
Flattons, pour les grandeurs, la ſoif inſatiable ;

Faiſons tout pour ſa fille, & cachons mon courroux.
Il faut que Ptolomée en devienne l'époux.

DORIS.

Quoi!....

OLIMPIAS.

Pour gagner Soſthêne, & vaincre un feu funeſte,
Je dois tenter encor ce moyen qui me reſte.
Sans doute que l'honneur où je veux l'élever,
Comblera les déſirs qui l'ont pu captiver.
Heureux Rois, que ſeconde un Miniſtre fidéle,
Qui, dans tous ſes deſſeins, guidé par un pur zéle,
D'une injuſte grandeur fuyant le vain éclat,
Ne ſonge qu'au bonheur du peuple & de l'Etat;
Que l'élévation, ſans ce bien, importune;
A qui ce bien tient lieu de tréſor, de fortune,
De famille, d'honneurs, de parens & d'amis,
Et borne tous les vœux dont ſon cœur eſt épris!
Si tel étoit Soſthêne, hélas! loin de me plaindre,
D'un odieux amour je n'aurois rien à craindre;
Et ſans être gagné par de nouveaux bienfaits,
Lui-même en préviendroit les funeſtes effets.
O Vous, qui connoiſſez les motifs qui me guident,
A mes juſtes deſſeins, que vos ſecours préſident;
D'un éclat de vangeance & de ſévérité,
Dieux, ne me faites pas une néceſſité!

à Doris.

Va, fais venir Soſthêne.

DORIS.

Il s'approche, Madame.

SCENE II.

OLIMPIAS. SOSTHENE.

OLIMPIAS.

Un plaisir imprévu vient de toucher mon ame,
Sosthêne, en apprenant que dans cet heureux jour,
Votre fille, en ces lieux, est enfin de retour.

SOSTHENE.

Désarmés par les pleurs du plus malheureux pere,
Les Dieux ont appaisé leur injuste colere.

OLIMPIAS.

Pour mieux calmer vos maux, sur Téglis & sur vous,
Je veux faire éclater mes bienfaits les plus doux.

SOSTHENE.

Que pouvez-vous encor ? votre main bienfaisante
A depuis si long-tems surpassé mon attente,
Madame, que mon cœur n'a rien à souhaiter.

OLIMPIAS.

Non, non, j'ai trop peu fait, je prétens m'acquitter.
D'un sujet vertueux, à son devoir fidéle,
Je dois récompenser la valeur & le zéle.
La plus haute vertu pour l'homme est un devoir ;
Les Dieux daignent pourtant épuiser leur pouvoir,
A rendre heureux, un jour, le mortel qui s'y livre :
Cet exemple des Dieux, les Rois doivent le suivre.
Heureuse de pouvoir payer avec éclat,
Vos soins & vos travaux pour le bien de l'Etat.

SOSTHENE.

Ah! Madame....

OLIMPIAS.

Pyrrhus ſuccéde à la couronne ;
Il doit, en cet inſtant épouſer Antigone.
Un fils me reſte encor ; je le donne à Téglis,
De ce que je vous dois, voilà le digne prix :
Je ne puis trop permettre à ma reconnoiſſance :
Je ne ſçaurois trop haut mettre la récompenſe.

SOSTHENE.

Je vois avec tranſport cet excès de bonté,
Et d'un honneur ſi grand mon cœur eſt trop flaté :
Plus il eſt éclatant, plus je me ſens confondre ;
Madame, à vos bienfaits comment puis-je répondre ?

OLIMPIAS.

En impoſant ſilence à de funeſtes feux.
Juſqu'au cœur de Pyrrhus, Téglis porte ſes vœux.

SOSTHENE.

Téglis ! que dites-vous ?

OLIMPIAS.

Que prétend ſon audace ?
Veut-elle, avec Pyrrhus, ou partager ma place,
Ou qu'il renonce, en lâche, à l'honneur d'être Roi ?
Car enfin, vous ſçavez ce qu'exige ma foi ;
Puis-je....

SOSTHENE.

Ne craignez rien d'un amour téméraire ;
Je ſuis ſujet, Madame avant que d'être pere.
De Pyrrhus, de l'Etat la gloire & le bonheur,
Même contre mon ſang, l'emportent dans mon cœur.
Vainement, pour Pyrrhus ſon ame eſt enflamée ;
Ma fille recevra la main de Ptolomée.

OLIMPIAS.

A s'élever trop haut, on risque d'échouer :
Mais, d'un si grand bienfait, elle doit se louer.
Vous-même regardez si jamais les Monarques,
Plus loin, de leur estime ont sçu porter les marques;
Si quelque heureux sujet, par dégrés élevé,
A ce comble de gloire est jamais arrivé?
De mon affection cette preuve nouvelle,
Sosthêne, doit du moins redoubler votre zéle.

SCENE III.

SOSTHENE *seul.*

MA fille aime Pyrrhus! à ce superbe amour,
Je reconnois le sang qui lui donna le jour
Le plus flateur espoir . . . . Mais en est-elle aimée?
Puis je en douter? La Reine en est trop allarmée.
Je lis dans tes desseins, perfide Olimpias,
Tes détours séduisans ne m'abuseront pas:
J'ouvre les yeux enfin: ce fut par ta furie,
Que si cruellement Téglis me fut ravie;
Et tu crois aujourd'hui, par ta feinte bonté,
Appaiser la fureur de mon cœur irrité.
Tu crois, pour quelque honneur, que Sosthêne abandonne
L'espoir de voir monter sa fille sur le trône?
Non, non, j'ai trop souffert: tu m'as trop outragé,
D'un affront si sanglant je dois être vangé.

De tes lâches ſoupçons Téglis fut la victime ;
L'amour nous vangera, ſi l'amour fut ſon crime.
Déguiſons cependant, diſſimulons ſi bien,
Que de nos ſoins ſecrets on ne ſoupçonne rien :
Trompons même Téglis, pénétrons dans ſon ame ;
Que l'hymen projetté déſeſpere ſa flamme.
Mettre obſtacle à l'amour, c'eſt lui prêter des feux ;
C'eſt plus étroitement en reſſerrer les nœuds.

SCENE IV.

SOSTHENE. TEGLIS.

SOSTHENE.

APprochez-vous, Téglis : que me fait-on entendre ?
A l'Amour de Pyrrhus, vous oſeriez prétendre ?
Et, ſans l'aveu d'un pere, engageant votre foi,
Vous pourriez aſpirer au cœur de votre Roi ?

TEGLIS.

Je ne le puis nier : pouvois je m'en défendre ?
Si, vers moi, de Pyrrhus les vœux daignent deſcendre,
Mon cœur reconnoiſſant a dû les approuver,
Les miens, juſques à lui peuvent bien s'élever.

SOSTHENE.

Non, le ſang d'un ſujet, quelque beau qu'il puiſſe être,
Ne ſçauroit mériter de s'unir à ſon maître.

La Reine cependant, par ſon affection,
Permet encor aſſez à votre ambition :
Toujours, de mes travaux, de mes ſoins, plus charmée,
Elle vous veut, ma fille, unir à Ptolomée.
Etouffez, pour lui plaire, un téméraire amour;
Je l'ordonne; & ſongez qu'il vous faut, en ce jour,
Relever votre ſort par cet hymen auguſte.

SCENE V.

TEGLIS *ſeule.*

AH! que m'ordonnes-tu, barbare!.... pere injuſte,
De quel plus rude coup, pouvois-tu m'accabler?
De l'exil, des dangers, je n'avois pû trembler;
Mais, Dieux! en ce moment, mon ame intimidée,
De ce fatal hymen, ne peut ſouffrir l'idée!
Grands Dieux! quand, dans les flots, j'allois trouver la mort,
Pourquoi vous oppoſer à la rigueur du ſort?
Il m'eût été plus doux de perdre alors la vie,
Que d'être en proie aux maux dont je ſuis pourſuivie.
Je le voi trop, Pyrrhus, je ne puis être à toi:
Tout, juſqu'à mon amour, m'en impoſe la loi:
Hélas! j'aimerois peu, je ſerois trop cruelle,
Si je te laiſſois perdre un Trône où l'on t'appelle.

SCENE VI.

PYRRHUS. TEGLIS.

PYRRHUS.

ENfin, belle Téglis, de l'amour de Pyrrhus,
Et de ſon changement, vous ne vous plaindrez
plus :
Mes feux ont éclaté même aux yeux de la Reine ;
Elle m'offroit envain la grandeur ſouveraine...

TEGLIS.

Qu'avez-vous fait, Seigneur !

PYRRHUS.

Quoi, vous me condamnez ?

TEGLIS.

Ah ! ſongez aux honneurs que vous abandonnez !

PYRRHUS.

Quel langage nouveau me faites-vous entendre !
Votre amour ſeroit-il plus timide, ou moins tendre ?

TEGLIS.

Pourriez-vous le penſer ! mon cœur n'a point
changé :
Sous ſes premieres loix, il eſt toujours rangé ;
Toujours mon ſeul bonheur, toujours ma ſeule
envie
Sont de vous conſacrer tous les jours de ma vie.
Mais quand votre intérêt s'oppoſe à tous mes
vœux,
Ce cœur tendre doit-il n'être plus généreux ?

Si tantôt, à vos yeux, allarmée, inquiette,
Je n'ai pû déguiser une crainte secrette !
Si je vous reprochois votre manque de foi,
Ma tendresse, pour lors, ne regardoit que moi :
Voulez-vous que, pour prix d'une flâme si belle,
Je souille votre nom d'une tache éternelle ?
Que d'un tel sentiment, mes vœux sont éloignés !
Aimez-moi, je l'exige; aimez-moi; mais régnez.

PYRRHUS.

Non non, sur votre cœur tout mon bonheur se fonde;
J'aime mieux l'obtenir que l'empire du Monde.

TEGLIS.

Que ces tendres discours, en des tems plus heureux,
Ranimeroient, cher Prince, & combleroient mes vœux,
Mais enfin, trop long-tems, c'est vous laisser séduire;
C'est trop croire un espoir qui ne peut que vous nuire;
Nous ne vivrons jamais dans un même lien;
L'hymen n'unira point votre sort & le mien;
Il faut nous séparer; hélas ! tout le demande;
Votre gloire l'attend; mon devoir le commande.

PYRRHUS.

Eh ! l'amour connoît-il une gloire, un devoir,
Qu'il ne fasse, en Vainqueur, céder à son pouvoir !
Cependant, à mes vœux, quel devoir vous arrache ?

TEGLIS.

O Dieux ! au sort d'un autre on veut que je m'attache;

Vous ſeul, montant au Trône, au lieu d'y renoncer,
De ce cruel devoir, pourrez me diſpenſer.

PYRRHUS.

Ah! ſans former des nœuds que mon ame déteſte,
Je ſçaurai m'oppoſer à ce projet funeſte;
Et quel heureux mortel doit être votre époux?
Quel ordre, quel pouvoir, qui diſpoſe de vous?

TEGLIS.

Un pouvoir légitime; & la Reine, & mon pere;
Ils m'ordonnent tous deux d'épouſer votre frere.

PYRRHUS.

Ptolomée! ah grands Dieux! ... quel ſoupçon...; frere ingrat,
Quoi, contre mon amour, un ſi noir attentat,
De ma tendre amitié, ſeroit la récompenſe?
Ne crains-tu pas l'effet de ma juſte vengeance?
Mais pourquoi m'allarmer, mais pourquoi m'émouvoir?
Ce projet doit plûtôt réveiller mon eſpoir:
Si la Reine conſent que, devenant ſa fille,
Un glorieux hymen vous lie à ſa famille,
Je puis, comme mon frere accomplir ſon deſſein,
Qu'importe qui des deux reçoive votre main?

TEGLIS.

Ceſſez de vous flatter d'une eſpérance vaine:
La Reine, en me liant de cette auguſte chaîne,
Prétend moins ſignaler ſon amitié pour moi,
Que ſéparer nos cœurs & vous ravir ma foi:
Par de feintes faveurs, ſa colere m'accable;
Elle eſt, de notre amour l'ennemie implacable:
Quelle autre a pû, Seigneur, m'enlever à vos yeux,
Et, ſi cruellement m'arracher de ces lieux?

PYRRHUS.

Ah ! ſi je le croyois... Eh quoi, tout ſe ſouleve !
Parens, Amis ! hélas !.... Deſtin barbare, acheve !
Viens, contre nous, encor armer tout l'Univers ;
Viens épuiſer ſur moi la rage des Enfers ;
Viens m'accabler de coups encor plus redoutables !
Toujours mes ſentimens ſeront inébranlables :
Les malheurs augmentant accroîtront mon amour,
Tu peux bien à ton gré, tu peux m'ôter le jour ?
Mais tu ne peux jamais étouffer une flâme,
Qui ſeule anime, embraſe & poſſéde mon ame.

TEGLIS.

Ah ! modérez, Seigneur, modérez ce tranſport :
Hélas ! cédons plûtôt à la rigueur du ſort.
De la Reine, ſur moi, tomberoit la colere :
Ah ! quelle horreur pour vous ! ſi ſa haine ſévere,
En répandant mon ſang, vous privoit à jamais....
Je ne crains point la mort, la vie à mes ſouhaits
Ne ſçauroit plus, cher Prince, offrir rien d'agréable,
Mon ſort ſera ſans vous toujours plus déplorable ;
Mais n'importe, mes yeux vous verront quelquefois ;
Ils ſeront les témoins de vos fameux exploits ;
Tout mon cœur.... je m'égare, & mon ame étonnée....
Adieu, Prince ; ſongez que, dans cette journée,
Vous prendrez, vers la gloire, un pénible chemin,
Où Ptolomée, hélas !.... va recevoir ma main.

SCENE VII.

PYRRHUS, *seul.*

NOn, je mourrai cent fois plûtôt que de souscrire
A ces ordres cruels que vous m'osez prescrire.
Hélas ! vous soupirez en me les annonçant ;
Et je vous trahirois en vous obéissant.
Ce jour ne verra point mon hymen, ni le vôtre,
Je sçaurai bien sans doute éloigner l'un & l'autre.
Que dis-je, malheureux ! ainsi donc, dans ton cœur,
De la gloire, l'amour demeurera vainqueur !
Ah, prens enfin des soins que l'Univers contemple !
Téglis même, Téglis t'en donne un bel exemple :
Malgré tout son amour, sa générosité
Préfére ta grandeur à sa félicité,
Pourras-tu moins ! . . . . hélas ! cet effort admirable
La présente, à mes yeux, encor plus adorable !
C'est, pour mon triste cœur, le lien le plus fort ;
Amour, pour m'accabler, c'est ton dernier effort !



SCENE VIII.

PYRRHUS. PTOLOME'E.

PTOLOME'E.

Ermettez-moi, Seigneur .....

PYRRHUS.

Que me veux tu, perfide ?
Eh quoi ne crains-tu pas le tranſport qui me guide ?

PTOLOME'E.

Que vois-je ? quels regards ! quel nom me donnez-vous !

PYRRHUS.

Tu parois étonné d'un ſi juſte courroux !

PTOLOME'E.

J'en frémis d'autant plus qu'il eſt moins légitime.
Je n'ai devant vos yeux, à rougir d'aucun crime.

PYRRHUS.

Tu romps, de l'amitié, le plus ſacré lien ;
Et ton cœur en ſecret ne te reproche rien ?
Pourquoi diſſimuler ? crois-tu que je l'ignore ?
Tu prétens, à mes vœux, ravir ce que j'adore.

PTOLOME'E.

Moi !

PYRRHUS.

Vous, qui, ſecondé du pouvoir ſouverain ;
Exigez que Téglis reçoive votre main.

PTOLOME'E.

J'ai demandé ſa main ! Dieux ! quelle eſt ma ſurpriſe !
D'aucun feu pour Téglis, mon ame n'eſt épriſe !

Aura

D'aucun feu, pour Téglis, mon ame n'eſt épriſe :
Autant que vous, Seigneur, j'ai lieu d'être allarmé,
Mon cœur, je vous l'avoue, eſt d'une autre charmé.
Des vertus d'Antigone, il n'a pû ſe défendre ;
Mais j'immolois ma flâme, & ceſſois d'y prétendre ?

PYRRHUS.

Qu'entens-je ! ah ! pardonnez à mes tranſports jaloux !
Je rougis, à vos yeux, d'un aveugle courroux :
Je craignois, il eſt vrai, qu'une trop vive flâme,
Comme moi, pour Téglis, n'eût pénétré votre ame.
Je crois qu'en la voyant, tous les cœurs enchantés,
Doivent être auſſi-tôt épris de ſes beautés.
Honteux de mes ſoupçons & de mon injuſtice,
Les plus cruels remords, font déja mon ſupplice :
De mes égaremens, daignez avoir pitié,
Mon frere, je vous rends toute mon amitié ;
Mais c'eſt peu, recevez encor une couronne,
Que je ne puis payer par l'hymen d'Antigone.
Charmé que, dans mon frere, un deſtin trop fatal
Ne me préſente point un odieux rival,
Voudrois-je, pour le prix d'une amitié ſi chére,
Le priver du ſeul bien trop digne de lui plaire ?

PTOLOME'E.

Votre honneur m'eſt trop cher ; je ne veux pas, Seigneur,
Sur ſes honteux débris, élever ma grandeur :
La Reine a prononcé : c'eſt vous que, pour mon maître,

Le devoir desormais m'ordonne de connoître :
Heureux, si je pouvois, libre de mon amour,
A la seule amitié, me livrer en ce jour;
Si je pouvois vous voir ceint de ce diadême,
Sans qu'il m'en dût, hélas! coûter tout ce que j'aime!
Oui, je ne cherche pas, Seigneur, à le cacher;
Je tremble, je frémis de me voir arracher
Un bien que ma vertu veut que je sacrifie :
Mais je n'hésite pas, m'en coûtât-il la vie.
Eh! puisque, du destin, tel est l'ordre sur nous,
Que la gloire combat nos désirs les plus doux,
En domptant notre amour, donnons un grand exemple
Que l'univers entier, que l'avenir contemple;
Qu'un triomphe si beau, digne même des Dieux,
Rende nos noms, mon frere, à jamais glorieux.

PYRRHUS.

Ces nobles sentimens, que tout mon cœur admire,
Vous rendent trop, Seigneur, digne de cet Empire.
Je brûle de les suivre; & je dois l'avouer,
De mes plus grands efforts, l'amour sçait se jouer.

PTOLOMÉE.

Eh quoi, vous oseriez lui céder la victoire?

PYRRHUS.

Est-ce-donc sans retour, que j'immole ma gloire?
Si l'amour aujourd'hui me force à la ternir,
Quoi, par d'autres chemins, ne puis-je y parvenir?
Ne nous reste-t-il plus d'ennemis à réduire,
De Rois à protéger, de Tyrans à réduire?
Contre nous, l'Etolie arme encore une fois;
Quelle vaste carriere à d'immortels exploits!

Regardant du même œil le Monarque & l'esclave,
Rome, la fiere Rome, insolemment nous brave:
Vengeons nos droits sacrés, punissons son orgueil;
Que notre bras vainqueur creuse enfin son cercueil!
Notre Ayeul commença, finissons son ouvrage;
Faisons avec son nom, revivre son courage.
Voilà, par quels travaux, je prétens effacer
La honte, où mon amour semble ici m'abaisser.
Les cœurs touchés des soins dont la gloire les presse
Conservent leur grandeur jusques dans leur foiblesse,
Et vaincus, sans jamais le céder au vainqueur,
De leur chûte, souvent tirent tout leur honneur.
Non, non, l'amour envain dispose de mon ame,
Je sçaurai réparer les erreurs de ma flâme.

SCENE IX.

PTOLOME'E *seul.*

NE l'abandonnons point; & tâchons, en ce jour,
D'accorder l'amitié, les grandeurs & l'amour.
Raison, vertu, devoir, que vous avez de charmes!
Mais qu'en un triste cœur vous suscitez d'allarmes,
Quels combats!..ah! peut-on payer à trop haut prix
La gloire & le bonheur de vous être soumis?

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOSTHENE, *seul.*

ENfin, en ma faveur, le destin se déclare:
A seconder mes voeux, tout ici se prépare.
Je n'aurai qu'à parler; les peuples prévenus
Couronnent aussitôt ma fille avec Pyrrhus.
C'est elle! il n'est pas tems qu'à ses yeux je me montre;
Evitons-la.

SCENE II.

SOSTHENE. TEGLIS.

TEGLIS.

SEigneur, vous fuyez ma rencontre!
Quoi, m refusez-vous un reste d'amitié;
Mon pere, ai-je perdu jusqu'à votre pitié?

SOSTHENE.

Que pensez-vous, Téglis! vous m'êtes toujours chere:
Vous n'avez point perdu la tendresse d'un pere;

Je vous plains ; je vous aime ; & les Dieux ſont
témoins
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres ſoins.
Mais pourquoi dans ces lieux, m'arrêter par vos
larmes ;
Pourquoi m'entretenir de ces vaines allarmes !
Les moments me ſont chers ; je dois en profiter,
Pour vous prouver l'amour dont vous oſez douter.
D'un hymen glorieux, déja l'inſtant s'approche ;
Si je ne le hâtois, par un juſte reproche,
Vous pouriez quelque jour .....

TEGLIS.

Eh, c'eſt donc là, Seigneur,
L'amour & la pitié qui touchent votre cœur !
Déſeſpérant vous-même un feu qui me dévore,
C'eſt vous ſeul qui hâtez cet hymen que j'abhore :
Ah laiſſez-vous, mon pere, attendrir par mes
pleurs ;
Ceſſez de mettre enfin le comble à mes malheurs.
Pyrrhus obéïra ; je conſens qu'Antigone,
Plus heureuſe que moi, partage ſa couronne ;
De ce fatal hymen, je lui fais une loi :
Je ſçai trop que ſon cœur n'étoit pas fait pour moi.
N'eſt-ce donc pas aſſez de la douleur extrême,
De voir une rivale obtenir ce que j'aime ;
De m'arracher moi-même à mes vœux les plus
doux ;
Dois-je être encor réduite au choix d'un autre
époux ?

SOSTHENE.

Quoi, ma fille, eſt-il vrai qu'étouffant ſa tendreſſe,
Pyrrhus conſente enfin d'épouſer la Princeſſe ?

TEGLIS.

Son amour s'en étonne ; il murmure, il gémit ;
Mais, Seigneur, c'eſt envain que ſon cœur en fré-

A ſa gloire, à mes loix, il faut qu'il obéïſſe :
Pour prix de mon amour, je veux ce ſacrifice.
Sûr de la fermeté d'un cœur tel que le mien ;
Il ne peut eſpérer d'unir mon ſort au ſien.
Pour moi d'Olimpias, il craindra la colére ;
Il craindra que moi même, à l'hymen de ſon frere,
Je n'oſe par vertu, me ſoumettre à mon tour.

SOSTHENE.

Ah ! s'il brûle pour vous d'un véritable amour,
Il vous garantira de la douleur mortelle....

TEGLIS.

Hélas ! & que peut-il ? la fortune cruelle,
Sur nos cœurs malheureux, épuiſe ſa fureur ;
Un obſtacle éternel s'oppoſe à notre ardeur ;
Il ne peut rien pour moi, ſans offenſer ſa gloire ;
Sans céder à l'amour une triſte victoire :
Et ſa gloire, Seigneur, eſt trop chere à mes yeux :
Des nœuds de mon amour, c'eſt le plus précieux ;
S'il pouvoit la ſouiller, auſſi-tôt de mon ame,
Vous verriez, à jamais, s'évanouir ma flâme.
C'eſt à des cœurs communs, intéreſſés, ſans foi,
D'aimer ſans nulle eſtime, & ſeulement pour ſoi ;
L'effort de la vertu, c'eſt de ſçavoir ſoi-même,
S'immoler à l'honneur de l'objet que l'on aime.
Voilà mes ſentimens : pour vous en aſſurer,
De ce fatal ſéjour, daignez me retirer :
Qu'une éternelle abſence achéve ma victoire ;
Que, de mon triſte amant, elle aſſure la gloire,
Et, pour tout dire enfin, qu'elle aſſure, en ce jour,
Les vœux d'Olimpias, trahis par mon retour.

SOSTHENE.

De votre bonheur ſeul mon ame eſt inquiete ;
Appaiſez vos douleurs ; vous ſerez ſatisfaite :
Allez, voyez Pyrrhus ; portez-lui vos adieux ;
Dites-lui qu'à jamais vous partez de ces lieux:

J'y consens.

TEGLIS.

Ah ! Seigneur, je retrouve mon pere !
Voilà, de votre amour, la marque la plus chere.
(*à part.*)
Du moins, si tu ne peux, cher Pyrrhus, être à moi,
Téglis ne vivra point pour un autre que toi.

SCENE III.

SOSTHENE *seul.*

J'Engage ainsi Pyrrhus à seconder mon zèle ...
Mais si toujours ce Prince à son devoir fidéle,
N'osoit... qu'en puis-je craindre ! il aime ; & dans mes mains,
De son cœur amoureux, je tiens, seul, les destins !
Je ne prends plus ses loix ; c'est moi qui lui commande ;
L'amour me l'asservit ; il faudra qu'il se rende ;
Je sçaurai... mais déja, lui-même vient à nous.

SCENE IV.

PYRRHUS. SOSTHENE.

PYRRHUS.

SOsthène, mon bonheur ne dépend que de vous.

Quand, du ſein paternel, Téglis fut arrachée ;
Peut-être, plus que vous, mon ame en fut touchée ;
Je vous cachois mes feux ; j'attendois l'heureux jour,
De pouvoir par l'hymen, ſignaler mon amour.
Ce doux moment nous luit ; le Ciel même m'approuve ;
Puiſque, par ſes bontés, enfin je la retrouve ;
Puiſqu'il n'a pas permis qu'une vaine grandeur
Fût, ſous un autre joug, rangé mon triſte cœur.
Les Héros comme vous, dont la valeur illuſtre
Du trône de leur Maître, a ſoutenu le luſtre,
Dont les ſages conſeils font adorer les loix,
Sont faits pour s'allier au ſang des plus grands Rois.
A mes tendres déſirs, c'eſt à vous de ſouſcrire;
Venez hâter les nœuds pour qui ſeuls je ſoupire.

SOSTHENE.

Que me demandez-vous! me connoiſſez-vous bien ?
Moi, je conſentirois à ce fatal lien !
Je pourrois approuver une honteuſe chaîne,
Qui vous fait mépriſer la grandeur ſouveraine ?
Non, Prince, non, en vain juſques au ſang des Dieux,
Vous voyez remonter le ſang de vos Ayeux ;
Cette haute naiſſance honore peu ma fille ;
J'aimerois beaucoup mieux lier à ma famille,
Un mortel vertueux, qui né pour obéir,
Mais, des ſeules grandeurs, ſe laiſſant éblouir,
Montreroit des vertus dignes du diadême,
Qu'un Prince, qui, formé pour cet honneur ſuprême,
Par un aveugle amour, a démenti ſon ſang,
Qui, pour une maîtreſſe, abandonne ſon rang.

Je connois mon devoir; & dès cette journée,
Téglis sera de vous, à jamais éloignée:
Votre gloire l'ordonne; adieu, Prince.

PYRRHUS.

Arrêtez:
Pourquoi vous armez-vous de tant de cruautés!
En croirez-vous toujours une vertu farouche!
Barbare, mon amour n'a-t-il rien qui vous touche?

SOSTHENE.

Aux sentimens humains mon cœur n'est point fermé:
J'excuse des transports qui vous ont trop charmé;
Mais ce qu'exige ici votre gloire, la mienne,
L'emporte dans mon cœur sur une pitié vaine.

PYRRHUS.

Eh! quoi ne peut-on plus être grand sans régner;
Pour le suprême rang, faut-il tout dédaigner?
La fiere ambition n'est-elle plus un vice;
Dois-je, de mon amour, lui faire un sacrifice?

SOSTHENE.

Est-ce être ambitieux que soutenir son rang;
Que défendre les droits que nous donne le sang?
Ce soin est, d'un grand cœur, la plus illustre marque;
Régner est un devoir pour le fils d'un Monarque:
Loin de céder le Thrône, il doit plûtôt mourir:
La honte est d'en descendre & non pas d'y périr.
Voilà les sentimens que votre ame doit suivre:
Ah! sans plus hésiter, Seigneur, qu'elle s'y livre.

PYRRHUS.

Eh bien, Sosthene, eh bien, je sçaurai vous montrer
Que, malgré mon amour, l'honneur peut m'inspirer!

Le fier Etolien s'arme contre l'Epire ;
Je vais porter la flâme au sein de son Empire,
Le vaincre, le dompter, sur ses états conquis,
Couronner avec moi l'adorable Téglis.

SOSTHENE.

Je veux que le succès réponde à l'entreprise ;
Que bientôt l'Etolie à vos loix soit soumise !
Sur ce trône étranger, comment vous soutenir,
Vous, qui, de vos Etats aurez pu vous bannir ?
Devez-vous écouter ces projets téméraires ?
Non, c'est un plus haut rang, c'est le rang de vos peres ;
C'est un trône plus ferme, où vous devez monter ;
Et la gloire & l'amour, tout doit vous y porter.
Sans aller entreprendre une vaine conquête,
La couronne, en ces lieux, est pour vous, toute prête:
Vous n'avez qu'à paroître, ou qu'à dire un seul mot,
Seigneur, sur votre tête, on la pose aussitôt :
Tout le peuple est pour vous ; il se plaint, il murmure ;
Il veut que l'on respecte un droit de la nature:
Impatient déja de vous avoir pour Roi,
Ce n'est que de vous seul qu'il veut prendre la loi.
Ah ! ne balancez point ; profitez de son zéle ;
Venez ; vous allez voir un peuple si fidéle,
Faire éclater, pour vous, ses sentimens secrets !
Ne pensez pas pourtant que, pour mes intérêts,
Ou, pour l'honneur de voir le sceptre en ma famille,
Je vienne vous presser de couronner ma fille ?
Que de plus tendres soins m'arment pour son secours !
Je ne songe, Seigneur, qu'à défendre ses jours.

PYRRHUS.

Quelle main oseroit attenter sur sa vie?

SOSTHENE.

Sur un simple soupçon, elle vous fut ravie;
Et quand vous signalez l'amour le plus constant,
Vous douteriez encor du destin qui l'attend?
Hélas! il est trop vrai, Seigneur, daignez m'en croire;
Vous perdez à jamais Téglis, & votre gloire:
Si vous brûlez d'unir vos jours avec les siens,
Le trône en peut, lui seul, assurer les liens:
Si vous en descendez, sa mort est assurée;
Peut-être que déja la Reine l'a jurée:
J'en frémis.... le tems presse; en l'ôtant de vos yeux,
Je dois parer le coup qui l'attend en ces lieux.

PYRRHUS.

Quel trouble, en ce moment, dans mon ame, s'éléve!

SOSTHENE.

Vous tremblez du péril! il est tems que j'achéve,
Votre trouble, Seigneur, m'apprend ce que je doi.

PYRRHUS.

Où suis-je! quelle horreur!...

SOSTHENE.

Reposez-vous sur moi.

PYRRHUS.

La Reine vient?

SOSTHENE.

O Ciel!

SCENE V.

OLIMPIAS. SOSTHENE: PYRRHUS.

OLIMPIAS *au fond du Théâtre.*

MA préſence les trouble !
Quel ſoupçon j'en conçois ! que ma crainte redouble ! (*à Soſthene.*)
Soſthêne, eh bien, le Prince eſt-il déterminé
A monter ſur le trône où je l'ai deſtiné ?
Que lui conſeillez-vous ?

SOSTHENE.

N'en doutez point, Madame,
Je venois ranimer la vertu dans ſon ame ;
Et je crois qu'à la gloire, il va rendre, en ce jour,
Tout ce qu'elle eſt en droit d'exiger de l'amour.

OLIMPIAS.

Et Téglis ?

SOSTHENE.

A mes loix, elle eſt prête à ſe rendre.

OLIMPIAS.

Il ſuffit.

SCENE VI.

OLIMPIAS. PYRRHUS.

OLIMPIAS.

VEnez donc ; c'eſt trop long tems attendre ;
Antigone, à l'Autel, me demande un époux ;
Allons, mon fils.

PYRRHUS, *avec une eſpece d'horreur.*

O Ciel ! que me propoſez-vous ?

OLIMPIAS.

Quoi, rien ne pourra donc te déſiller la vûe !
Sans relâche abreuvé, d'un poiſon qui te tue,
Inſenſible à mes pleurs, & ſourd à mes ſoupirs,
Tu ne te rendras point à de nobles déſirs ?
Lorſqu'avec tant d'ardeur, je travaille à ta gloire,
Toi ſeul, dédaignes-tu le ſoin de ta mémoire ?

(Elle regarde attentivement Pyrrhus qui paroît dans un trouble extrême, & qui ne répond rien, reprenant auſſi-tôt.

C'en eſt trop, juſtes Dieux ! fils indigne de moi,
Je ne te dis plus rien ; ſuis une infame loi :
Cours te livrer entier à la beauté fatale,
Pour qui, ton fol amour t'abaiſſe, te ravale ;
Va lui ſacrifier ton nom, ta liberté :
Mais tremble. . . . je pourrois punir ta lâcheté.

PYRRHUS.

Ah ! ſans que votre bouche ici me le déclare,
Je ſçais trop ce que peut votre fureur barbare !
Mais ſi, pour m'aſſervir à d'odieuſes lois,
Vous m'enleviez Téglis une ſeconde fois ;

Si vous osiez, sur elle, étendre votre haine;
Ne croyez pas qu'alors le respect me retienne;
Je ne connoîtrois plus ni raison, ni devoir:
Vous voyez mon amour... craignez mon désespoir.

SCENE VII.

OLYMPIAS *seule.*

OU suis-je! quelle audace! & que viens-je d'entendre!
Est-ce Pyrrhus; ce fils si soumis & si tendre?
Quel démon, aujourd'hui, s'empare de son cœur!
Peu content d'immoler sa gloire, son bonheur,
Le perfide, pour plaire à l'objet qu'il adore,
Oseroit, en ce jour, sacrifier encore,
Et le devoir de fils, & celui de sujet?
Mais comment a-t-il pû découvrir mon secret?
Ah! je vois qu'il est tems qu'éclate ma vengeance!
Trop de bonté me nuit; punissons qui m'offense!

SCENE VIII.

OLIMPIAS. MITRANE.

MITRANE.

EN faveur de Pyrrhus, le peuple est révolté,
Madame; chacun s'arme, on court de tout côté:

Déjà, des plus mutins, une troupe hardie,
Sur la garde du Fort, signale sa furie:
Ils veulent que Pyrrhus dispose de sa foi,
A grands cris, en tous lieux, on le proclame Roi:
C'est lui seul, en un mot, qu'ils demandent pour
maître.

OLIMPIAS.

Ah! voilà les projets que méditoit un traître!
Ciel!... courez arrêter Sosthêne avec Téglis;
Qu'ils soient chargés de fers!

SCENE IX.

OLIMPIAS, DORIS.

OLIMPIAS, *poursuivant.*

Que m'apprens-tu, Doris?

DORIS.

Madame, à chaque instant, le désordre s'augmente:
Les rebelles partout, ont semé l'épouvante;
Bientôt vous n'avez plus de fidéles sujets;
Un gros de révoltés marche vers ce Palais;
Sosthêne est à leur tête, il presse, il les anime.

OLIMPIAS.

Sosthêne! Ah! sur sa fille, allons punir son crime;
Frappons.

DORIS.

Il n'est plus tems; ces soins sont superflus,
Madame, en ce Palais, déja Téglis n'est plus.

OLIMPIAS.

Pour braver ma fureur, sa fuite est inutile.
Contre mes justes coups, quel sera son asile ?
Par force, ou par adresse, il faut s'en emparer ;
Rien n'est perdu, Doris, si je l'en puis tirer.
De l'insolent orgueil dont se nourrit sa flâme,
Allons sans perdre tems....

DORIS.

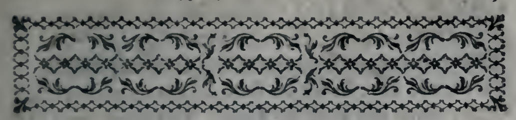
Ce n'est pas tout, Madame,
On dit que Pyrrhus même a joint les révoltés.

OLIMPIAS.

Dieux, je ne crains plus rien ; tous vos coups sont portés !
Mon espoir désormais est donc en Ptolomée ;
Pour venger nos affronts, que sa main soit armée ;
Hâtons-nous d'assembler mes Chefs & mes Soldats ;
Qu'ils aillent seconder les efforts de son bras.
Et vous, si ma fureur vous paroît légitime,
Dieux, qui me trahissez, livrez-moi la victime,
Sur qui doit retomber l'éclat de mon courroux ;
Que la foudre me venge, ou conduisez mes coups !

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE. CEPHISE.

ANTIGONE.

NOn, rien ne peut calmer l'ennui qui me dévore ;
Tes difcours & tes foins le redoublent encore:
Laiffe moi me livrer à l'horreur de mon fort ;
Ne contrains plus, Céphife, un trop jufte tranfport !
Pour tant de honte, ô Dieux ! j'étois donc deftinée !
Ainfi donc, dans le cours d'une même journée,
L'on m'arrache à jamais à l'objet de mes feux ;
Un autre, malgré moi, doit obtenir mes vœux ;
Et lorfque mon hymen lui donne un diadême,
C'eft peu que le perfide, à cet honneur fuprême,
Préfére un autre objet dont fon cœur eft épris ;
C'eft peu de m'accabler de haine & de mépris,
Sa paffion encor jufques-là le ravale
Qu'il prétend, en ma place, élever ma rivale !
N'entends-tu pas les cris d'un peuple audacieux,
Armé pour foutenir fes deffeins odieux ?

Céphiſe, c'en eſt trop ! ſortons de cet Empire ;
A ſon triſte deſtin, abandonnons l'Epire ;
Allons, pour nous venger, ſoulever nos Etats ;
Portons le feu, le fer au ſein de ces climats ;
Que, dans des flots de ſang, s'effacent mes injures ;
Et donnons, s'il ſe peut, à trembler aux parjures !

CEPHISE.

Vainement, pour Pyrrhus, le peuple eſt révolté ;
Leur funeſte projet n'eſt point exécuté :
Madame, penſez-vous que la Reine y conſente ?
Croyez-vous que bientôt ſa vengeance éclatante
Ne diſſipera pas un complot criminel ;
Laiſſeroit elle rompre un ſerment ſolemnel !
Contre eux, autant que vous, ſa haine eſt animée ;
Vos Gardes, ſes Soldats ont ſuivi Ptolomée ;
Il fera tout pour vous, il ſçaura vous venger.

ANTIGONE.

Il ne fera peut-être, hélas ! que m'outrager.
Oui, ſans doute, lui ſeul ſuffit pour me défendre ;
Oui, s'il ſçavoit aimer, j'en pourrois tout attendre ;
Mais, inutile eſpoir ! l'amour le touche peu ;
Avec quelle froideur, il immoloit ſon feu ;
Preſque ſans murmurer, il cédoit Antigone.
Quand un cœur tout entier, à l'amour, s'abandonne,
Ah ! qu'il fait éclater de plus ardens tranſports !
Juges-en par Pyrrhus ; voi quels fougueux efforts !
Pour couronner l'objet dont ſon ame eſt charmée,
Il ne ſuit que l'ardeur dont elle eſt enflâmée.
L'excès de cet amour irrite mon ennui ;
Heureuſe, ſi ſon frere aimoit autant que lui !

SCENE II.

OLIMPIAS. ANTIGONE. CEPHISE.

OLIMPIAS.

Je conçois les douleurs dont votre ame eſt atteinte ;
Mais, Madame, calmez une inutile crainte.
Votre gloire, ma foi, tout eſt en ſureté ;
Vous allez voir bientôt s'accomplir le traité :
Toutes deux, d'un ingrat, nous ſommes outragées ;
Toutes deux, à la fois, nous en ſerons vengées.
Envain, pour aſſurer d'ambitieux projets,
Soſthêne a fait ſortir ſa fille du Palais,
Vainement, dans le Fort, ſa crainte l'a cachée ;
Mes Gardes l'ont ſurpris ; ils l'en ont arrachée :
Ceux qui la défendoient ſont tombés ſous leurs coups :
On vient de la livrer à mon juſte courroux.
Je ne crains plus Pyrrhus avec un tel ôtage ;
Il ne peut, à mes vœux, réſiſter davantage.

ANTIGONE.

Il ne ſeroit plus tems : après l'indigne affront,
Dont ce Prince, en ce jour, a fait rougir mon front,
L'on ne verra jamais, entre nous, d'hymenée !
J'aime mieux retourner aux lieux où je ſuis née.
Quoi ! j'unirois mon ſort à celui d'un époux,
Qui, d'obtenir mon cœur, ne ſeroit point jaloux ;

Qu'un autre retiendroit dans un vil esclavage;
Qui m'auroit lâchement fait le sanglant outrage,
D'aimer mieux obéir, que régner avec moi !
Non, non, si c'est Pyrrhus que vous prenez pour Roi,
Qu'il se livre, Madame, au feu qui le surmonte !
Je ne dois m'occuper que de cacher ma honte.

SCENE III.

OLIMPIAS, *seule.*

A Ces justes transports elle peut se livrer !
Mais je verrai bientôt son cœur se rassurer.
Croit-on, lorsque je tiens sur qui punir l'offense,
Que je laisse au hazard le soin de ma vengeance ?
Traîtres, bravez mes loix, revenez en vainqueurs;
Je ne redoute plus vos perfides fureurs !

SCENE IV.

OLIMPIAS. MITRANE.

OLIMPIAS.

EH bien, triomphons-nous, Mitrane ? & Ptolomée....

MITRANE.

Tout succéde à vos voeux ; la révolte est calmée.
Le perfide Sosthêne, à grands cris, vers ces lieux,
Conduisoit fiérement un peuple furieux,

Quand Ptolomée épris d'une plus noble audace,
Tel que le fier vainqueur de l'Inde, ou de la Thrace,
Paroît accompagné de vos braves Soldats,
Et, d'un traître Sujet, vient arrêter les pas.
Déja rien ne résiste à son ardeur guerriere;
Déja les plus hardis tombent sur la poussiere;
Infatigable Chef, intrépide Soldat,
Il commande partout, & partout il combat;
Il sembloit que ce Prince héritoit du courage
De ceux qu'il immoloit pour venger votre outrage,
Tant, à chaque trépas qu'il venoit de porter,
On voyoit son ardeur & sa force augmenter.
La valeur dont la gloire & le devoir sont guides,
A l'avantage heureux sur celles des perfides,
Que le crime des uns fait trembler leur fierté,
Lorsque tout, des premiers, accroît la fermeté.
Sosthène envain jadis répandoit les allarmes,
Aujourd'hui, dans ses mains, il voit briser ses armes,
Pour son premier exploit, le plus jeune vainqueur
Charge de fers un bras qui portoit la terreur;
Celui qui défioit la plus fiére cohorte,
Sans gloire, est ramené sous une sûre escorte.
Mais cependant Pyrrhus, à travers mille morts,
Vole, vient, de Sosthêne, appuyer les efforts:
Il ne le trouve plus; & sa bouillante rage
Cherche, sur Ptolomée, à venger cet outrage.
De cet affreux combat, chacun déja gémit;
Et Peuples, & Soldats, tout tremble, tout frémit:
L'Epire, en un seul jour, craint de perdre ses Maîtres,
Et le reste du sang de leurs fameux Ancêtres.
Mais, loin de se défendre, ou d'attaquer Pyrrhus,
Celui, par qui déja les plus fiers sont vaincus,

Lui cédant, tout-à-coup, une triſte victoire,
S'ouvre un nouveau chemin, pour marcher à la gloire :
Il jette ſon épée, & découvrant ſon ſein,
» Frere ingrat, lui dit-il, achéve ton deſſein ;
» Abreuve de mon ſang la rage qui te dompte ;
» Frappe ; je t'aime trop pour ſurvivre à ta honte ;
» Pour voir tremper tes mains dans cet auguſte » flanc,
» Dont nous avons tous deux ſuccé le plus pur » ſang :
» C'eſt par ce digne coup, c'eſt en perçant ton » frere,
» Que ton bras doit apprendre à s'immoler ta me- » re.
A ces mots, il ſe tait. Immobile d'horreur,
Pyrrhus rappelle en vain ſa premiere fureur,
D'un plus doux ſentiment, ſon ame eſt enflâ- mée :
Enfin avec tranſport embraſſant Ptolomée :
» Quoi vous penſez, dit-il, que Pyrrhus, de » vos jours,
» Ou de ceux d'une mere, oſe trancher le cours ?
» Non, cher Prince, entraîné par un pouvoir funeſte....
» Faites votre devoir, je me charge du reſte,
Lui répond Ptolomée.... Alors ils n'ont ſongé
Qu'à calmer la révolte où le peuple eſt plongé.
Chacun à leur exemple, abandonne ſes armes ;
Et ce combat fatal, qui cauſoit tant d'allarmes,
Qui n'a pu, pour l'Etat, être trop redouté,
Par cet heureux retour de générosité,
N'a fait couler enfin que des larmes de joye.

OLIMPIAS.

Ciel !

MITRANE.

Lorſqu'à tout calmer l'un l'autre encor s'employe,
J'ai couru vers ces lieux, vous apprendre un ſuccès,
Qui nous doit en ce jour, aſſurer de la paix.

OLIMPIAS *à part.*

A mes premiers tranſports, je me ſuis trop livrée,
Peut-être ma veangeance eſt trop bien aſſurée!
Peut-être que .... l'on vient!...

(*à Mitrane.*)

Cours, va dire à Doris,
Que, s'il ſe peut encore, elle ſauve Téglis!
Dis-lui que je l'ordonne.

SCENE V.

OLIMPIAS. PTOLOME'E.

PTOLOME'E.

ENfin tout eſt tranquile;
Tout reſpecte vos loix, & l'Armée & la Ville:
Vous verrez à l'inſtant, confus de ſon courroux;
Un fils reſpectueux, tomber à vos genoux:
Le Trône n'étoit point l'objet de ſon envie;
Il n'attenta jamais ſur votre auguſte vie!
Un aſcendant vainqueur l'entraînoit malgré lui;
De tout ce qu'il adore il ſe rendoit l'appui.
Je réponds de ſon cœur; oubliez ſon audace;
Aux tranſports de l'amour peut-on refuſer grace!

Il fait ſubir ſes loix, même aux plus vertueux :
Ah ! rendez à Pyrrhus, l'objet de tous ſes vœux !

OLIMPIAS.

Oui, Prince, je le vois, il faut que je lui céde,
Il faut que je ſouſcrive au feu qui le poſſéde.
Vous pouvez l'aſſurer qu'il va revoir Téglis,
Que ſes ſouhaits enfin vont tous être remplis.

SCENE VI.

PTOLOME'E, *ſeul.*

Ah ! que ce doux moment aura, pour lui, de charmes !

SCENE VII.

PYRRHUS. PTOLOME'E. IPHIS.

(Pyrrhus, en entrant, paroît agité, & fort inquiet.)

PTOLOME'E.

VEnez, Prince, venez ; banniſſez vos allarmes !
On n'oppoſera plus d'obſtacle à vos ſoupirs,
La Reine a conſenti de combler vos deſirs.

PYRRHUS.

Puis-je le croire, ô Ciel ! ô flateuſe eſpérance !
Que ne vous dois-je point ! quelle reconnoiſſance,
Cher Prince, me pourroit....

SCENE

SCENE DERNIERE.

PYRRHUS. PTOLOME'E. TEGLIS *mourante, & ſoutenue par une Suivante & par ſon pere;* SOSTHENE, *déſarmé,* IPHIS.

PYRRHUS *appercevant Téglis, & courant à ſa rencontre.*

Ah ! Madame, c'eſt vous!
Quoi, je puis me flatter du lien le plus doux ?
Mais, quelle horreur.... vos yeux ne. s'ouvrent qu'avec peine!...
Je ne vois que des pleurs !

PTOLOME'E, *à part.*

Ah ! trop cruelle Reine !

SOSTHENE, *à Pyrrhus.*

Seigneur, voilà le coup qui me faiſoit frémir;
Que tous mes ſoins n'ont pû parer, ni prévenir.
Le deſtin qui pourſuit une triſte famille,
Aux mains d'une inhumaine, a fait tomber ma fille;
La perfide auſſi-tôt, par un poiſon cruel....

PYRRHUS.

Où ſuis-je! que deviens-je! ô deſeſpoir mortel!

TEGLIS, *à Pyrrhus.*

Cher Prince, hélas! la mort, pour jamais nous ſépare:
Je vous avois prédit qu'un deſtin ſi barbare

Termineroit enfin un amour malheureux;
Vous avez négligé mes conſeils généreux;
Trop prévenu pour moi, trop tendre, trop fidèle,
Aux déſirs d'une mere, en ma faveur, rebelle,
Votre cœur a voulu me conſerver ſa foi;
Et votre amour me perd pour vouloir être à moi.

PYRRHUS.

Je vous perds !.. à mes pleurs, ne l'aviez-vous rendüe,
Que pour la faire, ô Dieux, expirer à ma vüe!

SOSTHENE.

Si ce cruel ſpectacle a pû vous affliger,
Venez armer du moins mon bras pour la vanger.

PYRRHUS, *à Sosthêne.*

Va, je la vangerai! Je veux que la barbare,
Pleure à jamais du coup que ma main lui prépare?

TEGLIS.

Eh, qui prétendez-vous punir de mon trépas?
Des rigueurs de mon ſort, je ne murmure pas:
Pourquoi m'en plaindre? Helas! Je meurs pour ce que j'aime;
Mon œil, en ſe fermant, vous voit toujours le même;
Pour vous utile enfin, ma mort va vous placer
Au Trône, où trop d'amour vous faiſoit renoncer.

PYRRHUS.

Ah! je veux vous vanger, non en amant timide,
Qui, n'oſant ſe frapper, deviendroit parricide;
Non en portant mes coups ſur un perfide flanc,
Où, malgré ſes fureurs, j'ai puiſé tout mon ſang;
Mais en fidéle amant, dont le bonheur ſuprême
Eſt de vivre, ou mourir avec l'objet qu'il aime.

(Il ſe tuë.)

(Ptolomée fait un mouvement pour l'arrêter; mais le coup eſt déja porté.)

TEGLIS.

Ce coup hâte ma mort !

PTOLOMÉ'E.

Que faites-vous, Seigneur ?
Où vient de vous porter une aveugle fureur !

SOSTHENE.

Grands Dieux !

PYRRHUS *à Ptolomée.*

Tu vas regner....

PTOLOMÉ'E.

Epargnez ma tendresse,
Prince trop cruel, puis-je....

PYRRHUS.

Ecoute, le tems presse :

(en donnant la main à Teglis, qui lui présente aussi la sienne.)

Fais qu'un même tombeau m'enferme avec Téglis ;
Qu'après la mort, du moins nous soyons réunis !

(en regardant Sosthène.)

Protege un malheureux, pour moi, trop plein de zèle ;
Avec la même ardeur, il te sera fidèle.
Mais c'en est fait, je meurs.... déja je ne vois plus....
Adieu.., chere... Téglis.

TEGLIS.

Adieu... mon... cher... Pyrrhus.

Fin.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *Teglis*, *Tragédie*, & je crois que le Public qui l'a applaudie dans les repréſentations, en verra l'impreſſion avec plaiſir. A Paris ce 3. Octobre 1735. DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT: Notre bien-amé le Sieur PIERRE DE MORAND, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Childeric, Teglis & autres Poëſies* de ſa compoſition, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement le Sieur Expoſant, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caractéres conformes à la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes: Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs & autres d'imprimer & faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'ougmentation, correction, changement de titre

ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Chauvelin, Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Chauvelin Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant ou ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le premier jour du Février l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme.

Par le Roy en son Conseil, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 21 fol. 285. conformément au Réglement de 1723. Qui fait défenſes Art IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement. Et à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Art. CVIII. du même Réglement. A Paris ce 8 Février 1737.

G. MARTIN, *Syndic.*

CHILDERIC,

TRAGEDIE.

Repréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 19 Décembre 1736.

Et tragicus plerùmque dolet sermone pedestri,
Telephus & Peleus, cùm pauper & exul uterque
Projicit ampullas & sesquipedalia verba.

Hor. de Art. Poët.



A
LA REINE.



ADAME,

L'approbation dont VOTRE MAJESTE' a daigné honorer cette Piéce, excuse la liberté que je prends d'oser Lui en consacrer l'hommage.

N'étoit-il pas juste d'ailleurs que, pour

ne rien perdre de leur ancienne gloire, Childeric & Clovis *ne paruſſent qu'à l'abri du Trône qu'ils ont fondé, dont la Grandeur croiſſant de ſiécle en ſiécle, eſt enfin parvenuë au plus haut degré, par les ſublimes vertus dont leur Auguſte SUCCESSEUR & VOTRE MAJESTE' le décorent. Celle en qui l'on voit revivre l'Illuſtre* Clotilde, *pouvoit ſeule offrir à ces Héros une protection digne d'eux.*

Ne craignez point, MADAME, que je profite de l'heureuſe occaſion que me procure l'honneur que je reçois aujourd'hui, pour rendre à VOTRE MAJESTE' les tributs de louange qui lui ſont dûs. Quoique plus vivement pénétré que perſonne de l'admiration qu'elle imprime dans tous les cœurs; quoique j'aye puiſé dans un ſi beau modéle les divers ſentimens de généroſité & de grandeur d'ame que j'ai tâché de faire briller ſur la Scène, je ſçai mettre un frein à mes tranſports les plus vifs: Je connois trop combien l'éloge le

plus légitime, que n'auroit point fardé la flatterie, & qui ne seroit dicté que par la vérité même, blesseroit cependant cette modestie, qui fait le prix des autres Vertus de VOTRE MAJESTE', qui en rehausse l'éclat, & qui n'est elle-même que l'effet de l'assemblage des plus éminentes qualités.

Trop heureux que mon zéle & que mes foibles talens ayent pû trouver un accès favorable auprès du Trône, je ne dois m'occuper que de la vénération, & du profond respect avec lesquels je suis,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéissant, & très-fidéle Sujet & Serviteur, DE MORAND.

ACTEURS.

CHILDERIC, Premier du Nom, Roi des Français, détrôné par Gellon & crû mort, *M. Sarrazin.*

CLOVIS, Fils de Chideric, crû Fils aîné de Gellon, & régnant en sa place depuis sa mort, *M. Quinaut du Fresne.*

SIGIBERT, Fils aîné de Gellon, crû son second Fils & Frere de Clovis; mais par quelques-uns crû Fils de Childeric, *M. Grand-Val.*

ALBIZINDE, Niéce de Childeric, *Mlle Gaussin.*

CLODOADE, ci-devant Gouverneur des Enfans de Gellon, Ministre d'Etat de Clovis, *M. Fierville.*

LISOIS, Seigneur Français, attaché à Childeric, *M. Le Grand*

GONTARIS, Capitaine des Gardes de Clovis, *M. du Breuil.*

ELLENIRE, Confidente de la Princesse, *Mlle du Breuil.*

AGIONE, Suivante de la Princesse, *Mlle du Boccage.*

VALAMIR, Ami de Sigibert, *M. Dangeville, neveu.*

GARDES.

TROUPE DE PEUPLE.

La Scene est à Tournay, dans le Palais de Childeric.



CHILDERIC,

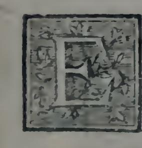
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLOVIS. ALBIZINDE. ELLENIRE. AGIONE. GARDES.

CLOVIS.



Enfin ces triſtes jours de deüil & de douleurs,
Que la mort de Gellon avoit ſemés d'horreurs,
Ne nous entourent plus de nuages funébres ;
Un Soleil plus ſerain a chaſſé leurs ténébres.
Après avoir rempli tous les devoirs de fils,
Les ſoins de mon amour me ſont enfin permis.

Avant la mort du Roi, vous m'étiez destinée,
Madame; j'approchois de ce digne hymenée,
Et ma joye égaloit mes transports amoureux;
Mais ce fatal revers désespéra mes feux.
Rien ne les contraint plus; qu'une chaîne éternelle
Dès ce jour, vous unisse au cœur le plus fidelle,
N'hésitez point; venez.

ALBIZINDE.

Permettez-moi, Seigneur,
De vous ouvrir ici les secrets de mon cœur:
A vos empressemens je ne veux point répondre
Par d'indignes détours qui pourroient me confondre;
Nourrissant votre ardeur d'un inutile espoir,
Je trahirois ma gloire & même mon devoir.
Vous vous flattez en vain que, d'amour enflammée,
Comme vous, de ces nœuds je dois être charmée,
D'Albizinde, Clovis ne peut être l'époux;
Trop de haine, Seigneur, doit regner entre nous.
Non que, de vos vertus en secret peu touchée,
Au tribut qu'on leur doit, je me sois arrachée;
Avec tout l'Univers, j'en vois briller les traits:
J'en connois tout le prix; j'admire vos bienfaits,
Votre haute valeur, votre rare clémence:
Mais quand je songe au sang dont vous prîtes naissance,
Je ne vois que le fils d'un lâche Usurpateur,
Du bourreau de ma Race, & de son destructeur,
Que le fils de Gellon, qui de meurtres avide,
Au sang de Childeric, trempa sa main perfide.

CLOVIS.

Eh, Madame, perdez un fatal souvenir!

De ces triſtes objets, pourquoi s'entretenir!
Ne voyez à vos pieds qu'un Roi qui vous adore,
Qui partage avec vous l'ennui qui vous dévore,
Qui, ſans ce digne hymen, eſtimant peu ſon rang,
D'un pere trop cruel pour votre auguſte ſang,
Eſt prêt à réparer la fureur ſanguinaire;
Qui veut, par ſes bontés, faire oublier ſon pere.

ALBIZINDE.

Qui pourroit, des forfaits d'un Tyran ſi cruel,
Chaſſer de mon eſprit le ſouvenir mortel?
Cette effrayante image, à ma triſte penſée,
Hélas! fut trop ſouvent, & trop bien retracée.
J'étois trop jeune alors pour en être témoin;
Mais, de me la dépeindre, on a pris tant de ſoin,
Que, de ſes traits affreux ſans relâche occupée,
Mon ame en eſt toujours également frappée.
Je crois être toujours dans ces temps de fureur,
Où, portant ſur ſes pas la révolte & l'horreur,
Gellon, accompagné de Romains téméraires,
Renverſa Childeric du Trône de ſes Peres,
Le pourſuivit, le prit, le fit charger de fers;
Et, las de l'accabler de mille maux divers,
Ou, pour mieux aſſurer ſon injuſte conquête,
A ſes yeux, de ce Roi, fit apporter la tête:
Sans ceſſe je crois voir mes freres malheureux:
Egorgés & punis d'en être les neveux:
J'entends encor les pleurs de la Reine Bazine,
Mourante dans les fers, à la Tour de Vaſtine;
J'entends encor les cris de ſon fils au berceau,
Que l'ingrat Clodoade a mis dans le tombeau.
Du Sang de Méroué ce déplorable reſte
Ne put être ſauvé de ſa rage funeſte.
Pendant près de vingt ans que ce Monſtre a regné,
Dans le ſang le plus pur, il s'eſt toujours baigné;

Vous prétendez en vain ſuivre d'autres maximes,
En épouſer le fils, c'eſt partager ſes crimes.

CLOVIS.

Ah! ſans prendre le ſoin de me les rappeller,
Tant de malheurs, Madame, ont trop ſçû m'accabler.
Une pareille horreur de mon ame s'empare;
Je rougis d'être né d'un pere ſi barbare.
Tyrans, qui, pour regner, foulez les plus ſaints droits,
Voyez quel eſt le prix de vos triſtes exploits!
Jettez, jettez, cruels, les yeux ſur votre race!
Elle n'a point d'honneurs que ce crime n'efface;
Vos enfans malheureux, comme vous redoutés,
En aimant la vertu, ſont encor détestés.
Vainement des Priſons, de l'exil, je rappelle
Tous ceux que proſcrivit une main trop cruelle;
Vainement je me livre aux plus généreux ſoins,
Si, malgré mes bienfaits, on ne me hait pas moins.
Vous le voyez, Madame; en vain le Diadême,
A mes jeunes deſirs, promet le bien ſuprême:
Au milieu de ma gloire, & ſur le Trône aſſis,
Une invincible horreur aſſiége mes eſprits;
Je veux la diſſiper, je ne puis m'en défendre;
Je ne ſonge qu'au ſang quil a fallu répandre,
Pour faire juſqu'à moi, paſſer un Sceptre affreux;
J'entens toujours la voix d'un Prince malheureux:
Et le jour, & la nuit, à mon ame tremblante,
S'offre, de ce grand Roi, l'ombre pâle & ſanglante,
Qui, d'un pere à mes yeux, comptant les attentats,
Semble redemander la vie & ſes Etats.
Dieux, ſi vous deſtiniez mon front au Diadême,
Par un bienfait plus grand, plus digne de vous-même,

Me faisant l'Héritier d'un légitime Roi,
Ne pouviez-vous ranger des Peuples sous ma loi ?
Vous seule, à ce haut rang, pouvez rendre ses charmes;
Témoin de mes regrets, dissipez mes allarmes!
Niéce de Childeric, ce Trône est votre bien :
Venez, en unissant votre destin au mien,
Et rétablir ma gloire, & me sauver du crime,
Et, d'un Usurpateur, faire un Roi légitime !
Possédant tout alors de votre seule main,
Je n'ai plus à rougir pour un pere inhumain.

ALBIZINDE

J'admire les transports que tu me fais paraître!
Mais la seule vertu les a t'elle fait naître?
Veux tu m'en assurer? ose rendre mon bien!
Descends, descends du Trône & n'en exige rien :
Viens, aux Français charmés, montrer leur Souveraine;
Viens tomber le premier aux genoux de ta Reine!
Laisse-moi libre enfin de me choisir un Roi :
Peut-être tes vertus me parleront pour toi.
Voila par quel respect, par quel effort insigne,
De ma main, de mon cœur, tu dois te rendre digne!
Tu ne peux, qu'à ce prix, m'appaiser désormais ;
Fais ton devoir, Clovis, ou ne me vois jamais !



SCENE II.

CLOVIS. GARDES.

CLOVIS.

QU'entens je ! quel dessein ? Qu'ose-t'elle prétendre ?
T'unir à mon destin, n'est-ce pas te le rendre,
Cruelle, cet Empire où tendent tes desirs ?
Mais quoi, pour me tromper, pour cacher ses soupirs,
N'est-ce pas là plûtôt un détour de l'ingrate ?
Peut-être qu'en secret son cœur déja se flatte....

SCENE III.

CLOVIS. CLODOADE. GARDES.

CLOVIS.

CHer Clodoade, viens, viens consoler ton Roi !
Une Orgueilleuse encor lui refuse sa foi :
Dédaignant cet amour où mon cœur s'abandonne,
Elle veut disposer de sa main & du Trône.
Dans les divers transports dont je suis combattu,
Je veux bien l'avouer ; mon amour, ma vertu

Peut-être auroient déja surpassé son attente ;
Mais une idée affreuse aussi-tôt m'épouvante.
Peut être elle ne feint de rebuter mes vœux,
Que pour mieux m'éblouir, pour cacher d'autres feux !
Te le dirai-je encor ? Une aveugle colére
Me fait craindre surtout un rival dans mon frere ;
Je crains que Sigibert ne l'emporte aujourd'hui.
Je ne sçais quel sujet m'irrite contre lui ;
Mais, ami, dès l'enfance, une invincible haine
M'a toujours fait souffrir sa présence avec peine.
Justes Dieux ! à deux cœurs formés du même sang,
Tous deux, le même jour, sortis du même flanc,
Deviez vous inspirer des sentimens contraires,
Et, presque en les formant, rendre Ennemis deux freres ?
Car enfin, je le vois, il me hait à son tour.

CLODOADE.

Eh ! qu'importe à Clovis sa haine ou son amour ?
Si son aspect vous blesse, il est le seul à plaindre !
Vous êtes Roi, Seigneur ; vous n'avez rien à craindre.
Le Français, avec joye, embrasse vos genoux ;
Il fléchit sous vos loix plus par amour pour vous
Que par obéissance à votre droit d'aînesse.
Si vos feux rebutés d'une fiére Princesse,
N'ont pû, de ses mépris, vous rendre encor vainqueur,
Honorez d'autres yeux du don de votre cœur.
Entre Alaric & vous, cette guerre obstinée
Pourroit se terminer par un digne hyménée.
En épousant sa sœur, aisément à vos lois,
Vous pourriez achever d'asservir les Gaulois,

Et dompter ces Guerriers dont jadis les Ancêtres,
Dans les neveux d'Hector, reconnoissoient leurs maîtres.

CLOVIS.

Si, des traits de l'amour, j'avois pû m'échaper,
De ces vastes projets, je pourrois m'occuper.
D'ailleurs, s'il étoit tems d'entrer dans ces Contrées,
Où la gloire a pour nous, des palmes préparées,
Malgré les vains efforts des Gots & des Romains,
Les Français suffiroient à mes justes desseins.
Mais tant d'ambition n'est pas ce qui m'inspire.
Cette soif de regner, d'étendre son empire
Fait-elle donc toujours la grandeur d'un Héros ?
D'un peuple obéissant, affermir le repos,
Poursuivre le forfait, protéger l'innocence;
Ces objets, sur mon ame, ont bien plus de puissance:
A la Princesse enfin ne dois-je pas le rang,
Que mon Pere ravit aux Héros de son sang ?
Obtenons par nos soins, qu'enfin elle se rende;
Qu'elle accorde à mes feux le prix que je demande.
Ah ! qu'un cœur vertueux est charmé de pouvoir
Satisfaire à la fois sa flâme & son devoir !



SCENE IV.

CLODOADE, *seul*.

COntre un Prince si grand à regret je conspire :
Mais l'amour de mes Rois est tout ce qui m'inspire.
D'un lache Usurpateur, le sang est odieux ;
Le coup qui le répand est toujours glorieux !
Mais Lisois tarde bien ! A ses Princes fidéle,
Des plus zélés Sujets, c'est le digne modéle ;
Je veux lui confier mes importans projets ;
Son ardeur, son secours m'assurent du succès.
Ah, qu'il sera surpris d'un secret qu'il ignore !
Que ses empressemens vont redoubler encore !
Quelqu'un vient, c'est lui-même.

SCENE V.

CLODOADE. LISOIS.

LISOIS.

ENnemi de ton Roi,
Protecteur des Tyrans, que veux-tu donc de moi ?
Ne m'a-t'on rappellé du fond de la Rhétie,
Que pour trancher enfin les restes de ma vie ?

Non, ne le penſe pas, mon cœur n'a point changé :
Du malheur de mes Rois, toujours plus affligé,
J'abhorre, d'un Tyran, la fureur parricide ;
Je pleure encor le ſang verſé par le perfide.

CLODOADE.

Ne contrains point tes pleurs ; ne redoute plus rien !
Les tranſports de ton cœur ont paſſé dans le mien.

LISOIS.

Qui fut, à ſon ſerment, à ſon Maître infidèle,
D'un ſujet vertueux, peut-il chérir le zèle ?

CLODOADE.

Ne me reproche plus de les avoir trahis. .

LISOIS.

Cruel, de Childeric, tu fis périr le fils !
Et tu veux qu'oubliant un forfait que j'abhorre. . . .

CLODOADE.

Si je l'avois ſauvé, s'il reſpiroit encore,
Ce fils, que dirois tu ?

LISOIS.

Que tu fis ton devoir.
Mais ſurquoi me flatter d'un ſi charmant eſpoir ?
Le devoir, ſur ton cœur, n'eut jamais de puiſſance.

CLODOADE.

N'en croyez pas, vous dis-je, une vaine apparence.
Enfin je l'ai ſauvé : ne me jugez du moins
Qu'après être informé du ſuccès de mes ſoins. .
Evagès & Bazine éprouvant la vangeance,
Que ſur eux, de Gellon, porta la défiance,
Le tyran me chargea du ſoin de ſes deux fils,
Qu'à la foi d'Evagès, lui-même avoit commis.
Mais peu de tems après, Gellon ſçut qu'à ſa haine ;

Un fils de Childeric, arraché par la Reine,
Des Peuples attachés encore à leur devoir,
Entretenoit l'amour & nourissoit l'espoir.
Je fus, par le Tyran, chargé de le poursuivre:
Je le cherche en effet; bientôt on me le livre:
Mais en obéissant, mon cœur s'armoit pour lui;
Je le persécutois pour être son appui.
Tout à coup, le Ciel même à mes desseins propice,
Et m'inspire, & seconde un trop juste artifice.
Le second des enfans à ma garde commis,
Sigibert meurt; mon Prince à sa place est remis;
Et je porte à Gellon, pour flatter son envie,
Son Fils percé de coups, qu'il prend, dans sa furie,
Pour le reste du sang qu'elle veut épuiser.
Il ne songea depuis qu'à me favoriser:
Délivré par moi seul d'une crainte importune,
Aussi haut qu'il pouvoit, il poussa ma fortune.
Ce sont là de tes jeux, Idole des Humains!
Flatter de fiers Tyrans dans leur plus noirs desseins,
C'est se les asservir; dès lors ils vous chérissent;
Leurs trésors sont souvent pour ceux qui les trahissent.
Le grand Art en effet d'assurer leur repos,
N'est que l'art de sçavoir les trahir à propos.

LISOIS.

Ainsi, de Childeric, Sigibert prit naissance:
Mais, pour ce Prince encor quelle est votre espérance?
Quand le tyran mourut, pourquoi laisser regner
Clovis, que de l'empire il falloit éloigner?

CLODOADE.

Que pouvois-je, moi seul? sa haute renommée
Avoit déja séduit & le Peuple & l'Armée.
Hélas! de Childeric les amis consternés,
Dispersés dans l'exil, aux fers abandonnés;

Pouvoient-ils ſeconder ma juſte impatience
Il falloit, de Clovis, gagner la confiance :
Mes ſoins ont réuſſi ; je lui fais rappeller
Tout ceux que le Tyran avoit fait exiler.
Clovis eſt généreux ; ſon cœur trop magnanime
Qui ſçait peu comme on garde un ſceptre illégitime,
Nous offre les moyens de mieux nous réunir ;
Même, de ſes bienfaits, nous devons le punir.
La vertu, qui, des cœurs, captive trop l'eſtime,
Dans un Uſurpateur, produit l'effet du crime.

LISOIS.

Je vois avec tranſport tes ſoins, & ton ardeur ;
Et, d'un nouveau courage, ils rempliſſent mon cœur.
Cependant, je l'avoue, une crainte ſecrette
Rend mon ame incertaine, & ma joye imparfaite.
Croirai-je ſur ta foi qu'affranchi du trépas...

CLODOADE.

Non, non, de tes ſoupçons, je ne m'offenſe pas.
C'eſt en les détruiſant qu'il faut que je m'en vange ;
Sinnorix fut témoin de cet heureux échange.

LISOIS.

Sinnorix ?

CLODOADE.

Oui, lui-même : il étoit, après toi,
Le plus zélé de tous pour le ſang de ſon Roi.
Mais j'aurois confié le ſecret à toi-même,
Si, du cruel Gellon, la défiance extrême,
Loin de Tournay, déja ne t'avoit exilé.

LISOIS.

Sinnorix ne vit plus, par Gellon immolé...

CLODOADE.

Les lettres que j'en ai feront les témoignages....

LISOIS.

De votre foi, Seigneur, assuré par ces gages,
Je verrai qu'un vrai zèle a pû seul vous guider:
L'honneur où je prétends est de vous seconder.

CLODOADE.

Vous devez vous convaincre avant que d'entreprendre:
Dans mon Apartement, Seigneur, daignez vous rendre;
Ensuite vous irez consulter vos amis,
Et sonder quel espoir nous peut être permis.
Mais Sigibert paroît!

LISOIS.

Qu'il connoisse mon zèle!

SCENE VI.

SIGIBERT. CLODOADE. LISOIS.

CLODOADE, *présentant Lisois à Sigibert.*

Seigneur, voici Lisois ce serviteur fidèle,
Qui toujours, pour ses Rois, brula d'un digne amour!
Tous ses vœux sont pour vous: j'attendois son retour,

Pour vous faire sçavoir quel sang vous a fait naître;
Pour reconnoitre en vous le fils de notre Maître.

LISOIS.

Quelle joie est la mienne! Héritier de mon Roi;
O fils de Childeric, c'est donc vous que je voi!

SIGIBERT.

Qu'entens-je, juste Ciel! Quel seroit ce mystére?
Moi, fils de Childeric!

CLODOADE.

Il ne faut plus se taire:
Oui, vous êtes son fils; par moi-même élevé;
Des fureurs d'un cruel, c'est moi qui vous sauvai.

SIGIBERT.

Quoi, je serois ce Prince à qui, dit-on, la vie,
Au gré de ce Tyran, par tes coups fut ravie?

CLODOADE.

Au lieu de son fils mort, j'eus soin de vous placer.

SIGIBERT.

Quel bienfait! t'en pourrai-je assez récompenser?
Mais, si pour obéir, vous l'aviez réservée,
Qu'importe que ma vie ait été conservée!
Pour un grand cœur qu'au Trône a dû placer le sang,
Le trépas est moins dur que la perte du rang.
La vangeance, l'amour, la gloire, tout m'inspire:
Reprenez vos bienfaits, ou rendez-moi l'Empire!
Gardez votre secret, ou venez me vanger!
Mes mains, dans ce sang vil, brulent de se plonger:
Hâtons nous, allons rendre à l'Heritier d'un traître,
Les maux dont il combla le sang qui me fit naître!

LISOIS.

Oui, selon vos désirs, Seigneur, vous régnerez:
De votre heureux destin, les Français assurés,

Vous jureront bientôt la foi que leurs Ancêtres
Promirent au Héros le premier de leurs Maîtres.
Votre persécuteur fut toujours abhorré ;
Le sang seul de Francus est encore adoré :
Dans la niéce du Roi, c'est ce grand nom qu'on aime ;
L'on brûle de la voir ceinte du Diadême.

SIGIBERT.

Avant qu'à son destin Clovis puisse être uni,
Des forfaits de son pere il doit être puni.
Il faut la garantir de ce triste Hyménée :
Sa main pour d'autres nœuds doit être destinée :
Il lui faut découvrir le sécret de mon sort.
Vous viendrez, à ses yeux, confirmer mon rapport !
Je veux, de votre foi, cette premiere marque.

CLODOADE *à Sigibert.*

Nous sommes prêts à tout pour notre vrai Monarque.
Cependant viens, Lisois, ne perdons point de tems.

LISOIS *à Sigibert*

Vous aurez de ma foi des effets éclatans.

SCENE VII.

SIGIBERT *seul.*

QUel plaisir imprévû vient regner dans mon ame !
L'ambition, l'honneur, la vangeance, ma flâme,
Tous mes vœux à la fois vont être enfin remplis !
Sans crainte de remords je puis frapper Clovis !

Je ne m'étonne plus qu'une implacable haine
Contre mon ennemi m'eût fait armer ſans peine.
Mon ſang avec le ſien eſt fait pour ſe haïr,
Celui de qui je ſors ne pouvoit ſe trahir.
Si, pour me faire Roi, je craignois peu le crime,
C'eſt ce ſang qui bouilloit d'une ardeur légitime.
Mais cherchons Valamir : qu'il raſſemble au plûtôt
Ceux qui lui promettoient d'entrer dans mon complot :
Armons-les : que Clovis ne ſçache ma naiſſance
Qu'en ſuccombant aux traits d'une promte vangeance !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SIGIBERT. LISOIS.

LISOIS.

OUi, convaincu, Seigneur, que vous êtes mon Roi,
Je viens pour vous donner la preuve de ma foi :
Et mon premier devoir m'oblige à vous remettre
Un dépôt qu'à ma foi, l'on a daigné commettre.
Des Enfans de Gellon, Evagès gouverneur,
Avant que Clodoade eût reçu cet honneur,
M'avoit, à Childeric, ordonné de le rendre.

SIGIBERT.

A Childeric ? Mon pere ! Ah, que viens-je d'entendre ?
N'avoit-il pas alors vû trancher son destin ?

LISOIS.

Evagès m'assura qu'on le croyoit envain ;
Qu'en Turinge caché, le Roi vivoit encore ;
Et, le visage en pleurs, pour mon Maître il m'implore.

Vain espoir! tous mes soins n'ont pû le retrouver.
Si, des mains de Gellon, il a pû se sauver,
Tant de malheurs sans doute ont terminé sa vie.
Mais, parmi tant de maux, que mon ame est ravie
De pouvoir aujourd'hui rendre du moins au Fils
Ce dépot précieux, entre mes mains remis.
Heureux, si par mon zèle, un secret que j'ignore
Est utile, Seigneur, à ce sang que j'adore!

(Il remet un paquet de lettres cacheté à Sigibert)

SIGIBERT *lisant le dessus de l'enveloppe.*

AU ROI CHILDERIC.

Sigibert ouvre le paquet, lit bas, & s'écrie à part.

- - - - - Dieux! Que vois-je?

à Lisois.

Il étoit tems
Que je fusse informé de ces faits importans.
Tu n'aurois jamais pû me prouver mieux ton zèle.
Je ne l'oublîrai point; acheve, ami fidèle,
Des Héros mes Ayeux fais-moi remplir le rang.

LISOIS *en s'en allant.*

Je vais, pour vous le rendre, exposer tout mon sang.



SCENE

SCENE II.

SIGIBERT *seul.*

QUel caprice du sort ! Dieux, que viens-je d'apprendre !
A ce prompt changement, aurois-je dû m'attendre !
Je n'en puis revenir, & toujours plus surpris....
Voyons, examinons ces funestes écrits.

Il lit la premiere Lettre.

EVAGE'S a son Roi.

» Je meurs sans avoir pû vous rendre votre Empi-
» re,
» Seigneur; mais votre fils respire,
» Et paroit réservé pour un plus heureux sort.
» Ce billet de la Reine éclaircit mon rapport.

Il lit la seconde Lettre.

La Reine BAZINE à EVAGE'S.

» Je ne me plaindrai plus des fureurs d'un barbare;
» Ton zéle, Evagès, les repare
» Puisqu'il vient de placer au lieu du fils aîné
» D'un Usurpateur détestable
» Le fils de Childeric, de ton Roi véritable;
» Et qu'ainsi, pour regner, mon fils est destiné;
» Car le Tyran envain oseroit le poursuivre,
» Sous le nom de Clovis, mon fils est sûr de vivre;
» Par cet échange heureux, voulant fraper le mien,
» L'implacable Gellon immoleroit le sien.
» Puisse à mes vœux le Ciel propice
» Te payer dignement d'un si rare service!

Je n'en sçaurois douter : je fus changé deux fois
Par mes deux Gouverneurs trop zélés pour leurs
Rois,
Et parjures tous deux envers leur nouveau Maître.
Ainsi, pour être Roi le Ciel m'avoit fait naître
Le premier des Enfans qu'il donnoit à Gellon ;
Mais Evagès donna ma place avec mon nom
Au fils de Childeric par un premier échange ;
Et crû fils de ce Roi par ce triste mélange,
A la mort, sous ce titre, on alloit me livrer,
Lorsque, de Sigibert qui venoit d'expirer,
Par un second échange, on me remet la place.
J'admire ce qu'ont pû l'imposture & l'audace !
Le fils de Childeric n'est autre que Clovis,
Moi, je suis, de Gellon, le véritable fils.
Ces Ecrits clairement dévoilent ce mystére.
N'importe, le destin ne m'est pas si contraire,
Puisqu'un si grand secret de moi seul est connu.
Clodoade & Lisois pour Roi m'ont reconnu :
Profitons en ce jour de cette erreur extrême,
Pour couronner mon front, pour fléchir ce que
j'aime,
Et pour répandre enfin un sang trop bien servi,
Par mon Pere sans fruit, si longtems poursuivi.
Chere ombre de Gellon, à ma juste furie,
Doutes-tu que, de toi, je ne tienne la vie ?
Le sort faisant tomber ces écrits en mes mains ;
A déja réparé de perfides desseins:
Je suis sûr désormais . . . . j'apperçois la Prin-
cesse ;
Feignons, & commençons par servir ma tendresse.



SCENE III.

ALBIZINDE. SIGIBERT.

ALBIZINDE *à part.*

SIgibert en ces lieux ! tâchons de l'éviter.
(Elle veut s'en aller, Sigibert l'arrête.)

SIGIBERT.

Ne fuyez point, Madame, & daignez m'écouter.
Je ne fus point instruit dans l'art de me contraindre ;
Je ne le céle pas, mon cœur ne sçait point feindre.
Je vous aime, Madame, & viens avec transport,
De ma flâme, à vos pieds vous demander le sort.
Ni les feux dont, pour vous, Clovis ressent l'atteinte ;
Ni l'horreur, à ces mots, sur votre front empreinte ;
Ni votre hymen prochain, ni mes soins rebutés
Ne peuvent mettre un frein à mes feux irrités.
Toujours avec l'amour l'espoir naît dans une ame :
Et c'est ce doux espoir dont se nourrit ma flâme,
Qui me flatte en secret que, renduë à mes vœux,
De ce fatal hymen, vous allez fuir les nœuds.

ALBIZINDE.

Oui, je romps cet hymen : mais crois-tu, téméraire,
Que, par un tel refus, mon cœur songe à te plaire ?

D'où te vient tant d'audace ? eh quoi ! dans ce moment,
Où me livrant entiére à mon ressentiment,
D'un Roi, par ses exploits digne du diadême;
Je dédaigne la main & la grandeur suprême;
Où je suis dans Clovis l'héritier de Gellon,
Du cruel destructeur de toute ma Maison !
De quel front oses-tu parler à ta Princesse,
L'aimer, l'entretenir d'une vaine tendresse;
Et pousser ton orgueil jusques à lui montrer
La frivole espérance où tu peux te livrer ?
Toi, qui ne peux m'offrir la suprême puissance;
Toi, qui, sans dignités, sans vertus, sans naissance,
N'as pour toi, pour tout bien, pour tout mérite enfin,
Que l'opprobre qui couvre un Fils d'un assassin.

SIGIBERT.

Vous croyez m'outrager; mais ce couroux me flatte:
Oui, contre les Tyrans plus votre haine éclate,
Plus vous charmez mon ame, & plus vous nourrissez
Et l'amour, & l'espoir dont vous vous offensez.
N'achevez point, Madame, un coupable hymenée;
Pour de plus dignes nœuds, vous êtes destinée:
Détestez à jamais la race de Gellon;
Montrez-vous digne ainsi du sang de Pharamon;
Songez qu'à le vanger la gloire vous oblige;
N'oubliez rien enfin de tout ce qu'elle exige:
C'est-là tout ce qu'ici je demande de vous;
C'est-là l'unique objet de mes vœux les plus doux.
Ce discours vous surprend ! vous ne sçauriez l'entendre !

Mais je puis d'un ſeul mot vous le faire comprendre :
Et peut-être qu'alors. . . .

ALBIZINDE.

Ceſſe de t'abuſer.
Eh, que me dirois-tu qui me pût appaiſer ?

SIGIBERT.

Un ſecret qui, bientôt dans votre ame adoucie ;
Doit changer en amour cette haine endurcie.
Je ne balance point à vous le confier :
Votre vertu ſuffit pour me juſtifier.
Mais ſongez que l'Etat, votre propre vangeance,
Que le ſang vous impoſe un rigoureux ſilence !
C'eſt votre gloire enfin, votre intérêt, le mien ;
Un ſeul mot peut tout perdre.

ALBIZINDE.

Acheve & ne crains rien.

SIGIBERT.

La race de vos Rois n'eſt pas encor détruite :
Un fils de Childeric évita la pourſuite
De la Barbare main ardente à l'égorger ;
Et ce fils en ce jour eſt prêt à vous vanger.

ALBIZINDE.

Ah ! que m'apprenez-vous ? chere, mais vaine idée :
La rage de Gellon fut trop bien ſecondée.

SIGIBERT.

Par Clodoade . . . .

ALBIZINDE.

Quoi . . . .

SIGIBERT.

Le Tyran fut trompé ;
C'eſt par lui qu'au trépas, ce fils eſt échappé.

ALBIZINDE.

Eſt-il bien vrai, Grands Dieux?... où reſpire ce
Prince?
Où dois-je le chercher? quel Ciel, quelle Province....

SIGIBERT.

Il n'eſt pas loin.

ALBIZINDE.

Comment...

SIGIBERT.

Il eſt devant vos yeux;
Madame: qu'en ce jour ſon ſort eſt glorieux...

ALBIZINDE.

Vous, fils de Childeric! non, il n'eſt pas poſſible!
Si vous étiez ſon fils, mon ame plus ſenſible
Déja plus d'une fois, me l'eût fait preſſentir;
Mon cœur oſeroit-il ici vous démentir?
Vous ne m'entretenez d'un récit peu fidéle,
Que pour mieux inſulter à ma douleur mortelle;
Clodoade, à Gellon, fut trop bien attaché,
Le fils de Childeric ne peut l'avoir touché:
L'ingrat.....

SIGIBERT.

Liſois, Madame, & Clodoade même
Viendront vous informer de l'heureux ſtratagême,
Où, pour me conſerver, ce dernier eut recours:
Vous verrez que ma bouche a parlé ſans détours.
Puis-je au moins eſpérer qu'après leur témoignage,
De mes feux, ſans couroux, vous recevrez l'hommage?

ALBIZINDE.

J'aurai les ſentimens qui ſont dûs à mon Roi;
N'en doutez point, Seigneur; tout vous répond pour moi.

SIGIBERT.

Ah, ce n'eſt point aſſez ! La flame la plus tendre,
A de plus doux tranſports, eſt en droit de prétendre.
Au nom de ces Héros dont nous ſommes ſortis,
Daignez . . . . .

Il ſe met aux genoux d'Albizinde.

ALBIZINDE.

Que faites-vous ! Ciel, j'apperçois Clovis?

SCENE IV.

CLOVIS. ALBIZINDE. SIGIBERT.

CLOVIS *à Albizinde.*

JE ne m'attendois pas que dans cette journée,
Où s'allument pour nous les flambeaux d'hyménée,
Où vous allez monter aux rang de vos Ayeux,
Il fût quelque mortel aſſez audacieux,
Pour...

(à Sigibert.)

Si je n'écoutois que ma flamme offenſée,
Que, du ſuprême rang, la majeſté bleſſée,
Je pourrois égaler le ſupplice au forfait,
Prince, de mon courroux, vous ſentiriez l'effet.
Je veux bien cependant, vous regardant en frere,
Suſpendre encor les traits d'une juſte colére;

Mais fuyez Albizinde ; oubliez ſes attraits ;
Surtout, à ſes regards, ne vous offrez jamais :
Sortez.

SIGIBERT *à part en s'en allant.*

Diſſimulons ; mais, de tant d'arrogance ;
Je tirerai bientôt une pleine vangeance.

SCENE V.

CLOVIS. ALBIZINDE.

CLOVIS.

Sigibert ſeul, Madame, a donc pû vous charmer ;
Mes reſpects, ni mes ſoins n'ont pû vous déſarmer !
Vous ne me condamniez à rendre la couronne,
Que pour le faire aſſeoir avec vous ſur le Trône.
Votre amour pour ce Prince, hélas ! trop fortuné ;
Vous a fait oublier de quel pere il eſt né !
Par lui, Gellon enfin vient d'obtenir ſa grace ;
C'eſt moi que l'on punit de ſon injuſte audace :
Le crime par moi ſeul doit donc être expié ?

ALBIZINDE.

J'aimerois Sigibert, moi ! J'aurois oublié
De quel ſang odieux, il a reçu naiſſance !
Mais pour faire ceſſer un doute qui m'offenſe,
Ne t'imagine pas que, de tes vains ſoupçons,
J'aille combattre ici les frivoles raiſons :
Tu pourrois te flatter qu'Albizinde tremblante
Redouteroit l'effet de ta haine éclatante.

Des ſecrets de mon cœur, Clovis, juge à ton gré;
A la haine, à l'amour, penſe qu'il s'eſt livré;
Que tes ſoupçons ſont vrais, que ton eſprit s'égare,
Le devoir qui, de toi, pour toujours me ſépare,
D'un œil indifférent me fait tout regarder;
Il ne me permet pas de te diſſuader.

CLOVIS.

Mais ne craignez-vous pas que ma flamme outragée,
Sur un heureux rival, ne ſoit enfin vangée?
Peut-être vous penſez que le ſang, la vertu,
Mes bontez retiendront mon eſprit combattu?
D'un tranſport de l'amour, quel mortel peut répondre?
Tyran d'un triſte cœur, il y ſçait tout confondre;
Lorſqu'il eſt irrité, déſeſpéré, jaloux,
Il frappe ſans ſonger ſur qui tombent ſes coups:
L'ame la plus tranquile & la plus généreuſe,
Sous le joug de l'amour trop longtems malheureuſe,
Peut, du plus noir forfait, ſe cacher les horreurs,
Et paſſer tout d'un coup aux plus grandes fureurs.

ALBIZINDE.

D'une feinte bonté que ton cœur ſe dépouille;
Va, ne le contrains plus, que d'opprobre il ſe fouille;
Rends-toi digne héritier de l'Auteur de tes jours;
De ſes noires fureurs éternise le cours!
Pour ton nom, rends ma haine encor plus légitime;
Enfin délivre-moi de ce reſte d'eſtime,
Qui même en t'accablant, me faiſoit admirer
Des vertus, que ton ſang n'a pas dû t'inſpirer.

Toi-même cependant tremble dans ta colere !
Sçais-tu ce que je puis & ce que peut ton frere ?
Si, jusques sur ses jours, tu pouvois attenter,
Peut-être qu'à ma voix, prompts à se révolter,
Tes plus zélés sujets puniroient ton audace.
L'on ne me gagne point en usant de menace :
Mon cœur indépendant, soumis au seul devoir,
Des Tyrans les plus fiers, sçait braver le pouvoir.

CLOVIS.

Enfin, de votre cœur, je sçai l'endroit sensible.
Cessez, à mes désirs, cessez d'être inflexible,
Ou redoutez des coups qui pourroient accabler
Cet objet pour qui seul vous avez pû trembler.

ALBIZINDE.

Je te l'ai déja dit, j'ose encor te le dire :
Ce n'est point Sigibert pour qui mon cœur soupire :
Le plus cruel ennui qui m'afflige en ce jour,
C'est de sçavoir, pour moi, jusqu'où va son amour.
Si pourtant contre lui, ta folle jalousie
Osoit faire éclater une injuste furie ;
Si je voyois ses jours dans le moindre danger ;
Tu me verrois alors plus prompte à le vanger ;
Plus prompte à l'arracher à ta fureur extrême,
Que je ne le serois pour mon vainqueur lui-même.



SCENE VI.

CLOVIS. GARDES.

CLOVIS.

DIeux! que veut elle-dire? Et quel est ce dis-
cours?
Non non, pour m'aveugler, inutiles détours!
La crainte, l'embarras, les transports qui la pres-
sent,
Ne m'ont que trop fait voir à qui ses vœux s'adres-
sent.

SCENE VII.

CLOVIS. CLODOADE. GARDES.

CLOVIS.

C'En est fait, Clodoade, il est temps d'éclater!
Sigibert est aimé, je n'en sçaurois douter.
Je viens de le surprendre aux pieds de la Princesse;
Et loin de rassurer ma jalouse tendresse,
L'ingrate a mis ses soins à me désespérer;
Toujours plus orgueilleuse; .... Ah! c'est trop en-
durer!

Quand je pouvois penser qu'un devoir héroïque
Lui montroit mon hymen comme un joug tyrannique ;
Ou que, de sa naissance, un reste de fierté
Vouloit des miens, sur moi, punir la cruauté,
A souffrir ses dédains, je sçavois me contraindre :
J'admirois son grand cœur plutôt que de m'en plaindre:
Mais puisqu'envers mon sang, elle a pû s'appaiser,
Je dois punir celui qui me fait mépriser.
Ma sureté, l'amour demandent qu'il périsse.
aux Gardes.
Qu'on cherche Sigibert ; Gardes, qu'on le saisisse !

CLODOADE.

Ah ! Seigneur, arrêtez ! Je ne vous connois plus :
Voulez-vous démentir ces divines vertus,
Qui, des cœurs enchantés, vous attirent l'homage?
Pour le premier essai d'une jalouse rage,
C'est un frere, Grands Dieux, que vous voulez percer !
Sans en fremir, Seigneur, pouvez-vous y penser ?
Si, toujours sans respect Albizinde, vous brave,
Ou brisez le lien qui vous rend son esclave,
Ou, par votre pouvoir, faites-vous obéïr :
Mais oser jusques-là vous-même vous trahir,
Qu'un frere soit l'objet....

CLOVIS.

Clodoade ; pardonne
Des transports où mon cœur malgré moi s'abandonne.
D'un feu désespéré c'est le premier éclat !
Après tant de bontés pour un objet ingrat,
Puis-je voir qu'un rival.... mais enfin c'est mon frere :
Et quoique me conseille un aveugle colere,

Je suivrai mon devoir plûtôt que mon amour.
Je connois mon erreur: ce n'est pas sans retour
Que dans les cœurs bien nés l'amour éteint la gloire;
Bientôt un noble effort ramene la victoire.
Tu m'as ouvert les yeux; je m'abandonne à toi:
Tes conseils font déja la gloire de ton Roi;
Il faut qu'il doive encor son repos à ton zèle:
Je te laisse le soin de fléchir la cruelle.
Va, cours: pour désarmer son injuste rigueur,
Peins-lui le désespoir qui déchire mon cœur.
J'ai honte de brûler d'une flamme si forte:
Mais l'amour si souvent à tant d'excès s'emporte;
Que je dois moins rougir de m'en voir abbattu,
Puisque je fais encor triompher la vertu.

SCENE VIII.

CLODOADE, *seul.*

MAlheureux Sigibert, quel péril t'environne?
Je dois t'en garantir en t'élevant au Trône.
Il est temps....

SCENE IX.

CLODOADE. LISOIS.

CLODOADE.

DE nos vœux, quel sera le succès?
Pouvons-nous espérer....

LISOIS.

Tout rit à nos souhaits;

Les Chefs de la Noblesse & les Chefs de l'Armée;
Marcomire, Eribert, Trasimond, Arimée,
En faveur de leur Roi, contre l'Usurpateur!
Tous brulent à l'envi d'une égale fureur.
Si vous daignez m'en croire, il faut que dans une heure,
Sigibert soit au Trône, il faut que Clovis meure.
Amenez la Princesse au Temple en cet instant;
Qu'elle flatte Clovis d'un hymen qu'il attend:
Déja, de cet hymen, la pompe est préparée,
Et, par ses seuls refus, la fête est différée:
En flattant de Clovis les désirs les plus doux,
Qu'elle vienne, Seigneur, le livrer à nos coups.
Il ne peut échaper, s'il entre dans le Temple:
Mon bras vous donnera le signal & l'exemple.

CLODOADE.

Achevons ce projet pour nous si glorieux,
Sans doute en ce moment inspiré par les Dieux.
Allons tout disposer pour hâter l'entreprise;
Albizinde, à nos vœux sera bientôt soumise:
Le sang parle en son ame; elle aime Sigibert,
Leur amour par Clovis vient d'être découvert;
Peut-être que sans moi, de sa jalouse rage,
Sur le Prince déja seroit tombé l'orage:
Mais pour mieux détourner de si funestes coups,
Il faut que Sigibert se rende auprès de vous.
Dès que tout sera prêt au gré de notre zèle,
Nous verrons la Princesse; & je vous réponds d'elle.

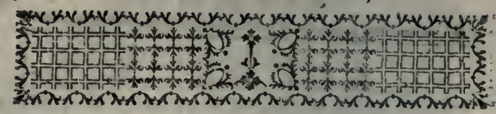
SCENE X.

LISOIS *seul.*

DAignez guider nos coups, ne nous enviez pas
La gloire de punir les plus grands attentats;
Dieux! laissez-nous jouir de la douceur suprême
D'avoir, à notre Roi, rendu le Diadême!

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALBIZINDE. ELLENIRE.

ALBIZINDE.

IMplacable devoir, Mânes de mes Ayeux,
Juste ressentiment contre un sang odieux,
Etes-vous satisfaits des efforts de mon ame?
D'un Amant vertueux, je rejette la flâmme;
Je refuse & son Trône, & sa main, & son cœur,
Tandis que, sur le mien, lui seul regne en vainqueur.
Ah! ma chere Ellenire, après cette victoire
Que, sur ma passion, a remporté la gloire,
Je puis enfin, sans honte, avouer un amour
Que j'avois, à tes yeux, caché jusqu'à ce jour.
Oui, j'adore Clovis; nos penchans dès l'enfance;
Malgré tous mes efforts, étoient d'intelligence.

ELLENIRE.

Eh, qui mieux que Clovis, jamais a mérité
D'être, de tous les cœurs, adoré, respecté?
Des forfaits de son pere, il ne fut point coupable.

ALBIZINDE.

Ah! je sens que Clovis n'est que trop estimable!
Mais combattre, étouffer une fatale ardeur.
Sont les moindres efforts que m'impose l'honneur:

Je lui dois immoler encor jusqu'à ma haine.

ELLENIRE.

Quel devoir vous condamne à cette affreuse peine?

ALBIZINDE.

O destin !

ELLENIRE.

Avez-vous quelques secrets pour moi ?
Ou, pour me les cacher, soupçonnez-vous ma foi ?
Ne puis-je vous servir ?

ALBIZINDE.

Tu ne peux que me plaindre.
O vous qui m'accablez, c'est assez me contraindre ;
Intérêt de mon sang, trop cruelle vertu,
Laissez du moins la plainte à mon cœur abattu !
O Dieux ! à quels tourmens m'avez-vous condamnée :
Ou plûtôt quel démon régla ma destinée ?
Mais que fais-je ! La plainte est un foible secours ;
Toujours d'un ame lâche, elle fut le recours ;
Grossissant à nos yeux le malheur qui nous blesse,
Elle entretient nos maux, accroit notre foiblesse ;
Elle abat le courage, elle amolit le cœur ;
Et c'est par là surtout que l'amour est vainqueur.
Cédons sans murmurer, une force invincible,
A la haine, à l'amour, envain me rend sensible ;
Je soumettrai si bien leurs feux à mon devoir
Que sur moi désormais, ils seront sans pouvoir ;
Qu'aux plus austeres loix, m'asservissant moi-même,
On ne connoîtra pas si je hais, où si j'aime.

SCENE II.

ALBIZINDE. ELLENIRE. AGIONE.

AGIONE.

MAdame, un inconnu demande à vous parler,
C'eſt un ſecret, dit-il, qu'il vient vous revéler,
Qui, pour vous, de ſon zèle eſt une ſûre preuve.

ALBIZINDE *à Agione.*

Qu'on le faſſe approcher !

SCENE III.

ALBIZINDE. ELLENIRE.

ALBIZINDE.

Quelle nouvelle épreuve !...
Eſt-ce quelque malheur qu'on me vient annoncer !
Il paroît.

à Ellenire.

Laiſſe-nous !

SCENE IV.

CHILDERIC *inconnu.*
ALBIZINDE. AGIONE.

AGIONE *au fond du Théâtre à Childeric.*

Vous pouvez avancer.

SCENE V.

ALBIZINDE. CHILDERIC.

CHILDERIC *inconnu, à part.*

Ciel ! ne m'abuſe point; que ton courroux expire !
ALBIZINDE.
Approchez, quels ſecrets avez-vous à me dire ?
CHILDERIC *inconnu.*
Digne reſte du ſang qu'adorent les Français,
Enfin le juſte Ciel touché de mes regrets,
Avant que de mourir, permet que je vous voïe;
D'embraſſer vos genoux, il m'accorde la joïe.
ALBIZINDE.
De quel trouble ſoudain mon cœur eſt agité !
CHILDERIC *inconnu.*
Madame, pardonnez à ma fidélité,

D'amour & de respect, cette légere marque ;
Attaché dès-longtems à votre vrai Monarque....

ALBIZINDE.

A Childéric ?

CHILDERIC *inconnu.*

A lui.... je vous entends gémir !

ALBIZINDE.

Hélas ! de ses malheurs, vous me voyez fremir !
Leur souvenir fatal m'arrache encor des larmes.

CHILDERIC *inconnu.*

Qu'une amitié si tendre aura pour lui de charmes !
Je n'espérois pas moins : trop sûr de votre foi,
Je viens vous implorer...

ALBIZINDE.

Pour qui !

CHILDERIC *inconnu.*

Pour votre Roi ;
Qu'assez & trop longtems, le destin persécute.
En ces lieux, près de vous, Childeric me députe.

ALBIZINDE.

Childeric ! quelle erreur !

CHILDERIC *inconnu.*

Madame, il n'est point mort :
Croyez-en mes sermens ; croyez-en mon rapport.
Votre seul intérêt est tout ce qui le touche ;
C'est lui qui vous l'assure aujourd'hui par ma bouche.

ALBIZINDE.

Quoi ! Gellon, dans son sang, n'a pas trempé ses mains ?

CHILDERIC *inconnu.*

Un fidéle sujet trompa ses noirs desseins.

ALBIZINDE.

A Gellon, de ce Prince, on aporta la tête.

CHILDERIC *inconnu.*

Le Chef qui le gardoit écarta la tempête,

Par la fuite en ſecret, l'empêcha de périr,
Et, d'un de ſes ſoldats qui venoit de mourir,
Il préſenta la tête & flata la vangeance
De Gellon, dont ce coup affermit la puiſſance.
Cependant Childeric en Turinge ignoré,
A de nouveaux ennuis ſans relâche livré,
Fugitif, conſterné, traîne encore une vie,
De crainte, de périls, de malheurs pourſuivie.
Le fidéle Evagès fut inſtruit de ſon ſort;
Mais quand, de cet ami, le Prince apprit la mort,
Pour rendre ſa retraite encor plus aſſurée,
Il a ſouvent erré de contrée en contrée;
Des perfides amis, craignant la trahiſon;
Il cachoit avec ſoin ſes malheurs & ſon nom.
Tant que Gellon vêcut & pendant votre enfance;
il n'oſa dans ces lieux hazarder ſa préſence.
Il attendoit qu'enfin quelqu'heureux changement
Offrît, pour reparoître, un favorable inſtant.
De vous ſeule, Madame, il peut ſe le promettre,
Lui-même, entre vos mains eſt prêt à ſe remettre.

ALBIZINDE.

Qu'il vienne ſans tarder! pour lui rendre ſon Rang,
Je ſçaurai, s'il le faut, répandre tout mon ſang.
Clodoade & Liſois ici doivent ſe rendre;
Un important ſecret que l'on vient de m'apprendre
M'eſt garant que, par eux, de ſi juſtes projets
Pourront avoir bientôt un glorieux ſuccès.

CHILDERIC *inconnu.*

Vous voulez vous fier au traître Clodoade?

ALBIZINDE.

Ce que j'apprens de lui déja me perſuade

Que jamais, pour ses Rois, il ne s'est démenti;
Que, d'un Usurpateur, s'il a pris le parti,
Ce fut pour mieux servir une Maison auguste,
Que toujours en secret, il fut fidèle & juste.
Je vous avertirai si tôt qu'il sera tems
De leur faire sçavoir ces desseins importans.
On vient, éloignez-vous.

(Childéric se retire dans une coulisse.)

SCENE VI.

ALBIZINDE. CLODOADE. LISOIS.

ALBIZINDE.

QU'avec impatience,
De vous deux en ces lieux, j'attendois la présence!
D'un bonheur imprévû, l'on vient de me flatter!
Sigibert est venu lui-même m'attester
Que, du Roi malheureux, il tenoit la lumiere,
Que, trompant, de Gellon, la fureur meurtriere;
Clodoade sauva ses jours de ce danger;
Qu'enfin, dès ce jour même, il alloit nous vanger.
N'ose-t-on point, Lisois, imposer à ma haine?
Je n'en croirai que vous.

LISOIS.

La preuve en est certaine.
Plus que moi fortuné, ce généreux ami
N'a pas servi ses Rois, ni leur sang à demi,
Par sa fidélité, par une heureuse audace,
D'un fils mort de Gellon, Sigibert tient la place,

ALBIZINDE à *Clodoade.*

Eh, pourquoi ſi longtems, me cacher ce bienfait?
Que craigniez-vous de moi, pour me taire un ſecret,
Qui, de mes noirs ennuis, calmant la violence,
Vous eût ſi dignement acquis ma confiance?
Mon cœur reconnoiſſant au lieu de vous haïr....

CLODOADE.

Je craignois des tranſports qui pouvoient nous trahir.
Juſqu'au moment propice à rendre la couronne
Au Prince, à qui le ſang, à qui le Ciel la donne,
J'ai dû, dans le ſecret, préparer mes deſſeins.
Honteux de vos mepris, touché de vos chagrins;
J'ai voulu mille fois vous rendre l'eſpérance;
Mais vos vrais intérêts m'ont imposé ſilence.

ALBIZINDE.

Après tant de bontés pour ce malheureux fils,
Le plus flatteur eſpoir peut donc m'être permis.
O cœurs vraiment français, cœurs de ce nom trop dignes,
J'exige encor de vous des bienfaits plus inſignes!
Ce Roi, pour qui nos pleurs, tant de fois ont coulé,
Childeric n'eſt point mort; en Turinge exilé...

LISOIS.

Qu'entens-je?

CLODOADE.

Childeric! comment, par quel prodige?...
L'on cherche à vous ſurprendre.

ALBIZINDE.

Il eſt vivant, vous dis-je!
Un Etranger ici de ſa part arrivé
Vous apprendra bientôt comment il s'eſt ſauvé.

SCENE VII.

CHILDERIC. ALBIZINDE. CLODOADE. LISOIS.

ALBIZINDE *pourſuivant.*

VEnez, de Childeric, venez, Ami ſincere;
Inſtruiſez-nous du ſort d'une Tête ſi chere;
Ne craignez rien; parlez; ces fidéles Sujets,
Au péril de leur vie, appuiront ſes projets.

LISOIS.

Que vois-je! Dieux! quels traits!

CLODOADE.

Puis-je le méconnoître!

LISOIS *ſe jettant aux genoux du Roi.*

Non; je n'en doute point. Ah, Seigneur!

CLODOADE *s'y jettant auſſi.*

Ah, mon Maître!

ALBIZINDE.

Qu'entends-je! quoi! C'eſt vous! c'eſt mon Roi que je voi!
Par cet embraſſement, Seigneur, permettez-moi..

CHILDERIC.

O jour cent fois heureux! jour pour moi plein de charmes!

ALBIZINDE.

O Dieux! dans votre ſein, je puis ſécher mes larmes!

CHILDERIC.

Je ne me ſouviens plus de mes malheurs paſſés;

Ces

Ces doux embrassemens les ont tous effacés.
Après tant de périls, tant de peines mortelles,
Je revois des Sujets génereux & fidéles !
Vous tenez dans vos mains le sort de votre Roi ;
Il se confie, Amis, se livre à votre foi.

LISOIS.

Vous vivez, il suffit ; avant qu'on le soupçonne ;
Nous vous devons, Seigneur, rendre votre Couronne !

CHILDERIC *à Lisois.*

Que ce noble transport, que ce zèle m'est doux !
Mais que puis-je espérer ? pour moi que ferez-vous

CLODOADE *avec empressement.*

Ce que, pour votre fils, nous allions entreprendre.

CHILDERIC.

Mon fils, est-il vivant ! Ah que viens-je d'entendre ?

ALBIZINDE.

Seigneur, c'est Clodoade à qui vous le devez :
C'est lui, par qui ses jours ont été conservez.

CHILDERIC *à Clodoade.*

Que ne te dois-je point ! vos bontés se déployent ;
Que de biens en un jour, Grands Dieux, elles m'envoyent !
Mais achevez, Ami ; montrez-moi ce cher fils :
Que mes plus tendres vœux à l'instant soient remplis !

CLODOADE.

Vous ne languirez point dans votre impatience :
C'est votre fils, Seigneur, qui, près de nous, s'avance.

SCENE VIII.

CHILDERIC. ALBIZINDE. CLODOADE. SIGIBERT. LISOIS.

CHILDERIC *regardant attentivement Sigibert.*

C'Eſt là mon fils ! O Ciel ! avec quelle froideur.....
Quoi, la Nature même eſt muette en mon cœur !

SIGIBERT, *parlant à Clodoade & à Liſois.*

Eh bien, n'eſt-il pas temps que votre Prince régne ;
Juſqu'à quand voulez-vous que Clovis me dédaigne ?
Avez-vous raſſemblé nos fidèles amis ?
Veulent-ils me ſervir ? que vous ont-ils promis ?

LISOIS.

Oui, Seigneur, de Clovis, la perte eſt aſſurée :
Sa mort va vous vanger ; nous l'avons tous jurée :
Mais quelque ardeur, pour vous, qui puiſſe nous guider,
Ce n'eſt pas vous, Seigneur, qui devez ſuccéder.

SIGIBERT.

Dieux ! Quelle trahiſon, quel forfait eſt le vôtre !

CLODOALDE.

Sans vous trahir, Seigneur, nous couronnons un autre.

Un droit ſacré pour vous, le plus juſte devoir
Remet, entre ſes mains, le ſouverain pouvoir.

SIGIBERT.

Tremblez, lâches, tremblez, que bientôt ma colere
Ne puniſſe, avec vous, celui qu'on me préfére!

LISOIS.

Il ne craint point vos coups: ſi vous le connoiſſiez,
Vous ſeriez le premier à tomber à ſes pieds.

SIGIBERT.

Moi! Que plûtôt ma main, dans le ſang du perfide. . . .

CLODOADE.

Nous vous épargnerons cet affreux parricide.
Le Prince infortuné dont vous tenez le jour,
Childeric n'eſt point mort; par ſon heureux retour. . . .
Il eſt devant vos yeux . . . Embraſſez votre Pere!

SIGIBERT, *marquant ſa ſurpriſe & ſa rage.*

Mon Pere! (*à part*) Quel revers!

CLODOADE.

C'eſt là tout le miſtere.

CHILDERIC, *embraſſant Sigibert aſſez froidement.*

O moment plein d'appas!

SIGIBERT, *embraſſant Childeric d'un air extrêmement embarraſſé & contraint.*

Que mon bonheur eſt grand!
Il m'eſt d'autant plus doux que plus il me ſurprend!
(*ſe remettant un peu.*)
A peine ai-je connu le ſang qui m'a fait naître,
Qu'à mes yeux étonnés, je vois encor paroître
Un Pere dont mon bras alloit vanger la mort!
Que de bienfaits, ſur moi, répand un heureux ſort!

Feignant un grand empressement.

Mais sans vous, la Victoire est assez assurée :
N'exposez point, Seigneur, votre tête sacrée.

S'adressant à Clodoade & à Lisois.

Amis, pour votre Roi, ranimez vos transports ;
Pour lui rendre son rang, redoublez vos efforts !
C'est lui qui vous conjure, & parle par ma bouche :
Que le péril qu'il court, que son malheur vous touche !
Qu'à notre zéle ardent à servir ses projets,
Il reconnoisse enfin son Fils & ses Sujets !

CHILDERIC *tendrement.*

Oui, je le reconnois ! Cette noble assurance,
Ces transports, ce courroux prouvent trop ta naissance.
Achéve, vange-toi, vange-moi des Tirans !
Mais, s'il faut échouer dans des desseins si grands,
S'il faut que, dans ma Cour, ma perte enfin arrive,
Faites du moins, Grands Dieux, faites que mon Fils vive !

LISOIS.

Non, vous vivrez tous deux ! Reposez-vous sur nous.
Je cours, de nos Amis, exciter le courroux.

à Sigibert.

Cher Prince, il faut saisir l'occasion offerte ;
Venez !

SIGIBERT, *à part en s'en allant & montrant Childeric.*

Allons plûtôt travailler à sa perte !

SCENE IX.

CHILDERIC. ALBIZINDE. CLODOADE.

CLODOADE, *à Childeric.*

ET vous, Seigneur, rentrez ! Caché ſoigneuſement,
Attendez le ſuccès dans cet Appartement.

ALBIZINDE.

Mon ame loin de vous, ſeroit trop allarmée.

CHILDERIC.

Ah, de tant de vertus, que la mienne eſt charmée !
Puiſſe le juſte Ciel, par un heureux ſuccès,
Me donner le pouvoir de payer vos bienfaits !

SCENE X.

ALBIZINDE. CLODOADE.

CLODOADE.

VOici l'heureux moment, généreuſe Princeſſe,
Où doit ſe ſignaler le zèle qui vous preſſe.
C'eſt vous à qui, du Roi, le deſtin eſt remis ;
Vous pouvez, d'un ſeul mot, perdre ſes ennemis.

ALBIZINDE.

Eh bien, me voilà prête à vous donner l'exemple ;
Que faut-il ?

CLODOADE.

Dès l'instant, il faut se rendre au Temple ;
Il faut flatter Clovis que, renduë à ses vœux,
Vous voulez, par l'hymen, satisfaire ses feux.
C'est-là qu'il doit trouver la mort qu'on lui destine.
La haine de son nom qui toujours vous domine,
Ne nous a pas permis, Madame, de penser
Qu'à suivre ce projet, vous dûssiez balancer.
Tout est prêt ; & je vais avancer cette fête,
Annoncer à Clovis que rien ne vous arrête ;
Qu'enfin vous consentez, au gré de ses desirs,
A venir, par l'hymen, terminer ses soupirs.

SCENE XI.

ALBIZINDE *seule.*

L'Ai-je bien entendu ? Grands Dieux ! Quel coup de foudre !
Cruels, qu'exigez-vous ? Pourrai-je m'y résoudre ?
Moi, feindre de répondre aux transports de Clovis,
Abuser de l'amour dont son cœur est épris,
Pour l'entraîner au Temple, où mille mains armées,
Contre ses tristes jours, de fureur animées,
L'attendent pour porter le coûteau dans son sein,
Pour le faire tomber sous le fer assassin ?

N'étoit-ce pas assez d'avoir, malgré ma flâme,
Porté le désespoir dans le fond de son ame ?
Quoi, pour chasser Clovis de ce Trône usurpé,
Par moi, du coup mortel, faut-il qu'il soit frappé ?
Mais, à ce noir projet, si mon cœur se refuse ;
Où cacher ma foiblesse, où trouver une excuse ?
Si l'on manque ce coup ; peut-être dès ce jour,
Je perdrai Childeric & son fils sans retour ;
Je perdrai leurs amis qui sur moi se reposent
De la juste vangeance où leurs bras se disposent.
Dieux ! Mon nom à jamais dût-il être en horreur,
Je ne puis seconder cet excès de fureur !
Nous devons à nos Rois nos biens & notre vie ;
Heureux qu'en les servant elle nous soit ravie !
Mais ils ne peuvent pas exiger qu'un sujet
Fasse une trahison, ou commette un forfait.
Tu frémis vainement ; vainement tu t'allarmes !
Il faut verser du sang, non d'inutiles larmes !
Il faut que dans ce jour enfin tu fasse choix
Du sang de ton Amant, ou du sang de tes Rois.
Ah ! quel choix, Justes Dieux! quelle épreuve cruelle !
Pouvez-vous y réduire une foible mortelle ?
Que fais-tu, malheureuse ? Ah, par de beaux efforts,
Cours réparer ta honte & tes lâches transports !
Oui, par ta mort, Clovis, tu dois payer la gloire
D'avoir, à ma vertu, disputé la victoire !

Elle veut s'en aller ; elle apperçoit Clovis.

En quel tems, à mes yeux, ô Ciel ! viens-tu l'offrir ?
Raison, Gloire, Devoir, venez me secourir !

SCENE XII.

ALBIZINDE. CLOVIS.

CLOVIS.

ENfin, pour mon bonheur, Madame, tout s'empresse :
Vous couronnez mes feux, adorable Princesse :
Que ce charmant aveu me comble de douceurs ;
Qu'il sait bien réparer tant d'injustes rigueurs !
Mais quand je m'abandonne à ce bonheur suprême,
Vous détournez les yeux ! Quelle froideur extrême ?

ALBIZINDE.

Hélas !

CLOVIS.

Vous gémissez ! sans pousser des soupirs,
Ne sauriez-vous combler mes plus tendres désirs ?
Quoi ! n'approuvez-vous pas que ce doux hymenée,
A vos jours glorieux, joigne ma destinée ?

ALBIZINDE.

O Ciel ! Quel est l'hymen que vous me demandez !

CLOVIS.

Eh quoi ! c'est par des pleurs que vous me répondez !
Je vois qu'on m'a flatté d'une esperance vaine :
Ces nœuds, pour moi si chers, sont toujours votre peine.

ALBIZINDE.

Je ſuis prête à vous ſuivre au Temple en cet inſtant ;
L'on ne vous trompoit point ; allons .... on nous attend.....

CLOVIS.

Vous frémiſſez !

ALBIZINDE.

Ah Dieux !

CLOVIS.

Votre crainte redouble !
Madame, expliquez-vous, éclairciſſez ce trouble.
Ah, ne me laiſſez point dans ce doute cruel !
C'eſt, ſur mon triſte cœur, porter le coup mortel.

ALBIZINDE.

Vivez, Seigneur, vivez.

CLOVIS.

Eh, comment puis-je vivre ?
A d'éternels tourmens, votre haine me livre.

ALBIZINDE.

Non, je ne vous hais pas.

CLOVIS.

venez donc, ſans trembler ;
Par un heureux hymen...

ALBIZINDE.

Non, c'eſt trop m'accabler !
Ah, ne me parlez plus de cet hymen funeſte !
Plus vous montrez d'ardeur, & plus je le déteſte.
J'irois .. moi... ſans horreur, je ne puis y penſer.
Au nom de votre amour, ceſſez de m'en preſſer ;
Je m'égare... je céde à ma frayeur extrême...
Si mon cœur en frémit, c'eſt parce qu'il vous aime.

SCENE XIII.

CLOVIS *seul.*

AH! Madame, arrêtez... C'est envain... elle fuit!
Qu'ai-je entendu, Grands Dieux! où me vois-je réduit?
Elle m'aime, dit-elle: ah, douceur achevée,
Que, jusqu'ici, mon cœur n'avoit point éprouvée!
Elle m'aime! Et pourtant à l'aspect du lien,
Qui devroit assurer son bonheur & le mien,
Tremblante, elle est en proye aux plus vives allarmes!
Elle frémit d'horreur; elle verse des larmes!
Quel est donc ce mystere? Ah, courons sur ses pas!
Il faut développer ce funeste embarras.

SCENE XIV.

CLOVIS. GONTARIS. GARDES.

GONTARIS.

SOngez à prévenir une horrible disgrace;
Je tremble du péril, Seigneur, qui vous menace;
On dit qu'un Etranger arrivé depuis peu,
De la rébellion, vient allumer le feu;

Il en veut à vos jours & ſans doute à l'Empire :
Même on croit qu'avec lui, la Princeſſe conſpire.
On les a vûs long-tems enſemble ſe parler :
Dans le Temple, en un mot, on doit vous immoler.

CLOVIS.

Ah ! je n'en doute point ; contre moi l'on conſpire ;
Albizinde le ſçait ; elle craint de le dire ;
Quelque grand interêt la retient . . . approchez,
Gardes, empreſſez-vous ; de toutes parts, cherchez
Un perfide Etranger, qui, dans ces lieux ſe cache :
Allez, de ſa retraite, auſſi-tôt qu'on l'arrache ;
Qu'on ne le quitte point ; qu'on me l'amene ici !
De cette trahiſon, je veux être éclairci.

(Les Gardes ſortent.)

Et toi, que de mes jours, la ſûreté regarde
Aux endroits les moins ſûrs, fais redoubler la garde.

SCENE XV.

CLOVIS *ſeul.*

GRands Dieux ! Si, pour punir un pere criminel,
Vous voulez ſur mon ſein lancer le coup mortel,
Faites que, pourſuivant une illuſtre victoire,
Je tombe avec honneur dans les Champs de la gloire !
Mais ne me laiſſez pas honteuſement périr !
De la mort des Tyrans Clovis doit-il mourir ?

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALBIZINDE *seule.*

OU fuirai-je ? en quels lieux puis-je cacher ma honte ?
Clovis eſt donc inſtruit du feu qui te ſurmonte ;
Tu viens de déclarer, malheureuſe,... & c'eſt peu :
De tes crimes encor, le moindre eſt cet aveu.
Ces indignes tranſports dont ta gloire eſt flétrie,
Vont peut-être, à ton Roi, faire perdre la vie ;
Par l'ordre de Clovis, des ſoldats furieux
L'accablent ſous les fers, l'arrachent de ces lieux ;
Sans doute il va périr ! Nul eſpoir ne me reſte.
Voilà quel eſt le fruit de mon amour funeſte !
Perfide envers mon ſang, parjure envers mon Roi ;
C'eſt à ſon ennemi que je garde ma foi.
Rien n'a pû l'emporter ſur ma lâche foibleſſe :
A l'aſpect de Clovis, ma timide tendreſſe
N'a vû que les périls qui menaçoient ſes jours ;
Et m'a fait, malgré moi, voler à ſon ſecours.

Cruels, dont j'attendois une illuſtre victoire,
Vous, funeſte devoir, vous, importune gloire,
Quel eſt votre pouvoir ſur les foibles mortels !
Pourquoi les fatiguer par tant d'aſſauts cruels,
Si vous les trahiſſez, ou n'avez pas la force
D'étouffer, de l'amour, la plus légere amorce ?
La mort eſt le ſeul bien, où mes triſtes ſouhaits:..
Mais c'eſt perdre le tems en ſtériles regrets !
De Clovis, s'il ſe peut, déſarmons la furie ;
Pour ſauver Childeric, aimons encor la vie ;
Courons : déja peut-être on le mene à la mort.

SCENE II.

ALBIZINDE. SIGIBERT. VALAMIR.

ALBIZINDE *pourſuivant.*

SEigneur, de Childeric, vous a-t-on dit le ſort ?
On vient de l'arrêter ; dans les fers on l'entraîne :
S'il trompa, de Gellon, la fureur inhumaine,
Peut être il périra par l'ordre de Clovis.
Ah ! s'il eſt vrai, Seigneur, que vous ſoyez ſon fils,
Allez armer tous ceux qui pour lui s'intereſſent ;
Pour défendre ſes jours, qu'ils viennent, qu'ils s'empreſſent ;
Mettez-vous à leur tête ; & faites en ce jour
Ce qu'exige le ſang, le devoir, & l'amour.

Moi, je vais, de Clovis, implorer la clemence,
Sans lui nommer le Roi, parler pour sa défense;
Je vais me déclarer hautement son appui;
L'arracher à la mort, ou périr avec lui.

SCENE III.

SIGIBERT. VALAMIR.

SIGIBERT.

VA, pour ce que je suis, je me ferai connoître;
Et je servirai bien le sang qui m'a fait naître!
Childeric est vivant! qu'on t'a mal obéi,
Gellon! ainsi toujours, partout, tu fus trahi!
O Dieux! qu'il a fallu m'imposer de contrainte!
Que ma haine, en secret, a souffert de la feinte!
Pour mon pere, on m'offroit mon plus grand ennemi:
Forcé de l'embrasser, tous mes sens ont frémi!
Confus a son aspect, ma raison confondue....
Non, il ne fut jamais de si triste entrevûe;
Je ne songeois enfin qu'à hâter son tourment.
Qui n'eût été surpris? Il faut, en ce moment,
Où je crois, sur mon front, poser le diadême,
Qu'à mon fier ennemi, je le céde moi-même.
Tout alloit réussir selon ses voeux secrets,
Si je n'eusse rompu ses funestes projets.
Admire comme ici le Ciel me favorise!
Comme au gré de mes voeux, guidant mon entreprise,

Mes ennemis trompés se livrent à mes coups !
Aucun ne me connoît ; seul, je les connois tous.
A ma haine, sans crainte eux-mêmes s'abandonnent ;
Je puis les immoler avant qu'ils me soupçonnent.
Je triomphe ! déja mes soins ont réussi ;
Déja sécretement, par mon ordre éclairci,
Clovis a fait chercher un Etranger perfide ;
Il a fait éclater la crainte qui le guide.
Pour accroitre en son cœur la soif de se vanger ;
Qu'il apprenne au plutôt que ce même Etranger
Est le Roi qui, flatté d'une douce espérance,
Venoit pour lui ravir le jour & sa puissance.
Ainsi, m'étant défait du pere par le fils,
J'irai, de Childeric, soulever les amis ;
Qui, brûlant à ma voix d'une juste colere,
Vangeront, sur Clovis, celui qu'on croit mon Pere.
Dès-lors, un doux hymen terminant mes soupirs,
Rangera sous mes loix l'objet de mes desirs.
Mais ayant sur mon front, affermi la Couronne ;
Il faut qu'à d'autres soins, ma fureur s'abandonne,
Il faut punir tous ceux qui trahirent Gellon ;
Et découvrir alors ma naissance & mon nom.

VALAMIR.

Je ne vous puis, Seigneur, déguiser ma surprise ;
Même en servant l'ardeur dont votre ame est éprise ;
Je ne concevois pas pourquoi, par vos avis,
Vous mettiez Childeric dans les fers de Cloivs ?
Pourquoi, d'un ennemi la vie étoit sauvée,
Dans le moment qu'au Temple, il l'auroit achevée ?
Dès que j'ai vu le Roi reparaître aujourd'hui,
J'ai crû que satisfait de regner après lui,

Et sûr, après sa mort, d'obtenir la Couronne,
Que le nom de son Fils, par la feinte vous donne;
Vous auriez attendu que par l'ordre des Dieux.....

SIGIBERT.

Ah! que tu connois mal un cœur ambitieux!
Sans relâche enflâmmé par la soif qui le guide,
Plus il est avancé, plus il devient avide:
Péril, noirceur, forfait, il fait tout affronter;
Et le Trône, ou la mort peuvent seuls l'arrêter.
Quand sur mes ennemis, assemblant la tempête,
Le Trône, dès ce jour, peut-être ma conquête;
Tu voudrois donc qu'aux Dieux, je remisse mon sort;
Que, d'un Maître, à leur gré, j'attendisse la mort?
Non, peut-être trop tôt, je me verrois confondre.
Valamir en effet, qui pouroit me répondre
Qu'a d'autres qu'à Lisois, le perfide Evagès
N'aura pas, en mourant, confié ses secrets?
Ah! je dois prévenir ma honte & mon supplice!
Négliger les momens où le Ciel est propice,
C'est vouloir échouer, c'est l'armer contre nous;
Ils sont courts ces momens; mais ils brillent pour tous:
Cette Fortune enfin que sans cesse on accuse,
Ce Bonheur, ce Malheur sur lesquels on s'abuse,
Ne sont, pour qui les voit d'un œil judicieux,
Que l'usage qu'on fait d'un tems si précieux.
Achevons, il est tems de signaler la rage,
Dont le sang de Gellon échauffe mon courage!
Quand même les Destins, qui semblent m'obéir,
Ne m'auroient tant flatté que pour mieux me trahir;
Oui, quand même en secret la voix de la nature
Plus forte que ma rage & que mon imposture,

En faveur de son pere, attendriroit Clovis;
De ma main immolant & le pere & le fils,
Plûtôt que de céder la suprême puissance,
Je saurai bien moi-même assûrer ma vangeance;
Clodoade revient?

SCENE IV.

SIGIBERT. CLODOADE. VALAMIR.

SIGIBERT *poursuivant.*

TOn projet est détruit!
Clovis l'a découvert; qui peut l'avoir instruit?

CLODOADE.

Pour comble de malheurs, il faut que je l'ignore;
Que, pour vanger le Roi, mon bras ne puisse encore
Percer le sein du Traître & punir ses forfaits!
Mais il ne verra pas accomplir ses souhaits:
Les amis qui tantôt, au gré de notre envie,
Dans le Temple à Clovis, alloient ôter la vie,
A la voix de Lisois, de courroux enflâmés,
Pour sauver Childeric, déja sont tous armés;
L'on n'attend plus que vous: courez à force ouverte,
Délivrer votre pere, & prévenir sa perte;
Hâtez-vous; à regret je vous vois en ces lieux;
Profitez d'un moment qui nous est précieux.

SIGIBERT.

Oui, je cours achever tout ce que ma colere
M'inſpire pour vanger & ma gloire, & mon pere.

SCENE V.

CLODOADE *ſeul*.

NOus, allons, pour gagner encor quelques momens,
Appaiſer, de Clovis, les premiers mouvemens.

SCENE VI.

CLOVIS. CLODOADE. GARDES.

CLOVIS.

EH bien, de mes bontés, de mon trop de clémence,
Clodoade, tu vois quelle eſt la récompenſe!
Mais, grace aux Immortels, le complot eſt connu:
Son auteur, dans les fers, eſt déja retenu:
L'on doit me l'amener: l'appareil des ſupplices
L'engagera ſans doute à nommer ſes complices.
La Princeſſe ſur tout y trempoit ſurement;
L'Aſſaſſin s'eſt trouvé dans ſon appartement;
Et l'amour oſe encor ſe declarer pour elle.

Mais mon frere l'adore ; & ce Prince infidèle,
Dans sa jalouse ardeur, a pû seul conspirer.
Tout le rend criminel ; il faut s'en assûrer ;
Ne parle plus pour lui : je veux qu'on le prévienne ;
Sous une sure garde, allez, qu'on le retienne !

CLODOADE.

La défiance est juste ; il faut tout prévenir :
Mais un Roi doit toujours être lent à punir.

CLOVIS.

Va, cours éxécuter un ordre nécessaire ;
Obéis sans réplique, ou crains de me déplaire !

SCENE VII.

CLOVIS. ALBIZINDE. GARDES.

ALBIZINDE.

Je sçais combien je suis criminelle à tes yeux ;
Clovis, & je me rends captive dans ces lieux.
Mais, malgré ce qu'ici tes soupçons te font croire ;
Moi-même, plus que toi, jalouse de ta gloire,
Quand je dois craindre tout de ton juste courroux,
J'ose venir encor m'opposer à tes coups ;
Je t'ose hardiment demander une grace :
Juge de mon estime en voyant mon audace !
J'attends ici de toi le plus sublime effort,
Où peut, de la vertu, s'élever le transport.
Songe, songe de plus que tu me dois la vie ;
Sans les soins de ma flâme, on te l'auroit ravie.
Hélas ! j'en ai trop dit pour le désavouer :
L'amour, de mes efforts, a trop sçu se jouer.

Tremblante des périls qui menaçoient ta tête;
Pour te mettre a couvert d'une horrible tempête,
Enfin j'ai tout trahi, ma gloire, mon devoir;
Triomphe: sur mon cœur vois quel est ton pouvoir!
Mais, par reconnoissance, accorde ma demande.
Tant d'ardeurs pour tes jours valent bien qu'on me rende
Un malheureux Captif, qu'en mon appartement,
Tes Gardes, par ton ordre, ont pris indignement.
Fût-il à ton égard mille fois plus coupable,
D'un projet plus cruel, fût-il encor capable,
Pour lui tout pardonner, ton cœur lui doit assez:
Jamais sans les périls, sur ta tête amassés,
Albizinde auroit-elle avoué qu'elle t'aime?

CLOVIS.

Mon cœur, de cet aveu, sent le bonheur suprême:
Et l'Empire, & mes jours ne sont qu'un foible prix
Du charme que ces mots portent dans mes esprits.
Je veux vous obeir: daignez au moins m'apprendre
Quel intérêt si grand, en lui, vous pouvez prendre?
Quel est cet Etranger? Pourquoi contre mes jours
Osoit-on recourir à de lâches détours?
Pourquoi vous-même enfin, à ma mort, résoluë,
Vous feigniez, à mes vœux, de vous être renduë?
Tirez moi de l'horreur de toujours soupçonner;
Mon plaisir le plus doux sera de pardonner:
Je consens d'oublier une coupable audace;
Mais que je sache au moins sur qui tombe ma grace!
Quels sont mes ennemis? Parlez.

ALBIZINDE.

Les vrais Français.
As-tu donc, de ton pere, oublié les forfaits?

Sçais-tu pas que, du Ciel, la justice sévére
Poursuit sur les enfans, les crimes de leur pere.
Si tu le veux fléchir, & gagner tous les cœurs,
Le tien doit s'enflâmer des plus nobles ardeurs:
Tu dois, par des vertus, des mortels adorées,
Vers la gloire, t'ouvrir des routes ignorées;
Et laissant loin de toi les vulgaires Héros,
Purifier ton sang par des hauts-faits nouveaux.
Il faut qu'à tes bienfaits, qu'a ta clemence illustre,
Tu saches ajouter encor un nouveau lustre;
Il faut enfin, Clovis, sans daigner t'informer
Quels Traîtres, pour ta perte avoient osé s'armer,
Sans vouloir t'éclaircir des motifs qui me guident,
Que la gloire & l'amour, en cet instant décident!

CLOVIS.

Non, plus vous me pressez, Madame, & plus je vois
Que ma gloire elle-même est contraire à vos loix,
Pardonner des forfaits, absoudre des coupables,
Sans oser pénétrer leurs projets exécrables,
C'est foiblesse du moins, si ce n'est lâcheté:
On fait mieux triompher la générosité,
En daignant accorder un pardon magnanime,
Après avoir connu l'énormité du crime.
Si ma gloire vous touche, instruisez moi de tout,
Offrez lui les moyens d'éclater jusqu'au bout.

ALBIZINDE.

(*à part.*)

Eh bien... que fais-je, ô Ciel!... si tu veux ma réponse,
Fais-moi voir ton Captif, il faut qu'il la prononce.

CLOVIS.

Que dites-vous! comment! quel droit a-t-il sur vous?

Madame, éclairciſſez ...

ALBIZINDE.

Se mettant aux genoux de Clovis.

J'embraſſe vos genoux ;
Si vous brûlez pour moi, qu'il paroiſſe à ma vûe !
Vous ſçaurez tout, Seigneur, après cette entrevûe.

CLOVIS.

Dieux ! que croirai-je... Eh bien, qu'on l'amene à vos yeux !
(*aux Gardes*)
Gardes faites venir le Captif en ces lieux !
à Albizinde.
Je me rends à vos vœux ; mais à mon tour Madame,
Je vous conjure encor de couronner ma flame ;
Par l'Hymenée enfin, contentez mon amour,
Je l'exige, ou je vais avant la fin du jour...
Le Captif vient... ſongez quel péril le menace ;
Et que de vous dépend ſon ſupplice, ou ſa grace.
aux Gardes en s'en allant.
Gardes, écartez-vous !

SCENE VIII.

CHILDERIC *enchaîné.*
ALBIZINDE.

ALBIZINDE *à part.*

Que ces indignes fers
Font ſouffrir à mon cœur de ſupplices divers !

Voilà donc mon ouvrage ! en horreur à moi-même....
à Childeric.
Ah ! Seigneur, connoiſſez mon déſeſpoir extrême !

CHILDERIC.

Votre cœur avec moi partage mes douleurs !
Des caprices du ſort, je ſens peu les rigueurs.
Mais offrons à leurs coups une ame plus docile ;
Armons nous de conſtance ; & d'un regard tranquile...

ALBIZINDE.

Cette noble aſſurance eſt digne d'un Héros ;
Mais ſi vous connoiſſiez tout l'excès de vos maux ;
Si vous ſçaviez, Seigneur, qu'une main trop chérie,
A ce nouveau revers, expoſe votre vie ;
Tant de traits imprévus pourroient vous ébranler ;
Mes regrets encor moins pourroient vous conſoler.

CHILDERIC.

Non, non, votre amitié me ſera toujours chere ;
J'aurai toujours pour vous les tendreſſes d'un pere.

ALBIZINDE.

Je ne mérite plus des ſentimens ſi doux ;
Je ne ſuis digne, hélas ! que de votre couroux.

CHILDERIC.

Vous !

ALBIZINDE.

Je ne cherche point à vous cacher mon crime ;
Dans l'aveu de ſa faute, une ame magnanime,
Trouve le ſeul ſecours qui la peut ſoulager,
Feindre ici, ce ſeroit encor vous outrager.

Si votre ennemi vit ; s'il proſcrit votre tête ;
Si, ſur vous non ſur lui, va fondre la tempête ;
C'eſt moi, Seigneur, c'eſt moi qui viens de vous trahir.

CHILDERIC.

Qu'entens-je !

ALBIZINDE.

C'eſt ce cœur qui n'a pû m'obéir.
Je voulois, de ma foi, donner un grand exemple ;
J'allois, pour l'immoler, mener Clovis au Temple ;
Je me ſacrifiois aux loix de mon devoir ;
D'un aſcendant vainqueur, j'ignorois le pouvoir :
En vain, devant Clovis, mon cœur s'armoit de feinte ;
Il n'a pû, juſqu'au bout, ſoutenir la contrainte ;
Un regard incertain, un ſoupir indiſcret
Ont, malgré mes efforts, déclaré le ſecret.
C'en eſt trop : éclatez contre un cœur ſi coupable !
Ma honte, ma douleur, le remords qui m'accable
N'attendent, pour me faire expirer à vos yeux,
Que vos reproches dûs à ce crime odieux.

CHILDERIC.

Pour le fils de Gellon, votre ame eſt enflâmée ?
Dieux ! Quel comble d'horreur !

ALBIZINDE.

Ses vertus m'ont charmée,
Leurs traits trop éclatans ont ſçû me captiver.
Mais pourquoi n'oſons-nous, Seigneur, les éprouver ?
Témoin de leurs tranſports, ſûre de la victoire
Qu'auſſi-tôt, ſur Clovis, eut remporté la gloire ;
Ma tendreſſe pour vous prompte à vous ſecourir,
Cent fois à ſes bontés, fut prête à recourir.

CHILDERIC.

CHILDERIC.

Eh quel indigne eſpoir auroit pû vous ſéduire ?
A cette honte encor, vouliez vous me réduire ?
Vouliez-vous, lâchement lui déclarant mon nom,
Après m'avoir trahi, mandier mon pardon ?

ALBIZINDE

Cet Empire uſurpé qu'il ne tient que du crime,
A révolté ſouvent ſon ame magnanime.
Un doux eſpoir me luit : s'il ſçavoit votre ſort;
Ah ! s'il vous connoiſſoit ; & par un digne effort,
Si je lui promettois ma main pour récompenſe;
Il eſt trop vertueux pour croire qu'il balance.
Il met déja ce prix à votre liberté ;
Il porteroit plus loin la généroſité.

CHILDERIC.

Eh bien, Madame, allez ; devenez la conquête
Du Fils de ce cruel qui condamna ma tête ;
Qui, plus barbare encor que les plus durs Tyrans,
S'abreuva tant de fois du ſang de vos Parens,
Du ſang de votre Reine, & du ſang de vos Freres ;
Qui fut toujours, lui ſeul, l'Auteur de nos miſeres !
Mais ne vous flattez pas qu'à cet infâme prix,
Du Trône, ni du jour, je ſois jamais épris.
Rien ne peut, de mes maux, faire tarir la ſource :
Déſormais pour ma gloire, il n'eſt qu'une reſſource:
C'eſt la ſeule où je puis ..

ALBIZINDE.

Eh quoi. .

CHILDERIC.

Mourir en Roi!
J'attendrai mon arrêt ſans trouble & ſans effroi.
J'ai fait ce que j'ai dû pour remonter au Trône
Vous ſur qui je comptois, le Ciel, tout m'abandonne;

Mon sort, en échouant, n'est pas moins glorieux :
Tenter est des mortels, réussir est des Dieux.
C'est peu, pour un Monarque amoureux de la gloire,
Qui veut vivre à jamais au Temple de mémoire,
Que d'avoir, de lauriers, toujours sçû se couvrir ;
Que d'avoir sçû régner, il doit sçavoir mourir.
Dans cet instant fatal on voit ce que nous sommes :
C'est surtout le trépas qui décide les hommes.
Mais au tombeau, du moins j'emporte la douceur
De voir que, dans un Fils, il me reste un vangeur ;
De Sigibert encor, le Tyran n'est pas maître :
Ce Fils nous vangera : le tems viendra peut-être,
Où, du Ciel plus propice au sang de Pharamon,
La foudre détruira les restes de Gellon.

ALBIZINDE.

Mais, Seigneur, permettez..

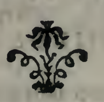
CHILDERIC.

Je ne veux rien entendre !
La mort fait tous mes vœux : adieu, je cours l'attendre :
Eh ! ne mourrois-je pas de honte & de douleur
De voir bruler mon sang d'une coupable ardeur !

ALBIZINDE.

Je ne vous quitte point : à ma gloire rendue,
Je m'en vais, avec vous, mourir à votre vue !

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLOVIS. GONTARIS. GARDES.

CLOVIS.

Oui, Gontaris, allez ; je veux voir l'Etranger ;
Je veux voir la Princesse & les interroger :
Qu'on les fasse venir !

SCENE II.

CLOVIS *seul.*

Penétrons dans leur ame ;
Sachons quel sort enfin doit obtenir ma flâme.
Mais à peine ai-je vû ce Captif malheureux,
Que, depuis dans mon cœur, régne un désordre affreux :
Un désir curieux me presse, me dévore ;
Il m'excite en secret à le revoir encore.

Ah ! faut-il s'étonner de me troubler pour lui ;
L'objet de mon amour s'en déclare l'appui !
De puiſſans intérêts les uniſſent enſemble ;
Ce n'eſt pas ſans motif que la Princeſſe tremble.
Mais le Captif paroît !

SCENE III.

CHILDERIC *enchaîné*. CLOVIS. GARDES.

CLOVIS *à Childeric.*

Approche, malheureux!

à part.

Son intrépidité, ſon front majeſtueux
Ont déja redoublé le trouble qui m'agite :
Je ſens qu'en ſa faveur, tout déja ſollicite.

à Childeric.

Je ſais que ſur mes jours, tu voulois attenter :
Quel que ſoit le motif qui pouvoit t'y porter,
Sitôt que c'eſt moi ſeul que regarde une offenſe,
Apprends que le coupable eſt ſûr de ma clémence.

CHILDERIC *à part.*

Où ſuis-je ! Juſtes Dieux !

CLOVIS.

Mais dis-moi ſeulement,
Quel eſpoir fut le tien ? Par quel reſſentiment,
Armé contre mes jours....

CHILDERIC *à part.*

Dans mon cœur la nature
N'avoit point, pour mon fils, excité ce murmure !

CLOVIS.

Réponds, parle, perfide!

CHILDERIC.

Oui, tu me dois la mort!
Termine, en m'immolant, la rigueur de mon ſort!
J'allois....

CLOVIS.

Eclaircis-moi ſur ce que je demande!
Tu dois mieux obéir ſi-tôt que je commande.
Quel païs eſt le tien? quel eſt ton nom, ton rang?

CHILDERIC.

Ardent à me vanger, j'avois ſoif de ton ſang:
Je touchois au moment, où je l'allois répandre:
Frappe! je n'ai, Clovis, rien de plus à t'apprendre.

CLOVIS.

Non, non, qui que tu ſois, triomphe juſqu'au bout;
Je ſens que je ſuis prêt à te pardonner tout:
Mais du moins tire-moi d'une affreuſe contrainte:
Découvre-moi ton ſort; parle, parle ſans crainte.

CHILDERIC.

Soins ſuperflus! en vain tu prétends m'arracher
Un ſecret que ma gloire ordonne de cacher.
Et c'eſt te dire aſſez qu'il n'eſt point de Puiſſance,
Qui me force jamais à rompre le ſilence:
Les tourmens, tes bienfaits, la vie, ou le cercueil;
Quand la gloire a parlé, je vois tout d'un même œil.

CLOVIS.

Ah! de trop de bontés, mon cœur enfin ſe laſſe!
Un ſentiment ſecret me demandoit ta grace:
Ingrat, je lui cédois; je ſaurai l'étouffer;
D'une vaine pitié, je ſaurai triompher.
Eh bien, nous allons voir ſi l'aſpect des ſupplices
Ne te contraindra pas d'avouer tes complices,
Ta naiſſance, ton nom, ces deſſeins concertez...

aux Gardes.

Qu'au milieu des tourmens, on l'oblige...Arrêtez !

à part.

Au lieu de m'irriter, je ſens qu'il me déſarme :
Plus je le vois, & plus un invincible charme...
Dieux ! ne puis-je ſavoir qui fait naître en mes ſens
Des mouvemens ſi vifs, des tranſports ſi puiſſans?

SCENE IV.

CHILDERIC *enchaîné.* CLOVIS. GONTARIS. GARDES.

GONTARIS, *tirant Clovis un peu à l'écart.*

Seigneur, en ce moment, un Français plein de zèle,
Que l'on tâchoit envain de vous rendre infidèle,
M'apprend que le Captif qu'on vient de vous livrer,
Qui, du Trône aujourd'hui, prétendoit s'emparer,
Eſt le Roi Childeric, qu'autrefois votre Pere
Crût avoir fait périr dans ſa juſte colere.

CLOVIS *à Gontaris.*

Que dis-tu? Laiſſe-nous.

à part.

Mon cœur ſaiſi d'effroi....
Incertain..,Ciel ! J'entends ce que tu veux de moi.

SCENE V.

CHILDERIC. CLOVIS.

CHILDERIC.

EH-bien, n'eſt-il pas temps enfin que je périſſe ?
Pourquoi balances-tu d'ordonner mon ſupplice ?

CLOVIS.

Parle ! Es-tu Childéric ? Eſt-ce-là ton ſecret ?

CHILDERIC.

Cet aveu, de ma mort, doit avancer l'arrêt ;
Mais dans quelque tourment où ta fureur me plonge,
Voudrois-je racheter mes jours par un menſonge,
Digne des malheureux par la crainte abattus ?
Oui, je ſuis Childeric ; frappe, n'héſite plus.

CLOVIS.

Au lieu de m'irriter, de braver ma colere,
Tu devrois bien plutôt, moins fier dans ta miſere,
Implorer...

CHILDERIC.

Que dis-tu ? crois-tu m'intimider ?
Depuis quand, en ces lieux, oſes-tu commander ?
Pour me charger de fers, pour me parler en maître,
Toi-même réponds-moi, quel titre as-tu pour l'être ?
Toi, le fils d'un Tyran, d'un lâche Uſurpateur !
Comptes-tu pour tes droits ſon crime & ſa fureur ?

CLOVIS.

O Dieux !

CHILDERIC.

Si, de Gellon, j'ai pû tromper la rage,
Accomplis son forfait, & vange son outrage;
Ne déments point le sang qui t'a donné le jour,
Si tu prétends regner, sois barbare à ton tour.
Le Destin te présente une illustre victime;
Tu peux te signaler enfin par un grand crime.
Jamais Usurpateur fit-il grâce à son Roi?
Suis leur noire maxime; achéve; hâte toi:
Du fils de mon Tyran que puis-je encore attendre?

CLOVIS.

Le Trône...il t'appartient; je suis prêt d'en descendre.
L'honneur de t'y placer est assez grand pour moi:
De ton premier Sujet, reçois ici la foi.

Il détache les fers de Childeric, & se met à ses genoux.

Trop heureux en ce jour de te faire connaître,
Que si, d'un fier Tyran, le Destin m'a fait naître,
De sa haine pour toi, de sa témérité,
De ses noires fureurs, je n'ai pas hérité.

CHILDERIC.

Embrassant Clovis à ses genoux.

Ah! tu n'es point son fils! Dans le sang d'un barbare,
On ne puisa jamais une vertu si rare.



SCENE VI.

CHILDERIC. CLOVIS. ALBIZINDE.

ALBIZINDE *au fond du Théâtre.*

AH! que vois-je? Clovis aux genoux de mon Roi!

CHILDERIC.

Venez, venez, Princesse, & calmez votre effroi!
Aux plus nobles transports ? ce Heros s'abandonne;
Il brise mes liens : il me rend la Couronne.

ALBIZINDE.

Je n'espérois pas moins d'un cœur si vertueux :
Je reconnois Clovis à ces traits généreux!

CLOVIS.

Ah! Si vous aviez crû qu'elle obtînt la victoire,
Pourquoi ne pas m'ouvrir le chemin de la gloire ?
Eh quoi! mes sentimens n'ont-ils pas éclaté ?
Non, non, de ma vertu, vous avez trop douté.

ALBIZINDE.

Ta gloire en est plus grande; elle en est moins suspecte :
Même, malgré l'envie, il faut qu'on la respecte.
Pour en diminuer, pour t'en ôter le prix,
On eût dit que l'amour aveuglant tes esprits,
Te faisoit lâchement rendre le diadême,
Au lieu que ton grand cœur prend essor de lui-même;
Qu'à la seule vertu, trop content de céder,
Tu descends de ton rang, sans en rien demander;

CHILDERIC *à Clovis.*

Quel peut être le fruit de ma reconnoissance ?
Des biens que tu remets encore en ma puissance,
Je n'en connois aucun.....

SCENE VII.

CHILDERIC. CLOVIS. ALBIZINDE. GONTARIS.

GONTARIS *à Clovis.*

Ah ! Seigneur, hâtez vous
De venir repousser de parricides coups !
Clodoade, Lisois, votre Frere lui-même,
Lâchement entraînés par une audace extrême,
Ont armé contre vous un Peuple furieux ;
En tumulte, à grands pas, ils marchent vers ces lieux ;
Rien ne peut, du Palais, leur fermer le passage,
Vos Gardes renversés vous livrent à leur rage.
Ils viennent, pour parer des ordres inhumains,
Arracher, disent-ils, Childeric de vos mains.
Leur nombre, leur fureur, à chaque instant, redouble.

CHILDERIC *à Clovis.*

Suivez mes pas, Seigneur, j'appaiserai ce trouble :
Hâtons-nous : vos vertus les vont tous étonner.

CLOVIS.

Oui, venez, à leurs yeux, je veux vous couronner !

SCENE VIII.

ALBIZINDE *seule.*

O Ciel ! que de vertus ! . . . mais mon ame
est émuë !
Je les vois à regret s'éloigner de ma vuë.
Eh quoi ! lorsqu'à mes vœux, tout semble conspirer,
Qu'à tous ses mouvemens, mon cœur peut se livrer ;
Qu'il se doit applaudir de sa tendresse extrême ;
Pour un jeune Héros trop digne que je l'aime ;
Lorsqu'enfin, pour mon Roi, rien n'est à redouter,
Quelle vaine terreur vient encor m'agiter !
Ah ! malgré tant de biens, puis-je être sans allarmes !
Pour perdre mon Amant, chacun a pris les armes ;
De la rebellion, chacun suit l'étendart :
On menace, on poursuit Clovis de toute part ;
Sigibert conduit tout ; & sa jalouse rage,
Jusqu'à lui, s'il se peut, va s'ouvrir un passage :
Enfin sçai-je les maux qui peuvent m'accabler ?

SCENE IX.

ALBIZINDE. ELLENIRE.

ALBIZINDE.

Ellenire, où cours-tu ? que tu me fais trembler !
Ciel ! quel trouble est le tien ? quelle affreuse disgrace
Te fait...

ELLENIRE.

Ah ! je frémis du coup qui vous menace !
Peut-être en ce moment, Clovis n'est déja plus.

ALBIZINDE.

Que dis-tu ?

ELLENIRE.

Ses efforts deviendront superflus :
Ses soldats sont défaits ; & déja les Rebelles,
Ou plûtôt, pour leur Roi, des Sujets trop fidèles,
Secondent Sigibert, qui partout est vainqueur ;
Qui jure hautement de lui percer le cœur.
Peut-être c'en est fait !



SCENE X.

ALBIZINDE. CLODOADE. ELLENIRE.

ALBIZINDE.

Que venez-vous m'apprendre,
Clodoade ?

CLODOADE.

Un malheur qu'on ne pouvoit attendre.

ALBIZINDE.

Clovis, ou Childeric, par le ſort abbatus....

CLODOADE.

Non, ils vivent tous deux, mais Sigibert n'eſt
plus.

ALBIZINDE.

Sigibert, Juſte Ciel ! Et quel revers l'accable ?

CLODOADE.

Pour ſauver Childeric d'une mort déplorable,
Au pouvoir de Clovis, nous venions l'arracher ;
Les Peuples, ſur nos pas, s'empreſſoient de marcher ;
Et déja, ſuccombant ſous notre juſte rage,
Les ſoldats de Clovis nous cédoient le paſſage ;
Rien ne mettoit obſtacle à nos heureux ſouhaits :
Déja nous arrivions aux portes du Palais ;
Et nous allions enfin délivrer notre Maître.
Mais à nos yeux ſurpris, nous l'avons vû paroître ;
Il marchoit triomphant ; il étoit libre, armé ;

Clovis l'accompagnoit ſans paroître allarmé ;
Au devant de nos pàs, l'un & l'autre s'avance ;
Le Roi parle ; on ſe calme ; on lui prête ſilence.
» Invincibles Français, vous qui, pour votre Roi,
» Témoignez en ce jour tant d'ardeur & d'effroi,
» Ne craignez rien, dit-il, pour lui, ni pour vous-
» même ;
» Clovis, en ma faveur quitte le Diadême !
A ces mots, Sigibert (eh, qui l'eût pû prévoir?)
Sigibert s'abandonne au plus vif déſeſpoir :
Le grand cœur de Clovis, tant de vertu l'outrage.
Et ſuivant lâchement les tranſports de ſa rage,
Il vole ſur Clovis qui ne l'apperçoit pas ;
Il arrive vers lui, déja leve le bras....
Le Roi, de ce Héros, voit le péril extrême ;
Et pour parer un coup (qu'il craint moins pour
lui-même,)
Entre ces deux Rivaux paſſe rapidement ;
Sigibert aveuglé par ſon emportement,
Impatient de voir ſa main de ſang trempée,
Alloit au ſein d'un Pere enfoncer ſon épée,
Quand Clovis à ſon tour détournant ſa fureur,
Trop juſtement ſaiſi de colere & d'horreur,
D'un ſeul coup, à l'inſtant, renverſe le perfide,
Et garantit le Roi d'un affreux parricide.
Dans les bras de Liſois, Sigibert expirant,
Tombe, murmure, meurt. Mais d'un péril ſi
grand,
L'un par l'autre ſauvés, Clovis & le Roi même,
Paroiſſant peu touchés de ce malheur extrême,
A la reconnoiſſance abandonnent leur cœur.

ALBIZINDE.

Je ne puis revenir de ma juſte frayeur !

CLODOADE.

Ils viennent !

SCENE XI.

CHILDERIC. ALBIZINDE. CLOVIS. CLODOADE. GONTARIS. TROUPE DE PEUPLES. GARDES.

CLOVIS *à Childeric.*

Quoi, Seigneur ? Quand ma funeste rage
N'a crû, d'un Frere ingrat, que repousser l'outrage,
Mon bras, de votre Fils, auroit percé le flanc ?
Punissez moi ; frappez ; n'épargnez point mon sang !

CHILDERIC.

Non, dûssai-je passer pour un cœur insensible,
Aux sentimens humains sans honte inaccessible ;
J'ai plus frémi du trait qui vous a menacé,
Que je n'ai craint le coup dont vous l'avez percé.

SCENE XII. & DERNIERE.

LISOIS *& les Acteurs ci-dessus.*

LISOIS *se jettant aux genoux de Childeric, & lui remettant le paquet de lettres, qu'il avoit donné à Sigibert au second Acte.*

Ah, Seigneur, pardonnez à mon aveugle zèle !
Je vous avois trahi pour être trop fidèle.

Enfin, de votre Fils ; le ſort eſt découvert :
Voyez ce qu'a voulu vous cacher Sigibert.
Il le reçut de moi, mais ſa rage inhumaine....

CHILDERIC *baiſant la Lettre de Bazine.*

Je reconnois la main & le ſeing de la Reine !

Il lit la Lettre de Bazine à Evagès.

Je ne me plaindrai plus des fureurs d'un barbare.
Ton zéle, Evagès, les répare ;
Puiſqu'il vient de placer, au lieu du fils aîné
D'un Uſurpateur déteſtable
Le fils de Childeric, de ton Roi véritable ;
Et qu'ainſi, pour regner, mon fils eſt deſtiné ;
Car le Tyran envain oſeroit le pourſuivre,
Sous le nom de Clovis, mon fils eſt ſûr de vivre ;
Par cet échange heureux, voulant fraper le mien,
L'implacable Gellon immoleroit le ſien.

CLOVIS *embraſſant Childeric avec tranſport.*

Ah, vous êtes mon Pere !

CHILDERIC *embraſſant Clovis.*

O mon Fils ! Quelle joye,
En ce jour fortuné, le Ciel encor m'envoye !

ALBIZINDE.

Mon cœur ne peut ſuffire à ſon raviſſement !

CLOVIS *à Childeric.*

Comment vous exprimer tout ce qu'en ce moment,
Ce cœur qui vous chérit, vous aime, vous révére...

CHILDERIC.

Dieux, quel eſt mon bonheur ! je vois que je ſuis Pére
D'un Prince que la gloire a toujours animé,
Aux plus hautes vertus, dès l'enfance, formé !

Mais le Ciel ne veut pas en me ſauvant la vie,
Que par moi, la couronne ici te ſoit ravie,
Que j'oſe, de ta gloire, interrompre le cours :
Ce n'eſt qu'un tendre Ami qui vole à ton ſecours.
Mille voiſins jaloux que la fureur inſpire,
Fondent de toutes parts ſur ce naiſſant Empire :
Affoibli par les ans moins que par les malheurs,
Je leur oppoſerois d'impuiſſantes ardeurs.
Tandisque j'aurai ſoin, dans le ſein de nos Villes,
Que les Peuples heureux coulent des jours tranquiles,
Va combattre, détruire un Monde d'Ennemis ;
Qu'enchaînés à ton char, ils te ſoient tous ſoumis !
Hâte-toi, dans le cours de tes jeunes années,
De pourſuivre, mon Fils, tes hautes deſtinées :
Que les Romains vaincus, les Gots humiliés,
Que les Germains punis fléchiſſent à tes pieds !
Dans ces riches Climats où ſerpente la Seine,
Etablis à jamais ta Grandeur Souveraine ;
Jette les fondemens d'un Empire fameux,
Qui tranſmette ta gloire à nos derniers Neveux ;
Dont cent Rois illuſtrés par les plus dignes titres,
De la guerre & la paix, ſoient toujours les Arbitres,
Le Refuge des Rois, la terreur des Tyrans,
L'Amour d'un Peuple heureux par leurs ſoins bienfaiſans !

à Liſois.

Liſois, ſuis ce cher Fils ; ſois-lui toujours fidèle,
Que ton illuſtre Race, héritant de ton zèle,
De ſon Trône à jamais, ſoit le plus ferme appui !

à Albizinde.

Vous, ma chere Albizinde, hâtez-vous aujourd'hui,

Par le plus doux lien, de devenir ma Fille ;
Que cet hymen releve une Auguste Famille !

Aux Peuples.

Et vous, braves Français, célébrez ce grand jour,
Où, des Dieux, pour vos Rois, a triomphé l'Amour !

FIN.

AVERTISSEMENT

Sur la Lettre suivante.

J'Avois résolu d'exposer ma Tragédie au jugement du Public sans tâcher de le prévenir en ma faveur, & sans chercher à repondre aux diverses objections qu'on a faites contre elle : mais j'ai trouvé un Défenseur si zélé dans l'Auteur de la Lettre qui a paru adressée à Madame Berthelot, *

* M. PHILIPPE DE PRETOT, Auteur de cette Dissertation, est assez avantageusement connu dans la République des Lettres, par plusieurs Ouvrages qu'il lui a donnés : c'est à lui que l'on doit les magnifiques Editions des Poëtes & Historiens Latins, avec des Gravures fort belles & dans la forme des *Elzevirs*, tous revûs sur les MSS. des plus fameuses Bibliothèques ; il a

& il m'a ſemblé qu'il avoit ſi ſolidement refuté les plus fortes critiques qu'on en faiſoit, que je ne puis me refuſer la ſatisfaction de joindre cette Lettre à ma Piéce; non que je croye mériter tous les éloges qu'il lui donne : mais auſſi comme je ne crois pas mériter tout le mal que mes Ennemis en ont dit, je me flatte que le Lecteur ſenſé, prenant le milieu entre l'excès de louange & l'excès de blâme, me rendra par ce ſage tempérament la juſtice qui m'eſt dûe, & réduira par là mon Ouvrage à ſa véritable valeur.

donné en 1744 *un Eſſai de Géographie*, in 8°. qui a été réimprimé en 1748. On a encore de lui *le Glaneur Français*, *les Amuſemens de l'Eſprit & du cœur &c.* & il va bientôt faire paroître *une Analyſe Géographique de la France*, & *un Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire Univerſelle.*

LETTRE DE MONSIEUR PHILIPPE, A MADAME BERTHELOT, A Montalais.

Au sujet de la Tragédie de CHILDERIC.

MADAME,

Ce n'eſt ni par pareſſe, ni par indifférence que je ne me ſuis pas preſſé de vous rendre compte de la nouvelle Tragédie de *Childeric* La premiere repréſentation fut ſi tumultueuſe, & la Piece par elle-même demande tant d'attention, que je n'ai voulu hazarder mon jugement qu'après l'avoir vue plusieurs fois & m'être mis à portée d'entendre ce qui ſe diroit de part & d'autre. J'oſe penſer que c'eſt une de ces Pieces qui gagne à être vue, & qui bien différente de la plûpart de celles de nos jours dont on eſt dégoûté de fort bonne heure, vous attache & vous intéreſſe encore plus quand on la revoit : on y découvre toujours plus de génie, d'invention, & d'art.

Le ſujet a paru d'abord très-brouillé ; il eſt en effet bien *implexe;* mais peut-être moins que celui de tant d'excellentes Piéces. (Les tragédies *de*

Rodogune, *d'Heraclius* (1); *d'Amasis*, *d'Ino & Melicerte* (2); *de Radamisthe & Zenobie* (3); *d'Agrippa* (4) *ou du faux Tiberinus* & autres en font preuve.) Et il est expliqué avec autant de netteté, qu'il a été possible.

La vivacité Françoise n'a pas voulu écouter celle-ci & l'a condamnée d'abord sans l'entendre : ce n'est qu'à la seconde & troisiéme représentation qu'on a commencé de lui rendre justice.

Je vais tâcher de vous en donner une idée, en attendant, Madame, que l'impression vous mette en état d'en juger par vos yeux. Je me garderois bien d'en crayonner l'esquisse si vous étiez de retour ici : Votre absence me met dans l'obligation d'écrire à la personne la plus spirituelle du monde, ce qu'on pense des ouvrages d'esprit.

Je prédis d'avance à l'Auteur de Childeric, qu'il gagnera beaucoup au tribunal d'une lecture sans distraction, & qu'il ne doit pas craindre le sort de quantité de Piéces nouvelles, qui perdent dans le cabinet les trois quarts de leur mérite. Une analyse raisonnée & suivie, me guidera dans l'extrait que j'entreprens.

Sujet de la Tragédie.

Gellon s'étant fait un parti parmi les Français & secondé des troupes Romaines, entreprend de détrôner Childeric : en effet il y réussit, poursuit ce Roi malheureux, fait mourir ses Enfans, ses Neveux, & tous ceux qui ont paru les plus zèlés pour lui. Il tient ce Roi dans une étroite prison, &

(1) Du grand Corneille.
(2) De la Grange.
(3) De Crebillon.
(4) De Quinault.

son épouse Bazine dans un Fort; enfin craignant toujours quelque révolution, il ordonne qu'on fasse mourir Childeric; & s'en fait apporter la tête. Le cruel n'a conservé de toute la race de Pharamond, qu'une Princesse, que l'Auteur appelle Albizinde, & qu'il dit être niéce de Childeric. Mais la Reine Bazine a sauvé un de ses fils, & l'a soustrait à la fureur du Tyran. Cependant Gellon avoit deux fils jumeaux, qu'il avoit confiés a Evagès. Ce Courtisan avoit feint de se ranger du parti de l'usurpateur, quoiqu'en secret attaché à Childeric, & d'intelligence avec Bazine. En effet, pour servir son véritable Roi, & assûrer au moins la couronne à son fils, Evagès met le fils de Childeric à la place du fils aîné de Gellon. Le Tyran s'apperçoit même dans ce tems-là de quelque intelligence entre Evagès & Bazine, & les fait mourir tous deux. La place d'Evagès est donnée à Clodoade: un bruit court alors qu'il y a un fils de Childeric vivant, ce qui cause des mouvemens parmi le peuple; que le Tyran craint avec raison; il charge Clodoade de poursuivre ce prétendu fils de Childeric; Clodoade le cherche; & on lui remet enfin l'enfant qui passe pour le fils de ce Roi. Clodoade touché de pitié, au lieu de le faire mourir, songe à le sauver; & comme il en cherche les moyens, le second fils de Gellon, dont il a soin, vient à mourir; il remet le fils qu'il croit appartenir à Childeric, à la place de ce second fils de Gellon, & porte au Tyran son propre fils, percé de coups & défiguré, en lui disant que c'est là le fils de Childeric qu'il a trouvé, & qu'il a poignardé; ce qui lui gagne totalement la confiance & l'amitié de Gellon.

Clodoade a pris pour témoin de la ſuppoſition qu'il vient de faire, Sinnorix, qui eſt un homme attaché a Childeric, & qui devient enſuite un objet des fureurs du Tyran. Clodoade de plus a eu ſoin de prendre des atteſtations de Sinnorix : enfin Gellon après quinze ou dix-huit années de regne, de trouble & de crainte, meurt. Clovis qui paſſe pour ſon fils aîné lui ſuccéde, & Clodoade conſerve auprès de ce Prince, la même place qu'il avoit auprès de ſon prétendu pere ; il a déja obtenu toute ſa confiance.

D'un autre côté. Childeric, qu'on croit avoir été immolé par Gellon, a été ſauvé par le Chef qui le gardoit ; lequel, d'accord avec Evagès, l'a fait fuir, & a porté au Tyran la tête d'un de ſes ſoldats qui venoit de mourir. Childeric retiré dans la Turinge, s'eſt tenu caché ſous un nom ſuppoſé, attendant toujours que quelque occaſion favorable lui donnat les moyens de remonter ſur le trône.

Evagès prêt à mourir, a chargé Liſois d'un paquet pour Childeric, dans lequel il lui envoye une lettre de la Reine Bazine, qui atteſte à ſon époux l'échange qu'Evagès a fait de leur fils avec le fils aîné de Gellon. Evagès apprend en même tems à Liſois que Childeric a été ſauvé de la fureur de Gellon, & le preſſe de renouveller ſes ſoins & ſon ardeur pour leur Roi malheureux. Liſois n'oublie rien pour en découvrir la retraite ; ſon zèle eſt inutile : lui-même a été envoyé en exil dans la Rhétie par Gellon, & n'eſt rappellé que par Clovis, dont la générosité fait grace à tous ceux que ſon prétendu pere a pourſuivis.

Voilà, Madame, les faits antécédens à l'action

ce la piece qui sont exposés avec un art infini, une Scene n'apprenant que ce qu'il faut pour l'intelligence de celle qui la suit: Voici à présent l'action de la Tragédie, détaillée aussi bien que j'en suis capable.

Ici l'Auteur de la Lettre faisoit un extrait scene par scene de la Piece qui devient inutile, puisque la voici en entier On peut voir cet extrait dans le Glaneur tome 3. brochure 5e où cette Lettre se trouve imprimée. Il poursuit ainsi.

Je ne doute point, Madame, que ce simple Extrait où je n'ai fait que suivre rapidement l'action, ne vous donne une forte envie de voir une Piéce si bien imaginée, si bien conduite, & si intéressante. Tout y est annoncé & amené avec art; les Scenes y naissent l'une de l'autre; les Acteurs n'entrent & ne sortent qu'avec quelque motif; le dénouement préparé dès l'exposition, n'est pourtant pas aisé à prévoir: les caractéres ne se démentent jamais, & ils sont parfaitement contrastés. Que la noirceur de Sigibert réleve la générosité & la grandeur d'ame de Clovis! Quelle vertu dans Albizinde! Quelle fermeté dans Childéric! Il n'est pas jusqu'aux seconds rolles qui ne soient maniés avec beaucoup de réfléxion: Lisois & Clodoade contrastent entre eux: l'un a toujours suivi le parti de la justice & du devoir, sans recourir à aucune feinte qu'il croit indigne d'un sujet fidele; & l'autre n'a jamais marché que par détour & par trahison vers une fin noble & louable. Quoique l'amour jette un grand intérêt dans cette Piece, il est pourtant subordonné à de plus grands objets: il agit beaucoup, mais parle peu: En un mot, il y est traité comme il devroit l'être dans la Tragédie, dont il ne doit

pas

pas faire tout le fond, & où l'on doit faire regner par tout les plus grands exemples, & faire triompher les plus sublimes vertus.

Pour moi, j'ai senti tous les mouvemens que la représentation d'une belle Tragédie doit inspirer. Pitié, terreur, élévation de l'esprit, attendrissement du cœur; j'ai passé successivement d'un de ces sentimens à l'autre: aussi ne puis-je revenir de l'étonnement où je suis, de voir une quantité formidable de Critiques s'élever contre cet ouvrage. Ce n'est ni la partialité, ni la complaisance, qui me font parler; mais j'ai droit de dire mon sentiment sans mériter le blâme de personne. Permettez-moi, Madame, de vous rapporter les principales objections qui sont venuës a ma connoissance, & de prévenir par des raisons qui les détruisent sans retour, la mauvaise impression qu'elles pourroient faire sur vous, si les préjugés vulgaires avoient quelque droit sur un esprit philosophe.

La premiere & la plus générale, c'est l'obscurité des deux premiers Actes. Mais quoiqu'on en puisse dire, je ne conviendrai jamais de ce défaut. Une Piece peut être très implexe, & n'être point obscure, si les faits y sont exposés peu à peu, simplement & sans aucun détail inutile; c'est ce que j'ose dire avoir été rempli par l'Auteur de Childeric.

A la fin du premier Acte, chacun croit que Sigibert est fils de Childeric, & que Clovis est fils de Gellon; on voit deux Sujets zélés s'empresser pour un Prince qui paroît, dès les premiers vers qu'il dit, dévoré d'une ambition démesurée; on les voit conspirer contre un Roi vertueux, dont les senti-

mens intéressent dès le premier abord. On est fâché en un mot que Sigibert soit fils du vrai Roi, & que Clovis ne doive le jour qu'à un Tyran. On ne s'attend pas au grand effet que l'erreur de Clodo de produit sur Lisois, qui, convaincu que Sigibert est son vrai Maître, lui remet le dépôt important par où Sigibert lui-même apprend la méprise de Clodoade, & découvre au Spectateur, avec un art qu'on n'a jamais vû sur le Théatre, ce qu'il est nécessaire qu'il sçache ; c'est-à-dire, que Clovis est le vrai fils de Childeric, & que Sigibert est le fils de Gellon. Les vers qui expliquent ce double échange, sont si clairs, qu'il faut fermer les oreilles pour ne les pas entendre. Sigibert réfléchissant sur le Paquet qu'il vient de recevoir, dit en termes clairs & précis : *Je fus changé deux fois par mes deux Gouverneurs : J'étois l'aîné des enfans de Gellon. Evagès par le premier échange, donna mon nom avec ma place au fils de Childeric, ce qui me faisant passer pour fils de ce Roi, l'on alloit sous ce titre, me livrer a la mort, lorsque par un second échange, on m'a remis à la place de Sigibert qui venoit de mourir.*

Pour moi, je ne sçais, Madame, où est l'obscurité que l'on trouve dans ce récit ; mais c'est ici où j'admire l'art de l'Auteur, qui ayant prévû la peine que les François trop vifs, auroient de se prêter à l'attention qu'il demandoit d'eux ; & connoissant d'ailleurs que pour avoir du plaisir à la représentation de sa Piece, il suffisoit de sçavoir lequel des deux Princes étoit le véritable fils du Roi, fait dire à Sigibert, après avoir expliqué l'énigme, que le fils de Childeric n'est autre que Clovis, & que lui-même est le véritable fils de Gellon. Encore une

fois, ne faut-il pas *s'assourdir* ſoi-même, pour vouloir trouver de l'obſcurité dans cette expoſition ?

Que l'on convienne de bonne foi, que tout l'Héraclius eſt cent fois plus embrouillé ; ſi on l'a toujours regardé comme le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, pourquoi refuſera-t'on à l'Auteur de la nouvelle Tragédie, les applaudiſſemens qu'il mérite, pour avoir oſé, après l'inimitable Corneille, non ſeulement entreprendre une Piece dans le goût de ce grand Homme, mais pour y avoir mis des beautés du premier ordre, & l'avoir conduite avec tout l'art qu'un Auteur conſommé au Théatre auroit à peine, ſans qu'on puiſſe lui reprocher d'avoir rien pris du deſſein, des ſituations, ni des intérêts de ſon modéle ? La beauté & l'intérêt d'Héraclius conſiſtent à ignorer quel eſt le vrai fils du Tyran & celui du Roi ; & le Spectateur eſt dans l'incertitude juſqu'à la fin de la Piéce : au lieu que dans Childeric, ils conſiſtent à ſçavoir que Clovis eſt le vrai fils du Roi & Sigibert celui du Tyran. Ce qui eſt très-clairement énoncé, & à quoi l'on ne peut ſe méprendre.

Quel ſurcroît d'intérêt ne produit pas alors la détermination de Sigibert, de cacher le ſecret, & de perdre Clovis ? Monſieur de Morand, par une invention ſans exemple, met les ſeuls ſpectateurs dans ſa confidence, tandis que les perſonnages abuſés agiſſent contre leur propre intention ; & que Sigibert qui poſſéde ſeul le ſecret, va droit à ſon but, mais par des voyes qui font trembler le ſpectateur.

On paſſeroit ce double échange, ont dit quel-

ques Critiques, s'il étoit absolument nécessaire, (& c'est ici la seconde objection) mais il y en a un qui est sûrement inutile. C'est ce qu'on leur niera tant qu'ils ne montreront pas la ressource de leur génie à simplifier ce fait, sans changer les grandes situations de la Piece. C'est-là un propos hazardé, & qu'on peut regarder comme tel, jusqu'à ce que la question de fait qu'il contient, soit démontrée.

La troisiéme objection, Madame, est sur l'arrivée du Roi, qui vient trop témérairement, à ce qu'on a prétendu. Mais quelle est donc la témérité de ce Roi, qui ayant attendu la mort de Gellon, & que la Princesse sa niéce fût en âge de lui prêter du secours, vient avec toutes les précautions possibles, s'adresser à elle en inconnu, pour sonder ses dispositions en faveur de Childeric? A-t'il une voye plus naturelle & plus simple pour former une conspiration contre le fils de Gellon, qu'il croit un jeune homme, dont la puissance ne doit pas encore être bien affermie?

Il doit craindre du moins d'être découvert, ajoûte-t'on, & puisque Clodoade & Lisois le reconnoissent dès le premier abord; pourquoi d'autres Courtisans ne le reconnoîtront-ils pas?

La réponse à cette objection est dans la Piece même, & est encore un effet de l'art du Poëte. Ce qui fait que le Roi est reconnu par les deux conspirateurs, c'est qu'ils sont prévenus par Albizinde qu'il est vivant, & qu'un homme arrivé de sa part doit leur en donner des nouvelles. Alors ses traits les frappent; ils se jettent à ses genoux: mais ceux qui sont persuadés qu'il ne vit plus depuis 15. ou 18. ans, se garderont bien de soupçonner,

même en reconnoissant des traits semblables aux siens, que c'est lui-même qui se présente à leurs yeux. Sur quelques traits ressemblans à une personne qu'on a connu & qu'on a vû mourir, on ne s'imagine pas que les morts reviennent du tombeau ; l'on est plus porté à croire que c'est un homme qui ressemble à celui qu'on compte perdu, que de penser que c'est le mort lui-même !

Quatriéme grief. Car, Madame, on épluche tant qu'on peut dans ce monde ceux qui courent la carriere épineuse du Théâtre. On vétille surtout en fait d'ouvrages d'esprit, & c'est en effet le principal apanage du Public Littéraire. On reproche donc à l'Auteur, d'avoir fait mourir Childeric * & l'on dit qu'il auroit bien mieux valu exposer Sigibert mourant aux yeux du Spectateur ; qui auroit déclaré sut le Théatre son secret. Pour cet article, on sçait, sans en pouvoir douter, qu'il n'y a point de moyen que M. de Morand n'ait pris pour atteindre au dénouement le plus heureux ; mais les Comédiens ont été obstinés à vouloir qu'il se fist par la mort du Roi. Ces Messieurs ont crû que ce pere mourant pour sauver la vie à un Héros, tel que Clovis, & qui se trouve son fils, que la joye de Childeric à la vuë d'un fils si généreux & si grand, que les regrets de Clovis & d'Albizinde produiroient un effet plus attendrissant que toute autre catastrophe ; & je crois qu'ils

* Dans cette nouvelle Edition, l'Auteur a déféré à cette objection, & en est revenu à sa premiere idée, qui n'avoit jamais été de faire mourir le Roi. Quelques gens de goût & des Comédiens même qu'il a consultés, ont approuvé ce changement ; ce qui l'a déterminé à s'en tenir à cette correction.

ont eu raison. Le parfait bonheur de Clovis & d'Albizinde console de la perte du Roi, & ne laisse, pour ainsi dire, rien à desirer au spectateur attendri & content. J'ai même trouvé plus de personnes qui l'approuvoient que de celles qui la blâmoient. D'ailleurs Sigibert expirant sur le Théatre, n'eût excité que de l'horreur; & dès que Childeric ne mouroit pas, le fils de Gellon dementiroit son caractére en déclarant un secret qu'il doit tâcher d'ensevelir à jamais, s'il a le tems de vivre quelques minutes après le coup mortel qu'il a reçu: au lieu que voyant mourir de sa main le Roi, il trouve un plaisir dans le désespoir que Clovis aura en le reconnoissant pour son pere; & il est d'autant plus fondé à chercher d'en jouir, qu'il se voit perdu sans qu'il lui reste assez de force pour soustraire aux yeux de Clovis la preuve de sa naissance que le Traître a sur lui, comme il l'avoue, connoissant l'impossibilité de dissimuler plus long-tems. Cet aveu suffit pour faire présumer, lorsqu'on voit venir le Roi mourant assurer à Albizinde qu'il est pere de Clovis, qu'on a trouvé la preuve que Sigibert en avoit, laquelle auroit dû être luë sur le Théâtre, si celui-ci y eût fait sa confession: ce qui auroit peut-être jetté de la langueur dans la derniere Scene. C'est encore un des plus grands effets de l'art du Poëte d'avoir trouvé dans la malice de Sigibert un motif pour lui faire garder des écrits qu'il auroit dû anéantir aussitôt.

Pour ceux qui vouloient que ce Prince fût arrêté & désarmé par les Gardes de Clovis, lorsqu'il vient pour forcer le Palais; & que, voyant la parfaite intelligence de Childeric & de Clovis, il se

tuât de désespoir en dévoilant tout le mystére ; sans doute ils n'ont pas fait réflexion que Sigibert arrêté, n'auroit pas eu un sujet de rage assez vif pour en venir à cette extrêmité. Qu'auroit-il eu à craindre, puisqu'il ne paroissoit armé que pour sauver son pere, & que passant pour fils de Childeric, il devoit du moins se promettre la couronne après la mort de ce Roi ? Ainsi tout le parti qu'il auroit eu àlors à suivre, eût été de feindre & de songer à mieux prendre son tems pour faire perir le pere & le fils. Un Critique saisit promptement une idée brillante qui se présente à lui ; & comme il ne peut avoir fait sur un ouvrage autant de réflexion que celui qui l'a composé, il ne faut pas s'étonner si les expédiens qu'il propose, sont presque toujours plus défectueux que ce qu'il blâme.

Sans me mêler autrement de Poësie, quoique je ne sois pas trop initié aux mysteres des neuf sœurs, & que je sois peu propre à juger du langage des Dieux, j'oserois bien pourtant justifier la versification de cette Piéce, contre un nombre infini de personnes, qui admirateurs nés des vers qui font beaucoup de bruit, vuides de sens, & qui n'ont d'autre mérite que le boursouflé, ne peuvent se satisfaire d'une versification douce, mais noble ; simple, mais harmonieuse ; d'une justesse de dialogue qui fait presque toujours prévoir aux personnes de bon sens, la réponse que fera celui qui va parler. Ces Aristarques ne veulent que des détails mal placés, des descriptions poëtiques, des pensées hazardées, & font peu d'attention aux beautés réelles & solides qu'on doit admirer dans l'arrangement d'un Poëme, dans la relation de ses parties, dans la netteté de l'expression, enfin dans

cette noble ſimplicité dont on s'écarte par tout. Le mépris qu'on en fait entraînera la ruine du bon goût, & inſenſiblement celle des beaux Arts.

Je n'ai pas aſſez de mémoire pour vous citer, Madame, un nombre infini de beaux vers, tirés de cette Tragédie, qui m'ont frapé, & qui vous frapeſroient ſans doute. Vous jugeriez par ces dignes échantillons, que s'il ſe peut trouver quelques morceaux négligés pour la verſification, ce ſont ſans doute de ces endroits, où l'Auteur a eu plus de faits à expliquer que de ſentimens à exprimer : ce qui ne pouvoit manquer d'arriver dans un ſujet de la nature de celui-ci. Lorſqu'un Poëte en compoſant n'eſt pas ſoutenu par la paſſion, il eſt poëtiquement impoſſible qu'il faſſe d'auſſi bons Vers que lorſqu'elle l'inſpire.

Néanmoins, Madame, ma mémoire n'eſt pas ſi ingrate que le je penſois; je me rappelle à propos pluſieurs traits de ſublime qui brillent dans ce Poëme. Ceux qui ont écrit ſur cette matière, l'Abbé d'Aubignac, Deſpreaux & les autres, en auroient trouvé preſqu'autant d'exemples tirés de cette ſeule Piéce, qu'ils en ont pû extraire de pluſieurs célébres Tragédies. Souffrez, Madame, que j'en décore cette Lettre, & que je prévienne le plaiſir que vous aurez à les lire dans la Piéce même. Je vous dédommage par-là de l'ennui d'une fatigante Lettre tracée à la hâte, & dictée par la néceſſité embaraſſante, où, tout mauvais Proſateur que je ſuis, je me trouve réduit de vous mander de Paris les nouvelles & & les diſſentions littéraires.

Dès le premier Acte, Clodoade répondant à Liſois, qui lui reproche d'avoir fait mourir le fils de Childeric, lui dit.....

Si je l'avois ſauvé, s'il reſpiroit encore,

Ce Fils! Que dirois-tu?

Liſois lui réplique.......

Que tu fis ton devoir.

Dans le troiſiéme Acte, Childeric demandant à Liſois & à Clodoade ce qu'ils pouront faire pour lui; Clodoade répond....

Ce que, pour votre fils, nous allions entreprendre.

Dans le même Acte, Albizinde preſſée par Clovis de venir au Temple pour l'épouſer, où elle ſçait qu'il doit être aſſaſſiné, lui dit enfin....

Si mon cœur en frémit, c'eſt parcequil vous aime.

Dans lequatrième Acte, Clovis preſſant la Princeſſe de lui déclarer quels ſont ſes ennemis, elle lui répond noblement....

Les vrais Français.

Dans le même Acte, Childeric diſant qu'il eſt encore une reſſource pour ſa gloire, & la Princeſſe demandant ce que c'eſt? le Monarque replique....

Mourir en Roi.

Enfin, dans le cinquième, Clovis voulant faire éprouver à Childeric des tourmens, pour arracher ſon ſecret, après avoir dit à ſes Gardes....

Qu'au milieu des tourmens on l'oblige....

Voyant avancer les miniſtres de la fureur, il s'écrie tout à coup, par un ſentiment ſecret de nature.

Arrêtez!

Plus bas, Childéric reprochant à Clovis l'uſurpa-

tion, la tyrannie, les fureurs de Gellon, & le pressant d'ordonner enfin sa mort, il finit par ce vers,

Du fils de mon Tyran, que dois-je encore attendre?

A quoi Clovis répond, ...

. . . *Le Thrône* . . . *il t'appartient, je suis prêt d'en descendre.*

Ce trait me paroît égal au *qu'il mourut*, (*a*) au *moi*, (*b*) au *l'admirer* (*c*); il renferme non seulement un sentiment aussi beau que tous ceux-là, mais encore une action qui est le plus grand triomphe de la vertu : les autres ne donnent rien, & celui-ci donne tout.

Dans la même Scène, Clovis ayant témoigné à Childeric qu'il n'avoit point hérité des fureurs du Tyran dont il avoit reçû le jour, Childeric l'embrassant à ses genoux, s'écrie . . . .

Ah! tu n'es point son fils!

Tous ces traits-là, Madame, sont sans contredit du vrai sublime, & comme ils sont dans des genres différens, on peut dire que dans cette Piéce, on trouve des exemples de tous les genres du sublime.

Pendant que je tiens la plume, il ne me coûtera pas plus de justifier mon Auteur sur un reproche qui devroit peu toucher un Poëte : mais lorsqu'on peut confondre l'envie & la malice, doit-on se refuser un plaisir si doux? On l'accuse d'avoir peu suivi l'Histoire, ou plûtôt de l'avoir totalement laissée à côté. Eh! depuis quand les Poëtes se sont-ils piqués d'être Historiens?

Il ne leur est pas permis sans doute de changer certaines circonstances dans les sujets connus &

(*a*) Dans les Horaces de P. Corneille.
(*b*) Dans la Medée du même.
(*c*) Dans le Pyrrhus de Crebillon.

consacrés par l'Histoire : Ainsi un Poëte qui feroit mourir César avant Pompée, qui feroit un lâche d'Alexandre, un cruel de Titus, & un Roi fainéant de Charlemagne, mériteroit sans doute d'être sifflé généralement. Il est même de certains Anacronismes qui marquent l'ignorance de l'Auteur.* Or, qu'a fait celui de Childeric, que les poëtes les plus scrupuleux pour l'Histoire n'ayent fait avant lui?

Childeric a été chassé de son Royaume ; Gillon s'est emparé de sa couronne ; Childeric a resté des années entiéres dans la Thuringe. Enfin par l'entremise de Guiomans ou Guiomade, qui avoit feint d'être attaché à Gillon, il est remonté sur son Trône.

Je ne dirai point que le P. Daniel prétend que tous ces faits sont faux, puisque tant d'autres Ecrivains les rapportent: du moins puisqu'ils sont contestés par un de nos plus savans & de nos plus fidéles Historiens, un Poëte doit-il en avoir plus de liberté pour les arranger à son gré. Ainsi M. de Morand a supposé que Gillon, qu'il appelle Gellon pour éviter la mauvaise plaisanterie de *Gilles, Gillon*, étoit un Tyran qui a détrôné & voulu faire périr Childeric ; que Childeric a été sauvé par un bon sujet, & qu'il revient après la mort de son Tyran pour rentrer dans ses droits ; que Guiomade, qu'il a crû encore devoir appeller Clodoade, pour ménager les oreilles délicates ; s'est intéressé pour lui, & qu'enfin Childeric est re-

* Des hommes exposés dans le Cirque sous le régne des Empereurs Chrétiens, comme dans la Tragedie de Pharamond. Quoique cette Piéce ait été jouée avant Childeric, on sçait que celle-ci étoit reçue des Comédiens avant celle de Pharamond.

monté sur son Trône par la générosité de son propre fils, au lieu d'en donner tout le succès à Guiomade ; n'est-ce pas là une histoire bien altérée ?

Il a allongé le tems de l'exil du Roi, & au lieu de le laisser regner comme il a fait depuis son retour au Trône, il le fait mourir en sauvant la vie à son fils *, cela est-il moins pardonnable que de faire mourir Jocaste sur le Théatre, après avoir reconnu Œdipe pour son fils, quoiqu'on sache qu'elle a vecû long tems après ?

Enfin, Clovis n'a-t'il pas tué de sa propre main le fils de Gillon, nommé Siagrius, que pour les raisons déja énoncées l'Auteur a changé en celui de Sigibert? L'incertitude même de la naissance de Clovis n'est-elle pas un fait historique? je l'avance avec preuve ; il y a peu de Tragédies où il y ait plus d'historique que dans celle-ci. L'Auteur n'a pris que des libertés accordées de tous tems aux Poëtes, d'approcher, de reculer, d'allonger les évenemens, pourvû qu'ils ne les changent pas au point qu'ils fassent vivre ensemble des personnes qui n'ont existé que dans des siécles différens. Si les libertés Poëtiques peuvent même s'étendre, c'est sans doute lorsqu'on prend des sujets d'une histoire peu connuë, ou fabuleuse par elle-même.

Voilà, Madame, ce que j'ai crû devoir vous apprendre au sujet de la Tragédie nouvelle. Je ne relèverai pas la mauvaise humeur de ceux qui ont osé attaquer le caractere de Clovis. Des vertus aussi grandes que les siennes les ont sans doute révoltés autant qu'ils ont irrité Sigibert. Dans le

---

* *Voyez* la Note ci-dessus, la correction dont il y est parlé conserve encore mieux la vérité historique.

grand nombre des Auditeurs, il s'en trouve plusieurs qui n'aiment que les Piéces où la corruption des mœurs & le Déïsme triomphent.

A Dieu ne plaise que je souhaite du succès à ce prix au jeune Auteur de Childeric. Il prend une route qui lui assurera du moins l'estime & l'approbation des honnêtes gens, s'il ne peut obtenir le suffrage des gens que la mode & la prévention déterminent. Le Théatre est établi pour épurer les mœurs, non pour les corrompre: de même qu'un Auteur Comique charge le ridicule qu'il attaque, ainsi le Tragique doit-il outrer les vertus qu'il veut faire aimer.

Il me semble que telle est l'idée de notre Auteur & qu'il tâche en cela d'imiter le Grand Corneille. C'est en suivant de pareils modèles qu'on est assuré de se faire beaucoup d'honneur, même en échoüant. Je ne crains point, Madame, d'en dire trop sur cette matiere; c'est de vous que je tiens ces sentimens; & c'est par eux que vous vous distinguez d'une façon supérieure parmi les personnes de votre sexe.

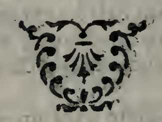
Je ne dois pas finir ma lettre sans vous dire un mot de l'admirable Actrice qui fait Albizinde. La Dlle. Gaussin fait voir dans ce rôle qu'elle est capable d'exceller dans tous les genres de Tragique; & que dans quelque caractère qu'elle paroisse, on ne doit regretter aucune des Actrices illustres qui l'ont précédée.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Madame,

VOTRE, &c. PHILIPPE.

P. S. J'allois cacheter ma lettre, Madame, lorsqu'il m'est revenu un autre chef d'accusation qu'on intente à mon Auteur : nouvelles procédures à faire ; mais j'abrege en deux mots. On dit que la situation de son Héroïne, obligée de conduire son amant au Temple pour y être immolé, ou de trahir son Roi est prise d'Electre. Je vous avoue que je n'avois pas été frappé de cette ressemblance ! mais quoiqu'il y ait quelque chose d'approchant dans Electre, avec bien des différences je crois que le plus grand honneur qu'on puisse faire à M. de Morand, c'est de rappeller cette idée, La situation d'Albizinde est bien plus intéressante que celle d'Electre ; elle produit un effet bien plus surprenant, & elle est traitée bien différemment ; d'ailleurs je suis persuadé que l'Auteur de Childeric, malgré cet avantage, n'a pas eu envie de lutter contre un Homme illustre, dont il respecte la personne, & estime les grands talens. C'est ainsi que quelquefois l'envie & la malice prêtent des armes contre elles-mêmes, & travaillent a la gloire de ceux qu'elles veulent détruire.



L'ESPRIT DE DIVORCE,

COMEDIE.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi le 17. Février 1738.

ACTEURS.

Mr. ORGON.

Me. ORGON.

LUCINDE, leur fille, femme de DORANTE.

DORANTE.

FRONTIN, Valet de Me. ORGON.

LAURETTE, Suivante de LUCINDE.

ARLEQUIN, Valet de la Ferme de Me. ORGON.

DANSEURS ET DANSEUSES.

La Scéne est dans l'avenuë du Château de Mr. Orgon, auprès de Paris.

L'ESPRIT



L'ESPRIT DE DIVORCE,

COMEDIE.

Le Théâtre représente une Allée terminée par un Château, & sur le côté on découvre une Ferme.

SCENE PREMIERE.

M. ORGON, DORANTE.

M. ORGON.



EN vérité, Dorante, vous abuſez de ma complaiſance : vous m'amenez des embouchures du Rhône à Paris, pour y paſſer quelque tems, & jouir des plaiſirs toujours nouveaux & toujours variés, qu'on goûte dans cette grande ville ; mais

à peine y sommes-nous un mois, que je ne sçai sous quel prétexte vous m'engagez à venir à une Campagne, où vous me promettez mille agrémens; & je ne trouve qu'une petite Ferme, où toute commodité nous manque, & où nous ne sçaurions même profiter des plaisirs champêtres : je ne comprends rien à ce procedé. Je n'imagine pas quel dessein....

DORANTE.

Ce séjour vous déplaît; vous vous y trouvez mal logé; vous vous y ennuyez déja : & moi, tout ici m'enchante. Je préfére cette maisonnette à un palais. La proximité seule, l'aspect du Château que vous voyez....

M. ORGON.

Ce Château n'a rien de commun avec notre logement; il paroît fort agréable; les déhors en sont rians, mais nous n'y sommes pas.

DORANTE.

Il est vrai; mais quel plaisir d'en être si proche?

M. ORGON.

En effet, être fort mal à son aise à la porte d'une belle maison, cela est fort consolant.

DORANTE.

Oui, lorsque cette maison renferme tout ce qu'on adore; lorsque par la petite incommodité qu'on se procure, on espere la douceur de voir, d'entretenir ce cher objet, & peut-être le bonheur de s'introduire dans la même demeure.

M. ORGON.

Ah! Ah! Monsieur mon Gendre, je vous en-

tens : vous aimez une Belle qui y eſt renfermée. Vous vous conſolez donc avec une Maîtreſſe, du divorce que l'on vous a contraint de faire avec Lucinde ? Le violent chagrin que cette ſéparation vous cauſoit, eſt enfin diſſipé : auſſi vous l'aviez-pris ſur un ton qui ne pouvoit durer : jamais époux fut-il auſſi triſte que vous d'être éloigné de ſa femme ?

DORANTE.

Helas !

M. ORGON.

Pour moi, je vous avoue que je n'ai jamais eu de joie auſſi parfaite que celle que j'ai reſſentie lorſque j'ai quitté Madame Orgon, & que notre ſéparation a été bien faite & bien cimentée. « Je ne » comprens pas même comment j'ai pû vivre » ſi long-tems avec elle. Jamais humeur fut-elle » égale à la ſienne ? La bizarrerie, le caprice, la » hauteur, la jalouſie, ſont ſes moindres défauts : » l'envie la déchire, & l'avarice la dévore. Valets, » enfans, mari, elle controlle tout, elle déſeſpére » tout ; perſonne n'eſt à couvert de ſes reproches » & de ſes invectives. Elle ne ceſſe de crier, de » quereller, de tempêter. Elle n'a jamais reſſenti » la douceur de vivre une heure en paix avec qui » que ce ſoit ; & enviant cette ſatisfaction à qui- » conque en jouit : elle n'oublie rien pour l'en » priver ; c'eſt-là ſa plus chere occupation, c'eſt » ſa paſſion dominante, & elle n'a pas de plus » grand plaiſir, que lorſqu'elle eſt parvenuë à dé- » ſunir des perſonnes qui vivoient en bonne intel- » ligence, ſur-tout ſi ce ſont des époux.

DORANTE.

Je ne ſuis pas ſurpris que vous n'ayez pû la ſupporter. Ce qui m'étonne, c'eſt que Lucinde puiſſe vivre avec elle. Car enfin Lucinde eſt bien éloignée d'un caractère pareil.

M. ORGON.

Vous n'en parlez pas en mari, ou en homme qui en ſoit détaché.

DORANTE.

Et croyez-vous que je ſois capable de changer ? Non ; je ne vous ai engagé à faire le voyage de Paris, qu'afin que vous m'aidaſſiez à gagner cette chere Epouſe. Mais j'ai appris peu de jours après notre arrivée, que Madame Orgon la retenoit à la Campagne. Enfin j'ai découvert que c'eſt ce Château qu'elle habite, & je me ſuis pratiqué ce petit logement dans ſon voiſinage, pour tâcher de la voir, & de renouer avec elle.

M. ORGON.

Qu'entens-je ? Quoi ! Ma femme eſt ici ! Quoi, vous me conduiſez tout auprès d'elle ! On ne joue point un pareil tour à un homme qui s'eſt en toute occaſion déclaré votre ami. » Je ſçavois » bien que Madame Orgon étoit venuë à Paris » pour recueillir la ſucceſſion d'une parente, & » qu'elle y avoit fixé ſon domicile, pour vous » priver à jamais de ſa fille : mais comme dans » Paris on peut être auſſi loin de ceux qui nous » déplaiſent, que ſi l'on en étoit à cent lieuës, je » n'ai pas héſité à vous y ſuivre ; je ne m'attendois pas à une pareille trahiſon. » C'en eſt fait, je pars au plus vîte, & vais prendre la poſte, pour

m'en retourner en Province. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaira, mais pour moi, je fuis ; je tremble, quand je ſonge au péril où vous m'expoſez, adieu, adieu.

DORANTE *retenant Orgon qui veut s'en aller.*

Un moment, s'il vous plait ; ne prenez pas l'allarme ſi vîte. Hé bien, vous ne verrez pas Madame Orgon ; mais ayez pitié du plus malheureux des Epoux, que dis-je, du plus infortuné des amans ! Oui, j'adore Lucinde : j'ai fait de vains efforts pour l'oublier ; mon bonheur dépend de me réunir avec elle. Ses cruautés à mon égard n'ont fait que redoubler ma flamme. Je me dis ſans ceſſe qu'elles n'ont été cauſées que par les injuſtes ſoupçons que ſa mere lui a fait concevoir de mes prétenduës infidélités ; & j'oſe me flater que ſi je puis la convaincre de mon innocence & de ma tendreſſe, elle me rendra toute la ſienne, & fera ceſſer une ſéparation qui fait peut-être ſon ſupplice, comme elle fait mon tourment.

M. ORGON.

« Pour moi je ſerois trop fâché de convaincre » la mienne de ſes injuſtices, ſi cela devoit me la » ramener. »

DORANTE.

» Enfin je n'eſpere qu'en vous. Vous aviez » commencé mon bonheur en uniſſant Lu- » cinde avec moi ; achevez-le en me la ren- » dant. »

M. ORGON.

Votre état me fait pitié. Mais, mon cher Dorante, que puis-je pour vous & pour elle ?

DORANTE.

Consentez à la voir ; tâchez de la convaincre de mes sentimens, & n'oubliez rien pour la rendre à son Epoux. Qui peut mieux la persuader qu'un pere qu'elle aime ? Je vais donner tous mes soins pour ménager cette entrevuë à l'insçu de notre ennemie.

M. ORGON.

Je ne vois pas comment vous pourrez tromper cet intraitable Argus.

DORANTE.

La justice de mes desseins nous fera sans doute réussir.

M. ORGON.

Je le souhaite, & suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je ne sois pas exposé à voir ma femme : car, encore une fois, plûtôt que de me mettre aux prises avec elle, j'aimerois mieux aller . . .

DORANTE.

On ne vous demande pas un si pénible effort ; je prendrai si bien mes mesures, que . . .

M. ORGON.

Soit. Hâtez-vous. Je m'ennuye furieusement dans ce maudit voisinage ; une frayeur mortelle . . .

DORANTE.

L'incertitude où je suis ne me permet point de perdre du tems. Mais, allez, il ne faut pas que l'on puisse nous appercevoir ensemble.

SCENE II.

DORANTE *seul.*

JE n'imagine pas de voye plus prompte, pour avancer mes projets, que d'engager la suivante de Lucinde à me servir, J'ai sçû que Laurette étoit toujours auprès d'elle. L'attachement que cette fille a pour sa Maîtresse, lui a fait supporter patiemment les mauvaises humeurs de la mere ; je ne doute point qu'elle ne me serve de son mieux ; elle s'est toujours déclarée pour moi, & me défendoit contre les calomnies de Madame Orgon. La difficulté sera de pouvoir l'entretenir ; mais si je n'en trouve pas l'occasion, la petite fête que je veux donner dans les avenuës de ce Château, m'en pourra faciliter les moyens.

SCENE III.

DORANTE. FRONTIN.

FRONTIN, *au fond du Théâtre.*

AH ! quelle chienne de femme ! quelle maudite harpie.

DORANTE.

Qu'entends-je ? c'eſt ſans doute quelque domeſtique de la maiſon qui ſe plaint de ma bellemere ; tâchons de le gagner, & de le mettre dans mon parti.

FRONTIN *s'avançant.*

Non ; je ne crois pas que tout l'enfer conjuré ait pû vomir une créature auſſi méchante que cette ſorciere-là !

DORANTE.

A qui en avez-vous donc ? vous me paroiſſez dans une furieuſe colere.

FRONTIN.

J'en ai bien ſujet.

DORANTE.

Pourroit-on vous rendre ſervice, & vous aider à vous conſoler ?

FRONTIN.

Je vous ſuis obligé: que pourriez-vous contre la plus folle, la plus endiablée mégere ?...

DORANTE.

Madame Orgon, n'eſt-ce pas ?

FRONTIN.

Peut-on la méconnoître à ces traits ? oüi, cette furie qui me chaſſe, parceque je vis trop bien avec Laurette ma femme; cette enragée qui ne peut ſouffrir un ménage tranquille, qui a gâté le ſien, celui de ſa fille, de ſa belle ſœur, de ſa couſine, & tant d'autres, & dont l'Eſprit de Divorce ſe répand juſques ſur les mariages de ſes domeſtiques.

DORANTE.

DORANTE.

Vous êtes l'Epoux de Laurette ?

FRONTIN.

Pour vous servir, Monsieur.

DORANTE.

Il n'y a donc pas long-tems !

FRONTIN.

Environ six mois : Madame Orgon me prit à son service en arrivant à Paris ; Laurette servoit Lucinde ; je lui plus : cela n'est pas surprenant : à mon tour je la trouvai fort a mon gré ; & enfin nous nous mariâmes secrettement : Lucinde fut seule dans notre confidence ; mais Madame Orgon s'étant apperçuë de quelques petites familiarités entre Laurette & moi, pour sauver l'honneur de ma femme, il a fallu tout découvrir. Oh ! admirez l'esprit liant de la bonne Dame! elle a été plus outrée de colere, en nous trouvant Epoux, qu'elle ne l'étoit en ne nous croyant qu'Amans ! En un mot, piquée de notre union, elle m'a renvoyé inhumainement, & ne veut pas consentir que Laurette me suive. Vit-on jamais persécution semblable ?

DORANTE.

Quelle femme ! que je vous plains !

FRONTIN.

Mais vous, Monsieur, que cherchez-vous ici, s'il vous plaît ? vous êtes-vous égaré de votre route, ou avez-vous affaire à quelqu'un de cette maison ?

DORANTE.

Oui ; c'eſt à Laurette elle-même que je cherchois le moyen de parler.

FRONTIN *à part.*

A Laurette !

DORANTE.

Oui, mais puiſque vous êtes ſon Epoux, & domeſtique de Madame Orgon, je puis également vous confier mes ſecrets, & vous prier de parler en ma faveur.

FRONTIN.

Ah ! ſi les graces que vous attendez de Laurette, peuvent être obtenuës par l'entremiſe de ſon mari, je ne vois rien qui empêche Frontin de s'intéreſſer pour vous ; & je vous fais réparation d'honneur. (*à part.*) Allons, c'eſt un galant homme. (*haut.*) Hé bien, de quoi s'agit-il ?

DORANTE.

Comment vit Lucinde dans cette ſolitude ? peut-elle s'accoutumer aux bizarreries de ſa mere ? ne ſouhaite-t-elle pas de ſe voir en liberté ?

FRONTIN.

Elle ne ceſſe de déplorer en ſecret la rigueur de ſon ſort, & ne peut ſe défendre de reprocher quelquefois à ſa mere, de lui avoir fait quitter ſon Epoux ; car ſi vous l'ignorez, Lucinde eſt mariée.

DORANTE.

Elle eſt mariée ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur, quoique Madame Orgon

veuille la faire passer pour fille; & c'est cette tendre mere qui n'a eu ni repos, ni tréve, qu'elle n'ait brouillé ces deux Epoux. Il n'est point d'imposture qu'elle n'ait inventée pour cela contre Dorante; c'est le nom de son gendre : je veux croire qu'il étoit un peu libertin, mais pas le quart de ce qu'on l'accusoit.

DORANTE.

Croyez-vous que Lucinde fût bien aise de se rejoindre à cet Epoux? croyez-vous qu'elle l'aime?

FRONTIN.

Elle l'a beaucoup aimé, & l'aimeroit encore sans les mauvaises impressions qu'on ne cesse de lui donner contre lui.

DORANTE.

Ainsi, elle est convaincuë du peu de cas qu'on dit que Dorante faisoit d'elle.

FRONTIN.

Cela se peut, & sans doute elle a besoin de toute sa vertu, pour n'en prêndre pas la vangeance qu'elle en pourroit fort aisément tirer. C'est une jolie femme, au moins.

DORANTE, *à part.*

Que je suis malheureux! ç'en est fait, elle a de l'aversion pour moi! (*haut*) Ah! Frontin, j'attens tout de tes soins, & de ceux de Laurette; cômpte qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous deux, si vous me servez! il faut que je sois entierement éclairci de ce qui se passe dans le cœur de Lucinde, que je sçache quels sont ses secrets sentimens pour son Epoux, quel sera le destin

d'un malheureux qui l'adore, & qui ne cherche qu'à lui en donner les marques les plus ſinceres.

FRONTIN.

Telle que ſoit ſa façon de penſer pour Dorante, je ſuis bien ſûr que le malheureux dont vous parlez, fera fort bien d'aller diſſiper ſon mal ailleurs, & de perdre de vuë un projet ſi extravagant, il n'y a rien là à faire pour lui, & je vous déclare net, que ni ma femme, ni moi ne nous aviſerons pas de ſervir ſes folles idées.

DORANTE.

Mon cher Frontin, laiſſe-toi toucher.

(il lui preſente une bourſe.)

FRONTIN.

Oubliez-vous, Monſieur, que je ſuis marié, & que je ne dois pas donner d'atteinte à des nœuds où je ſuis engagé ? moi, j'irois travailler à ſéduire une brave & honnête Dame, afin d'autoriſer ma fidelle moitié a la ſéduction ? non, s'il vous plaît; apprenez à me connoître & à reſpecter ma vertu, ſi vous ne reſpectez pas celle de ma maîtreſſe.

DORANTE.

Va, j'ai pour toi tout le reſpect qu'il faut: ta délicateſſe me charme, & c'eſt pour la récompenſer que je te prie d'accepter ce préſent.

(il lui donne la bourſe.)

FRONTIN, *prenant la bourſe.*

Oh! rien de mieux acquis que ce que l'on donne à notre vertu; mais ne me trompez-vous pas ? car la vertu n'eſt pas une Déeſſe à qui l'on

faſſe de grands préſens. En tout cas n'allez point vous imaginer, parceque j'aurai pris votre argent, que vous ſerez en droit d'exiger... tenez, auſſitôt je rends la bourſe.

DORANTE.

Ne crains rien ; & pour te faire voir que mes vuës ſont auſſi droites que les tiennes, apprens que l'homme pour qui je te parle, que cet Amant paſſionné de Lucinde, n'eſt autre que ſon Epoux lui-même.

FRONTIN.

Son Epoux ! cela ſeroit-il bien poſſible ? & où eſt-il, Monſieur, cet homme, ce phénomene conjugal ? ſeroit-ce vous par hazard ?

DORANTE.

Tu l'as dit ; oüi, c'eſt moi, c'eſt Dorante qui implore tes ſoins, & ceux de Laurette, pour tâcher de faire reprendre à Lucinde les ſentimens qu'elle me doit, & que je mérite, par une tendreſſe ſincere, & qui ne fut jamais altérée.

FRONTIN.

Quoi, Monſieur ! vous êtes l'Epoux de Lucinde ! & vous donnez de l'argent aux domeſtiques de votre femme, pour les engager à vous procurer un rendez-vous avec elle ! oh, cela eſt trop rare ! ſouffrez que je vous témoigne mon admiration par cet embraſſement ; mais ce n'eſt pas tout : cet exemple eſt trop beau, pour que je n'en donne pas à mon tour un auſſi inimitable. (*il veut rendre la bourſe.*) Reprenez votre or : un mari, comme vous, doit être ſervi pour rien par un mari comme moi.

DORANTE, *refusant la bourse.*

Ton zéle me charme ; mais. . . . .

FRONTIN, *insistant.*

Non, cela est inutile ; je ne la garderai point ; non, il ne sera pas dit qu'il vous en coûte de l'argent pour voir votre femme.

DORANTE, *refusant toujours.*

Je t'en conjure.

FRONTIN, *insistant.*

Point d'obstination, empochez-la, ou je me dédis de la promesse que je viens de vous faire.

DORANTE, *prenant la bourse.*

Je t'obéis ; mais je sçaurai trouver le moyen de te faire accepter les marques d'une juste reconnoissance.

FRONTIN.

Ne parlez plus sur ce ton, ou vous perdrez mon secours.

DORANTE.

Eh bien, soit.

FRONTIN.

Voyons donc ce qu'il faudra faire pour tromper cette maudite marâtre ; car elle est pour sa fille tout au moins . . . . mais j'apperçois Laurette.

DORANTE.

Elle vient fort à propos, pour consulter sur les moyens . . . . .

FRONTIN.

Je ne songe, en la voyant, qu'à l'ordre barbare, par lequel on veut me séparer de cette chere poulette.

SCENE IV.

DORANTE. LAURETTE. FRONTIN.

FRONTIN *à Laurette.*

EH bien, ma chere Laurette, Madame Orgon sera-t'elle inflexible? n'y a-t'il point d'espoir qu'elle.....

DORANTE *à Laurette.*

Enfin, tu me revois, Laurette, dans l'impatience......

LAURETTE *à Dorante.*

Quoi, c'est vous, Monsieur! quel sujet vous amene en ces lieux?

FRONTIN *à Laurette.*

Faudra-t'il que je te quitte si inhumainement?.....

LAURETTE *à Frontin.*

Madame Orgon est toûjours dans une colere.....

DORANTE *à Laurette.*

Ne pourrai-je trouver le moyen de voir Lucinde, & de la convaincre du fidéle amour?....

LAURETTE *à Dorante.*

Je ne sçais par quelle voye.....

FRONTIN *à Laurette.*

Quoi! ne consentiras tu pas à me suivre, & à

fuir de ce maudit château plûtôt que de me perdre ?

LAURETTE *à Frontin.*

Je le voudrois, mais il faut du moins attendre que.....

DORANTE *à Laurette.*

Prends pitié du malheureux état où je suis ; je ne saurois plus vivre, si Lucinde ne consent qu'une tendre réunion.....

LAURETTE *à Dorante.*

Elle est si cruellement obsédée par sa mere, que.....

FRONTIN *à Laurette.*

Songe que je suis prêt à mourir, s'il faut me séparer de toi.

DORANTE *à Frontin.*

Un peu de patience, Frontin, laisse-moi m'expliquer ; tu parleras ensuite.

FRONTIN *à Dorante.*

Mes affaires, Monsieur, sont bien aussi pressées que les vôtres.

DORANTE.

Songe qu'en avançant les miennes, tu travailles pour toi, que si je puis remplir mes désirs, par ton secours & le sien, (*montrant Laurette*) je vous mettrai aussi-tôt tous deux en état de vivre à jamais ensemble, & à votre aise.

LAURETTE *à Dorante.*

Je vous suis obligée, Monsieur.

FRONTIN *à Dorante.*

Puisque votre sort est si fort lié avec le nôtre, agissons donc pour vous.

LAURETTE *à Dorante.*

Que puis-je pour votre service ? vous devez être persuadé que je n'ai pas changé à votre égard, que je ne cesse de parler pour vous à Lucinde, & de combattre les mauvais raisonnemens de Madame Orgon.

DORANTE *à Laurette.*

Quel est le fruit de tes soins ? Lucinde conserve-t-elle pour moi quelques sentimens favorables ?

LAURETTE.

N'en doutez point ; mais elle est si fort prévenuë.

DORANTE.

Je ne veux point me présenter devant elle, que je ne sois pleinement instruit de ses secrets, & qu'on ne lui ait fait voir mon innocence.

FRONTIN.

Faut-il tant de précaution avec sa femme ? un mari n'est-il pas le maître ?

LAURETTE

Vraiment, je te le conseille ! Monsieur a raison; sa délicatesse est la preuve & le fruit d'un véritable amour; une épouse vertueuse a-t-elle moins de droit d'inspirer de tels sentimens, qu'une maîtresse volage & perfide ?

DORANTE.

Tu dis vrai, Laurette : non, la maîtresse la plus tendre & la plus fidelle, ne sçauroit mé-

riter autant d'égards qu'une Epouse. Lucinde eſt tout pour moi, & je me fais gloire de l'avouer, c'eſt ſon cœur où j'aſpire; point de réunion, ſi l'amour ne nous rapproche.

FRONTIN *à part.*

Le pauvre homme!

LAURETTE *à part.*

O miracle de l'hymen!

DORANTE *à Laurette.*

Apprends donc que Monſieur Orgon eſt en ces lieux avec moi; que je l'ai porté à me ſuivre dans l'eſpoir qu'il pourroit ménager l'eſprit de ſa fille, la détromper à mon égard, & travailler à me la rendre. Toute la grace que je demande, c'eſt d'engager Lucinde à cette entrevuë; c'eſt de-là que dépend tout mon bonheur.

LAURETTE.

Cela ne me paroît pas bien difficile: Lucinde eſt ſi bien née; elle chérit ſi tendrement ſon pere, qu'elle hazardera tout pour le revoir. Dans la prévention où elle eſt contre vous, elle conſentira bien plus facilement à l'entendre, qu'à vous parler.

FRONTIN.

C'eſt bien dit, travaillons à rétablir dès aujourd'hui le mariage de Monſieur & le mien; nous avons lui & moi deux motifs différens qui reviennent au même: il y a long-tems qu'il eſt abſent de ſa femme, & il n'y a pas long-tems que tu es la mienne.

LAURETTE.

Oui, je veux que dès ce ſoir même, à l'entrée de la nuit, cette entrevuë ſe faſſe : le ſoleil commence à bailler, il n'y a pas long-tems à attendre, laiſſez-moi faire ; je me charge d'amener Lucinde au rendez-vous, dans cette allée.

FRONTIN.

Et moi, Monſieur Orgon.

DORANTE.

Je ſuis au comble de la joye ! mais....

FRONTIN.

J'apperçois Madame Orgon.

LAURETTE *à Dorante.*

Fuyez, ce ſeroit tout perdre,

DORANTE *en s'en allant.*

J'attens tout de votre promeſſe.

SCENE V.

Me. ORGON. LAURETTE. FRONTIN.

Me. ORGON *à Frontin.*

Comment, maraut, je te retrouve encore avec Laurette.

FRONTIN.

Madame....

LAURETTE.

De quoi avez-vous à vous plaindre ?

Me. ORGON *à Laurette.*

De quoi je me plains, coquine ! m'avoir ainſi jouée ! s'être mariée en ſecret !

FRONTIN.

Il falloit bien le faire en ſecret ; car autrement.....

LAURETTE.

Eſt-ce un crime de s'épouſer ?

Me. ORGON *à Laurette.*

Oui : & de quoi vous aviſez-vous de vouloir vivre avec un mari, tandis que ma fille & moi n'avons pû ſupporter le nôtre ?

FRONTIN.

Eſt-ce notre faute ?

Me. ORGON *à Frontin.*

Pas tant de raiſonnement ! qu'on détale ſans répliquer.

FRONTIN.

Laiſſez-moi du moins emmener ma femme avec moi.

Me. ORGON *à Frontin.*

Scélérat ! après avoir ſéduit une fille, à qui j'inſpirois tous les jours l'horreur du mariage, tu oſes encore.... va-t'en, te dis-je, ou crains....

LAURETTE.

Mais, Madame.....

Me. ORGON *a Laurette.*

Taisez-vous. (*à Frontin.*) Si tu t'avises jamais de remettre le pied a trois lieuës à la ronde....

FRONTIN.

Eh bien, l'on s'en va. On est trop heureux de s'éloigner de vous. Adieu, ma pauvre Laurette. (*à part*) Allons plûtôt travailler à parer le coup, & a nous vanger en servant Dorante.

SCENE VI.

Me. ORGON, LAURETTE.

Me. ORGON.

NE devrois-tu pas rougir de honte d'une telle action ? Epouser un Valet !

LAURETTE.

Et qui devois-je épouser ? Un Marquis ?

Me. ORGON.

Ne pouvois-tu rester fille ?

LAURETTE.

Ne vous êtes-vous pas mariée, vous ? Pourquoi trouvez-vous mauvais que les autres en fassent de même ?

Me. ORGON.

Je ne connoissois pas ce que c'étoit qu'un Mari quand j'en ai pris un.

LAURETTE.

Ni moi non plus, & je voulois l'apprendre comme vous.

Me. ORGON.

Mais tu sçavois combien peu ils valent: mon expérience, & celle de ma Fille, que tu avois sous les yeux...

LAURETTE.

Oh! C'est-là une expérience qu'on est bien aise de faire soi-même. Je ne m'en suis pas si mal trouvée, comme vous voyez, puisque notre union vous a fait envie.

Me. ORGON.

Envie! Elle me fait pitié. Ce que j'en fais n'est que pour prévenir les malheurs qui te menacent.

LAURETTE *à part.*

Désunir deux Epoux qui sont d'accord, pour prévenir leurs brouilleries, quelle charité!

Me. ORGON.

Tu n'aurois qu'à vivre encore quelque-tems avec Frontin, pour être convaincuë qu'il n'y a rien de pire que les Maris; & que de tous les maux, c'est le plus affreux.

LAURETTE.

Je gagerois que le vôtre dit qu'une femme est un mal encore plus terrible.

Me. ORGON.

Insolente! Est-ce que tu prens son parti?

LAURETTE.

Dieu m'en préserve.

Me. ORGON.

Un homme qui n'étoit jamais à ses affaires ; qu'on voyoit à toutes les promenades, à tous les spectacles, à tous les divertissemens ; un homme qui donnoit des repas chez lui ; des fêtes à des Dames !

LAURETTE *à part.*

Ah ! Qu'il y auroit de ménages divisés, si on se séparoit pour si peu de choses !

Me. ORGON.

Que dis-tu ?

LAURETTE.

Je ne puis assez condamner une conduite si extraordinaire.

Me. ORGON.

Un homme enfin qui a marié sa fille contre ma volonté, & qui a fait choix d'un gendre qui lui ressemble en tout.

LAURETTE.

Quel meurtre !

Me. ORGON.

Ah ! ma fille, que je me sçais bon gré de t'avoir donné pour ton Epoux toute l'aversion qu'il mérite.

LAURETTE.

Voilà ce qui s'appelle une bonne mere !

Me. ORGON.

Sans doute. Et qu'auroit-elle fait avec un monstre tel que Dorante ? . . Mais elle tarde bien à venir ! Elle m'avoit assûré qu'elle alloit me rejoindre

dans cette allée, & cependant elle ne paroît pas. Va voir où elle est restée, & dis-lui que je l'attens.

LAURETTE.

J'y cours. (*à part.*) Mais pour la disposer à faire ce qu'il faut pour son bonheur.

SCENE VII.

Me. ORGON, *seule.*

NOn, je ne comprens pas comme on peut se résoudre à se donner un maître, à s'assujettir à tous les caprices d'un homme, à lui livrer son bien, sa personne, ses volontés & son repos! Mais ce que je comprens encore moins, c'est que l'on puisse passer des années entiéres dans un si triste esclavage; qu'il y ait tant de personnes qui aiment mieux languir toute leur vie sous un joug si horrible, que de le secouer! heureusement j'ai brisé le mien, celui de ma fille; & je croirois rendre le plus grand service à tous les gens de ma connoissance, de briser le leur. Que je hais mon mari & mon gendre! La haine que j'ai pour eux va jusqu'à me faire abhorrer tous ceux qui portent le nom d'époux. Mais enfin voici Lucinde.

SCENE VIII.

Me. ORGON. LUCINDE.

Me. ORGON.

LAurette vous a-t-elle dit que je m'impatientois de votre retardement ? Je viens de l'envoyer . . .

LUCINDE *d'un air mélancolique.*

Non, ma mere, je ne l'ai point vuë. Nous aurons pris sans doute des chemins différens.

Me. ORGON.

Faudra-t-il toujours vous voir plongée dans cette mélancolie ? La beauté de cette campagne, la tranquillité dont vous y jouissez, ne peuvent-elles influer sur votre humeur, & laisser lire dans vos yeux la satisfaction que vous devez avoir dans l'ame ? Car enfin, que vous manque-t-il ? On ne songe qu'à prévenir vos souhaits, on ne vous refuse aucun plaisir. Ce séjour vous déplaît-il ? je vous remenerai à Paris.

LUCINDE.

C'est moi, ma mere, qui vous ai demandé à venir à la Campagne, & je m'y trouve encore mieux qu'ailleurs. Mais peut-on goûter du contentement dans la situation où je suis ? Une femme séparée est-elle capable du moindre plaisir ? Je n'ai pû vivre dans l'état que j'avois embrassé ; n'est-ce pas là un éternel sujet d'ennui & de chagrin ?

Me ORGON.

Quoi, vous regrettez votre époux ! Vous ne béniſſez pas le Ciel de vous avoir éloignée de lui ! Avez-vous oublié les tours cruels qu'il vous a faits ? ſes emportemens, ſes folles dépenſes, ſes infidélités ? Doutez-vous encore de ſon mépris & de ſa haine ?

LUCINDE.

Je ne vous cache point que je n'aye beſoin de faire agir de ſi puiſſans motifs, pour prévenir le déſeſpoir où je me livrerois ſans cela. Je vous avoue même que, lorſque je me rappelle tout ce qui s'eſt paſſé, je ne puis m'empêcher de me repentir d'avoir montré une ſi prompte obéiſſance à vos conſeils. Peut-être que ſi j'avois eu pour Dorante un peu plus de complaiſance, je l'aurois ramené à ſon devoir ; la douceur & la ſoumiſſion peuvent bien plus ſur les cœurs que la hauteur & les emportemens.

Me. ORGON.

Quel pitoyable raiſonnement ! Une femme ſera donc faite pour ſouffrir le dérangement & les caprices de ſon époux ? Quelle extravagance ! Eh bien, allez vous jetter dans ſes bras ; faites des avances pour le rappeller. Puiſque vous ne ſentez pas votre bonheur, partez, allez vous remettre dans cet enfer d'où je vous ai arrachée. Je ne puis plus ſouffrir vos reproches, & je me laſſe enfin d'avoir tout fait pour vous, & de n'être payée que d'ingratitude.

LUCINDE.

Vous me faites grand tort, ma mere, de m'en

accuser. Je sens bien que votre amitié pour moi vous a fait prendre mes intérêts. Je ne me plains point d'avoir perdu Dorante ; j'ai pris pour lui les sentimens qu'il mérite. Mais laissez-moi me plaindre d'avoir si mal rencontré, & de n'avoir pû jouir des douceurs que je m'imagine que l'on doit ressentir, lorsque deux cœurs prévenus par l'amour, s'unissant par l'hyménée, vivent dans cette mutuelle confiance, dans ces tendres égards, dans ces doux épanchemens qui seuls peuvent procurer des plaisirs sans trouble, sans peine & sans remords.

Me. ORGON.

Chiméres que tout cela, ma fille. Le mariage loin de faire naître des plaisirs si touchans, les bannit à jamais : les Epoux sont tous défians, brusques, capricieux, dissimulés, perfides & cruels. Défaites-vous de ces visions romanesques : & puisque vous êtes assez heureuse pour avoir recouvré votre liberté, ne songez qu'à profiter d'un sort si doux, sans vous forger des idées folles, & propres seulement à vous tourmenter.

LUCINDE.

Vous avez beau dire, ma mere, je ne me persuaderai jamais que tous les hommes soient ainsi faits. J'ai vû, j'ai connu des femmes qui avoient trouvé ce bien que j'ambitionnois, & que je ne cesserai jamais de regretter.



SCENE IX.

Me. ORGON, LUCINDE.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *dans le fond en riant.*

Ah, ah, ah.

Me. ORGON.

Qu'entens-je? Qui vient ici nous rire au nez?

LUCINDE.

C'eſt Arlequin, le valet de cette Ferme.

Me. ORGON.

Qu'a donc à rire ce nigaud?

ARLEQUIN *à part.*

Ma foi, cela eſt trop plaiſant, ah, ah, ah.

Me. ORGON.

Auras-tu bien-tôt fini?

ARLEQUIN.

Faites-moi la grace de m'apprendre ſi...

Me. ORGON.

» De quoi te mêles-tu?

ARLEQUIN.

» Je ne me mêle de rien; je ſçai bien ce que
» je ſçai.

Me. ORGON.

» Eh quoi?

LUCINDE.

» Voyons donc?

ARLEQUIN *à Me. Orgon.*

Apprenez-moi, s'il vous plaît, si votre fille est femme ou fille?

Me. ORGON.

Est-ce que tu l'ignores?

ARLEQUIN.

Il est vrai que vous dites qu'elle est fille; & c'est justement pour cela que je vous le demande.

Me. ORGON.

Me crois-tu femme capable d'assurer ce qui n'est pas?

ARLEQUIN.

Je n'ai garde. Elle est donc fille?

Me. ORGON.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Assurément?

Me. ORGON.

Tu me fais perdre patience.

ARLEQUIN.

Vous me le jurez?

Me. ORGON.

Je n'y tiens plus, Quelle persécution!

ARLEQUIN *tire Me. Orgon à part.*

Cela étant, permettez que j'aye l'honneur de vous dire deux mots en particulier.

LUCINDE.

Quel est ce mystère ?

Me. ORGON.

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

Faites retirer Mademoiselle, & je vous conterai tout.

Me. ORGON.

Je n'ai point de secret pour ma fille, tu peux parler devant elle.

ARLEQUIN.

Ceci en doit être un pour elle : c'est un de ces avis que la conscience oblige de donner aux meres avec précaution.

LUCINDE.

Non, quoique ce puisse être, je ne crains rien ; parle ; je te pardonne tout d'avance.

ARLEQUIN.

Ah, puisque vous voulez que je vous mortifie à votre nez, dites-moi donc comment vous faites pour entrer la nuit dans une maison dont j'ai la clef dans ma poche, & pour en sortir sans que je vous voye, malgré les soins que je me donne pour vous guetter ?

Me. ORGON.

Je n'entens rien à tout cela.

LUCINDE.

Il extravague.

ARLEQUIN.

Il faut que l'amour, ou que le diable (& je crois que ces deux choſes ne ſont qu'une) prête aux amoureux des aîles, comme aux chauves-ſouris, pour les faire entrer par la fenêtre, ou qu'il les rende inviſibles, ou du moins auſſi déliés que des aiguilles, pour les faire paſſer comme des ſorciers, par le trou de la ſerrure: autrement je n'imagine pas par quel ſecret vous entrez dans cette chambre, & vous en ſortez.

LUCINDE.

Dans quelle chambre?

Me. ORGON.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

ARLEQUIN.

Que Mademoiſelle, puiſqu'il faut enfin parler clair & ſans prudence, vient depuis deux jours paſſer les nuits... là, dans notre ferme avec un jeune Monſieur.

LUCINDE.

Je ris de bon cœur de ſes viſions. Moi, je vais, dis-tu...

ARLEQUIN.

Oui, vous! dans le fond vous êtes excuſable, car il eſt bienfait.

LUCINDE.

Qui?

ARLEQUIN.

Ce Monſieur votre galant, puiſqu'il n'eſt pas votre mari.

Me. ORGON.

Quelle complaiſance il faut avoir pour écouter tranquillement ce galimatias.

ARLEQUIN.

Il n'y a point de galimatias. Je vous répete encore une fois qu'il eſt arrivé à notre Ferme, depuis deux jours, un beau Monſieur avec un autre plus âgé, mais de bonne mine, qui ont loué deux petites chambres de votre Fermier, pour reſpirer, diſent-ils, l'air de la Campagne : mais c'eſt parbleu bien plûtôt pour faire l'amour à votre fille ; car comme la chambre du plus jeune n'eſt ſéparée de l'endroit où je couche, que par une petite cloiſon, j'entens fort bien tout ce qui s'y paſſe, & j'entens le jouvenceau qui lui parle toute la nuit.

LUCINDE.

» A moi ; Sans doute que tu m'entends auſſi ?

ARLEQUIN.

» Voilà un point qui me paſſe ; j'ai beau ouvrir
» mes oreilles ! vous parlez ſi bas, vous, que je
» n'attrape pas le moindre petit mot, & que je ne
» vous entens pas ſeulement remuer les lévres : ſi
» ce n'étoit qu'il n'y a pas d'apparence qu'un hom-
» me, qui ne paroît pas fou, parle toute la nuit
» à quelqu'un, qui n'eſt pas là pour lui répondre,
» je croirois ma foi qu'il eſt tout ſeul.

LUCINDE.

LUCINDE.

Ne voyez-vous pas, ma mere, qu'il vient nous débiter ses rêves pour des vérités?

ARLEQUIN.

J'étois fort bien éveillé. Il m'empêche bien de dormir, ce diable de nouveau voisin. Voulez-vous que je vous rapporte ses propres paroles pour vous faire voir que.... Tenez, tantôt il dit: *ah! ma chere Lucinde, quel plaisir de me voir enfin si près de vous!* Lucinde, c'est bien vous, je pense. Tantôt il dit: *comme vous me recevez après un an d'absence! Croyez que je n'aime & que je n'ai jamais aimé que vous.* Puis il s'écrie: *je vais mourir, cruelle Lucinde, si toujours obstinée à suivre les impressions funestes que votre mere vous a données contre moi, vous n'avez enfin pitié du malheureux Dorante.*

Me. ORGON *à part.*

Dorante!

LUCINDE *à part.*

Qu'entens-je!

ARLEQUIN.

Puis il gémit, puis il pleure, & moi, je m'attendris à mon tour, & vous querellerois volontiers d'être si cruelle pour ce pauvre misérable. c'est bien la peine d'être avec quelqu'un qui nous aime pour le désespérer.

LUCINDE *à part.*

Ciel! Que viens-je d'entendre?

Me. ORGON.

Quoi, Ma fille! Dorante est en ces lieux?

LUCINDE.

Ma mere, en vérité je l'ignore, & vous jure.....

ARLEQUIN *à Lucinde.*

Quoiqu'il en soit, que vous alliez lui tenir compagnie pour le faire enrager, ou qu'il parle seul comme un possedé, cet homme-là vous aime bien, & je vous en félicite.

LUCINDE *à part.*

Ce qu'il me dit seroit-il véritable?

Me. ORGON *à part.*

Il y a quelque chose là-dessous. (*à Arlequin.*) C'est assez, Arlequin, tu peux te retirer.

ARLEQUIN.

Vous comprenez donc bien...

Me. ORGON.

Va-t'en, te dis-je, & laisse-nous...

ARLEQUIN.

Il n'y a pas à badiner, elle a fait la grimace de colere: Ce Monsieur la fâche: allons, allons.

SCENE X.

Me. ORGON. LUCINDE.

Me. ORGON *à part rêvant.*

AH, ah! serois-je jouée? ..... mais il n'est pas possible que Lucinde .....

LUCINDE *rêvant de ſon côté.*

Je ne ſçais que penſer, je ſuis dans une inquiétude .....

Me. ORGON *toujours rêvant.*

Je ne prends point le change : Dorante a fait faire cette ambaſſade pour avertir Lucinde qu'il eſt ici ; il va chercher ſans doute à s'introduire par la petite porte du Parc ; & c'eſt à quoi il faut rémédier au plus vîte. (*haut.*) Venez, Lucinde, il ſe fait tard ; il eſt temps de finir la promenade.

LUCINDE.

Je vous ſuis.

Me. ORGON *en s'en allant.*

Quelle rage ſi j'étois leur dupe !

SCENE XI.

LUCINDE *ſeule.*

SEroit-il poſſible que Dorante vînt me chercher en ces lieux, qu'il me rapportât ſon cœur, qu'il fût touché d'un véritable repentir, & qu'il ne voulût plus déſormais vivre que pour moi ſeule?



SCENE XII.

LUCINDE. LAURETTE.

LUCINDE.

AH, ma chere Laurette, ſçais-tu ce qu'on vient de m'apprendre?

LAURETTE.

Non; mais je vous cherche partout, pour vous dire auſſi bien des choſes.

LUCINDE.

Eh quoi?

LAURETTE.

Sommes-nous en ſureté ici? Madame Orgon ne peut-elle nous entendre? ne nous épie-t'elle point?

LUCINDE.

Non; elle vient de retourner au Château.

LAURETTE.

Profitons donc du temps de ſon abſence; auſſi-bien eſt-ce à-peu-près l'heure que j'ai fait donner à Monſieur Orgon, qui ſouhaite fort de vous voir, & de s'entretenir quelques momens avec vous.

LUCINDE.

Mon pere, dis-tu?

LAURETTE.

Oui; je n'ai pas crû que vous fiſſiez difficulté de

tromper Madame votre mere, pour embrasser un pere que vous aimez tant.

LUCINDE.

J'en meurs d'impatience, je ne soupçonnois pas qu'il fût en ces lieux : on vient seulement de donner lieu à ma mere & à moi de croire que Dorante y avoit paru.

LAURETTE.

Et qui peut lui avoir fait une telle trahison ?

LUCINDE.

Il s'est trahi lui même, si ce qu'Arlequin est venu nous raconter est véritable.

LAURETTE.

Arlequin ? le butord ! on ne sçauroit trop se défier des nigauds ; ils font plus de mal par bêtise, que les plus déliés n'en font par méchanceté.

LUCINDE.

Quoi, Dorante est si près de moi ?

LAURETTE.

Eh bien, à quoi vous déterminez-vous ? puisque vous sçavez que Dorante est dans ces lieux, vous jugez bien qu'il n'y vient que pour vous. Après une telle preuve de son empressement, douterez vous encore qu'il ne vous aime ? qu'il ne souhaite ardemment de se rejoindre à vous ? ne lui rendrez-vous jamais la justice qu'il mérite ?

LUCINDE.

Ah ! que ne puis-je être convaincuë de son innocence, l'excès de mon amour le dédommageroit bientôt de mes injustices ! mais après tant de preuves de ses mépris, & de ses trahisons. . . .

LAURETTE.

Encore une fois toutes ces preuves ne ſont que des artifices que votre mere a mis en uſage pour le perdre dans votre eſprit. Enfin, il vient vous rechercher juſques dans cette retraite, prêt à mourir, ſi vous le rebutez, que peut-il faire de mieux pour ſa juſtification ? quoi, faire près de deux cens lieues, pour chercher ſa femme ? cela n'eſt-il pas déciſif ?

LUCINDE.

Hélas !

LAURETTE.

Ah ! ſi vous aviez vû ſon ardeur, ſa crainte, ſes tranſports. . . .

LUCINDE.

Comment, tu lui as déja parlé ?

LAURETTE.

Apparemment : un amant ne commence-t-il pas toujours par gagner les bonnes graces de la ſuivante de ſa maîtreſſe ? & quoique Dorante ſoit Epoux, comme il aime plus que l'amant le plus paſſionné, il n'oublie pas un point de la forme, & s'y prend comme les amoureux les plus tendres.

LUCINDE.

Tu excuſes Dorante avec art ; tu le ſers bien ; mais mon cœur ſe rappelle ſans ceſſe mille preuves qui combattent tes raiſons : en un mot, le bonheur dont tu me flattes eſt trop doux, pour le croire ſur de ſimples apparences.

LAURETTE.

Vous verrez qu'il y a plus que des apparences ;

il aime, il sçaura persuader; écoutez-le seulement, & du moins ne lui refusez pas les moyens de se justifier.

SCENE XIII.

LUCINDE. FRONTIN. LAURETTE.

FRONTIN *à Laurette.*

EH bien, puis-je faire avancer Monsieur Orgon ? Est-il assez nuit pour l'entrevûe ? Lucinde est-elle disposée à le recevoir ?

LAURETTE.

Sans doute.

LUCINDE.

Je l'attends avec empressement, & tout semble nous favoriser.

FRONTIN.

Il est à deux pas d'ici, dans cette autre allée je l'entends venir. (*à Laurette.*) Cela ira-t'il bien & pourrons-nous espérer de réussir ?

LAURETTE.

Je m'en flatte ; & si tu m'en crois, tu iras faire venir Dorante tout de suite.

FRONTIN.

Ah, parbleu ! Madame, on vous apprendra à diviser les maris & les femmes,

LUCINDE *à Frontin.*

Ne t'amuses point, j'ai toujours peur que ma mere ne me détourne.

FRONTIN.

J'obéis ; mais restez à cette place, pour qu'on ne vous cherche pas en vain.

SCENE XIV.

LUCINDE. LAURETTE.

LUCINDE.

TOi, Laurette, tu devrois tâcher d'aller retenir ma mere, afin qu'elle ne vienne pas me priver du plaisir que je souhaite.

LAURETTE.

C'est bien dit, j'y cours ; mais, au diable, ne l'entends-je pas ? Oui, ma foi, c'est elle : peut-elle rester un moment en place, sitôt que vous n'êtes pas sous ses yeux ?

LUCINDE.

O contrainte effroyable !

LAURETTE.

Dont il faut sortir à quelque prix que ce soit.



SCENE XV.

Me. ORGON. LAURETTE. LUCINDE.

Me. ORGON *à part.*

TOut eſt en bon ordre, & l'on ſera bien fin ſi l'on m'attrappe; mais Lucinde ne m'a point ſuivie ! je ne la trouve point, n'attendroit-elle point Dorante ? (*haut*) qui eſt là ?

LAURETTE.

Eh, c'eſt moi.

Me. ORGON.

Avec qui es-tu ? eſt ce ma fille?

LUCINDE.

Oui, Madame.

Me. ORGON, *à Lucinde.*

Eſt-ce ainſi que vous avez marché ſur mes pas ? qu'avez-vous à faire ici a l'heure qu'il eſt ? allons, rentrez.

LUCINDE *à part.*

Ciel !

LAURETTE *à part.*

Nous voilà déroutés.

SCENE XVI.

Me. ORGON. LAURETTE. LUCINDE.. Mr. ORGON. FRONTIN.

(dans l'enfoncement derriere Laurette.)

FRONTIN *à M. Orgon.*

ELle doit être par ici : ſuivez-moi.

M. ORGON.

Je ne te quitte point.

Me. ORGON *ſe tournant du côté de Mr. Orgon.*

J'entends quelqu'un de ce côté-la ! ne ſeroit-ce point Dorante qui chercheroit ma fille? il faut s'en éclaircir, ſe mettre au fait de tout. Laurette?

LAURETTE.

Màdame.

Me. ORGON.

Accompagnez Lucinde ! Vous, ma fille, ſuivez-la, & paſſez de ce côté-ci, entendez-vous?

(Elle les fait paſſer de l'autre côté.)

LUCINDE.

Oui, ma mere, je me retire : ne venez-vous pas ?

Me. ORGON.

J'y ſerai auſſi tôt que vous.

Mr. ORGON *un peu plus avancé.*

Quelqu'un parle aſſez près de nous.

FRONTIN.

C'eſt apparemment Laurette avec ſa maîtreſſe.

LAURETTE *bas à ſa maîtreſſe, en s'en allant.*

Feignons de nous en aller ; mais ne nous écartons guéres.

LUCINDE *bas.*

Je comprends ton deſſein : donne-moi le bras.

SCENE XVII.

Mr. ORGON. Me. ORGON. FRONTIN.

M. ORGON.

LUcinde, êtes-vous là ?

Me. ORGON *à part.*

Juſtement, il y avoit un rendez-vous. Feignons, & tâchons d'imiter la voix de ma fille.

M. ORGON.

Répondez donc.

Me. ORGON *contrefait la voix de ſa fille.*

Oui, c'eſt moi qui vous attens.

FRONTIN *à M. Orgon.*

Je vous ai bien dit qu'elle n'auroit garde d'y manquer. Toi, Laurette, es-tu là aussi ?

Me. ORGON.

Non, je suis seule.

FRONTIN.

Tant pis.

Me. ORGON *à part.*

La Masque est du complot.

M. ORGON.

Lucinde, où êtes-vous donc?

Me. ORGON.

Me voici.

FRONTIN.

Allons faire venir Dorante.

SCENE XVIII.

M. ORGON. Me. ORGON.

M. ORGON *embrassant Me. Orgon.*

AH, ma Fille ! que cet embrassement me ravit.

Me. ORGON *à part.*

Qu'entens-je ! c'est mon Mari, lui-même. Ah ! le traître ! il m'a embrassée encore.

M. ORGON.

Mais que je me plains de cette sombre nuit,

qui, en me privant de vous voir, me dérobe la moitié d'un plaisir si doux !

Me. ORGON.

Dure nécessité !

M. ORGON.

Hé bien, ma chere Fille, tu renonces à ton Pere, à ton Mari, à toute ta Famille ; Tu leur préféres donc ta folle de Mere ? Comment as-tu pû faire pour passer un an avec elle ? Avoue-moi que tu t'es fait de terribles efforts.

Me. ORGON *bas.*

Quelle insolence ! parler de moi avec si peu de ménagement, si peu de respect !

M. ORGON.

Mais il est tems qu'ils finissent. Tu dois la connoître à présent, & sentir la perte d'un Epoux qui t'adore, qui ne respire que pour toi, qui seroit déja mort si l'espoir du raccommodement ne l'avoit soutenu, & qui ne vient ici qu'entraîné par la violence de son amour.

Me. ORGON.

J'étouffe.

M. ORGON.

Là, ne me déguise rien : Ne serois-tu pas charmée de fuir l'esclavage où l'on te retient? N'aurois-tu pas quelqu'empressement à revenir vers Dorante, si tu le croyois fidéle ?

Me. ORGON.

Fidéle ! lui ?

M. ORGON.

Il l'est, ma chere Lucinde, je te le jure; tu peux m'en croire.

Me. ORGON.

Bonne caution.

M. ORGON.

Comme tu me parles, ma Fille ! je ne te recónnois plus. Est-ce que tu t'imagines que je voudrois te tromper : va, je ne pense pas si indignement que ta Mere : Ne vois-tu pas que tout ce qu'on t'avoit dit dans ton enfance de son génie n'est que trop véritable ? qu'elle ne se conduit en tout que par caprice, par singularité, par envie & par malice ?

Me. ORGON *ne feignant plus.*

Poursuivez, Monsieur : Voila donc les leçons que vous venez donner à ma Fille ?

M. ORGON.

Où suis-je ? C'est ma Femme !

Me. ORGON.

Oui, vraiment, c'est moi : Tu viens donc ici pour m'insulter, pour abuser ta fille, pour détruire la paix que nous respirions loin de toi & de ton Gendre !

M. ORGON.

Où me suis-je fourré ?

Me. ORGON.

Etes-vous ruinés tous deux, & venez-vous dans l'espoir d'enlever ce qui me reste ? Mais, ne vous y trompez pas : Lucinde ne veut pas plus de ton cher Dorante, de son indigne Epoux, que je veux

de toi. Fuyez de ces lieux l'un & l'autre, & n'y paroiſſez jamais.

M. ORGON.

Vous n'avez pas beſoin de le redire : croyez que le ſeul intérêt de ma Fille m'a fait tout hazarder, pour l'entretenir un moment. Je ne vous demande rien, je ne ſonge qu'a m'éloigner au plûtôt.

Me. ORGON.

C'eſt le ſeul parti que tu dois prendre. Avois-je choiſi un ſéjour ſi éloigné du tien, pour entendre encore parler de toi, perfide ennemi de mon repos, & de celui de ma Fille ?

M. ORGON.

Oh ! dites tout ce que vous voudrez ; je vous le permets, & je ne m'en offenſe pas, pourvû que je puiſſe m'échapper.

Me. ORGON.

Qui te retient ? Tu ne ſçaurois, à mon gré, partir aſſez tôt.

M. ORGON, *en voulant s'en aller, il ſe jette ſur Me. Orgon.*

J'y cours.... Ne me ſuit-elle pas ?

Me. ORGON.

Eſt-ce ainſi que tu me fuis ?

M. ORGON.

Quoi ! je vous retrouverai toujours ſur mes pas !

Me. ORGON.

Ne pourrai-je jamais être défaite de lui ?

M. ORGON.

Je ne puis me rassûrer La peur que j'ai, de la sentir si près de moi, me trouble à un point que je ne sçaurois faire un pas.

Me. ORGON.

Tu es encore-là ?

M. ORGON.

Non. Graces au Ciel, j'ai trouvé mon chemin. La belle négociation que j'ai faite !

SCENE XIX.

Me. ORGON *seule.*

AH ! que je me suis trouvée ici à propos ! allons chercher ma Fille, & changeons de gîte.

SCENE XX.

DORANTE. LUCINDE. LAURETTE.

Tandis que Me. Orgon s'en va, Lucinde & Laurette entrent d'un côté, & Dorante de l'autre.

LAURETTE *à Lucinde.*

JE n'entens plus rien. Ils se sont sans doute séparés. La Scéne a été vive, autant que je l'ai pû comprendre.

LUCINDE *à Laurette.*

Avançons pour tâcher de retrouver mon pere.

LAURETTE.

Tandis que vous allez le rejoindre, moi, je vais voir s'il feroit possible de bloquer notre espion.

SCENE XXI.

DORANTE. LUCINDE.

DORANTE *à part.*

J'Entrevois quelque objet qui marche : Seroit-ce lui ?

LUCINDE.

Il me femble que quelqu'un s'approche.... mon pere, est-ce vous ?

DORANTE *à part.*

Qu'entens-je ! ô voix chérie ! *(haut)* non, ce n'est point lui, mais c'est un Epoux qui a pour vous toute la tendresse du meilleur des Peres, & tout l'amour de plus parfait des Amans.

LUCINDE.

Dorante ....

DORANTE.

Lucinde...Ah ! ma chére Lucinde, tirez-moi de l'horrible peine où je suis ! Quel accueil m'al-

lez-vous faire, parlez, & soyez sûre que je vais mourir à vos pieds, si vous n'êtes pour moi dans les sentimens qu'exige la flamme la plus pure & la plus fidelle.

LUCINDE.

Ah, Dorante ! Puis-je ajoûter foi à vos discours, après l'atteinte cruelle que vous avez portée à ma tendresse ?

DORANTE.

Ne perdrez-vous jamais une idée si funeste ? vous seule avez toujours regné dans mon cœur : ma foi, ni mon amour ne se sont jamais démentis; croyez-en votre pere, croyez-en encore plus mes actions, mes transports, l'état déplorable où m'a réduit votre absence, & celui où me livre à votre abord la crainte la plus vive. Examinez ma conduite, vous ne verrez rien qui ne parle en ma faveur ; faites réflexion sur le caractére de Madame Orgon, & vous y trouverez tous mes crimes.

LUCINDE.

Que n'est-il vrai, Dorante ? le moment où vous me convaincriez que je me suis abusée, seroit le plus heureux de ma vie : oui, cruel, je céde malgré moi à un mouvement que je devrois du moins te cacher, mais que ta présence & tes protestations, peut-être trompeuses, rendent trop puissans sur mon ame. Oui, je t'aimois, je t'aime encore : l'éloignement n'a point éteint un amour que tes injustices n'avoient point affoibli : pourquoi faut-il que, lors même qu'il semble que tu reviens à moi, je ne puisse me livrer à la douceur que m'inspireroit ton empressement, si je le croyois véritable ; si je pouvois penser qu'il n'est point un effet

de ce même caprice, de cette légéreté qui causa notre Divorce, & qui sans doute ne te ramene vers moi que pour un tems; que pour me rendre encore sa victime; & que pour réveiller dans mon cœur des transports qui feroient mon bonheur, si je pouvois fixer les tiens.

DORANTE.

Je vois que votre prévention est trop forte pour la détruire. Mais quand je serois coupable, pourriez-vous me refuser le pardon que je vous demande! tout vous engageroit à me l'accorder! votre vertu même vous en feroit une loi. Quelque criminel que soit un époux, une femme de votre caractére doit lui tendre les bras, lorsque l'amour le lui raméne; oui, je veux devoir ma grace à votre générosité, & s'il se peut, à votre tendresse: le cœur de Lucinde n'est fait que pour sentir leurs douces impressions, & non pour être obsédé d'une haine implacable; je vous ai offensée, puisque vous le voulez; mais songez qu'en me pardonnant, vous allez me rendre le plus heureux, le plus fidéle & le plus passionné des époux.

LUCINDE.

Rassurez-vous, Dorante, vous avez toujours possedé mon cœur: mais l'eussiez-vous perdu, vous le regagneriez bien promptement par un amour, ou du moins, par un repentir si vif.



SCENE XXII.

Me. ORGON. DORANTE. LUCINDE. LAURETTE.

UN LAQUAIS *portant un flambeau.*

Me. ORGON *dans le fond du Théâtre à Laurette.*

QUoi, m'échaper à tout moment !

LAURETTE *à Me. Orgon.*

Vous la retrouverez, consolez-vous.

Me. ORGON.

Que vois-je ! Quoi, ma fille, je vous surprens de nuit en un lieu écarté, tête à tête avec votre mari ?

LAURETTE *à part.*

Voyez le grand malheur.

LUCINDE.

Madame, je n'ai pû y résister : soit qu'il m'ait trahie, soit que vous m'ayez abusée, je vois à mes genoux un mari qui non seulement s'avoue coupable, mais bien plus, qui me demande pardon de sa faute ; l'avanture est trop singuliére, je n'y tiens pas.

DORANTE.

Ah ! quel excès de joye !

LAURETTE.

J respire enfin.

Me. ORGON.

Vous n'y pensez pas, ma fille : il vous trompe.

LUCINDE.

Non, Madame, la feinte ne peut aller jusques-là.

Me. ORGON.

Il faut vous arracher malgré vous au péril qui vous menace : suivez-moi Lucinde !

LUCINDE *montrant Dorante.*

Non, Madame, voilà qui je dois suivre, & celui avec qui désormais j'ai résolu de vivre & de mourir.

LAURETTE.

Que l'amour satisfait inspire de fermeté !

Me. ORGON.

Ah ! ç'en est trop ! allez, Fille indigne de moi ; aimez votre mari ; livrez-vous à ce cruel, qui, pour me vanger de votre lâcheté, vous fera bientôt souffrir toutes sortes de tourmens. Mais ne comptez trouver avec moi aucune consolation, aucune ressource : je rirai de vos malheurs ; je serai la premiere à les publier partout ; & je vais de ce pas faire donation de tout mon bien au premier inconnu, qui jurera une haine éternelle pour vous.

LAURETTE.

Belle cause d'exhérédation !

DORANTE.

Ne vous allarmez point, chere Lucinde : mon amour vous garantira de tous les malheurs dont ſa colere vous menace.

SCENE XXIII.

Me. ORGON. LUCINDE. DORANTE. LAURETTE. M. ORGON. FRONTIN.

FRONTIN *à M. Orgon.*

Un peu de courage; Ne craignez rien ; je vous ſoutiendrai. Voudriez-vous abandonner votre Fille & votre Gendre, aux périls qu'ils courent ?

M. ORGON *à Frontin.*

Non, tu vois bien que je n'ai pas balancé à voler à leur ſecours, ſitôt que j'ai entendu les cris de ma femme.

Me. ORGON.

Que vient faire encore ici cet autre monſtre ?

M. ORGON.

Vos fureurs, qui s'entendent d'une lieuë à la ronde, m'attirent pour voir ſi l'on ne pourra trouver enfin quelque moyen de vous mettre à la raiſon.

Me. ORGON.

Me mettre à la raiſon ! je voudrois bien voir celui qui oſeroit s'en vanter.

LUCINDE *à M. Orgon.*

Ah, mon Pere ! je me jette à vos pieds, pour vous prier de me pardonner le chagrin que je vous ai cauſé, en fuyant un Epoux que vous m'avez choiſi, & qui vient de ſe montrer trop digne de ma tendreſſe.

M. ORGON.

Que je ſuis charmé, ma Fille, de te voir enfin dans les ſentimens que tu dois avoir !

Me. ORGON.

Dieux ! quel ſuplice ! quel affront ! quelle rage !... Laurette, abandonnons-les à leur mauvais deſtin : viens ; tu me tiendras lieu de Fille & d'Epoux.

LAURETTE.

Ne voyez-vous pas que Frontin eſt venu me chercher ?

FRONTIN.

Non, notre bonne Maîtreſſe, vous vous en retournerez ſeule, s'il vous plaît.

Me. ORGON.

Quoi ! je ſuis trahie de tous côtés ! quelle contagion ! puiſſe-t'il t'arriver autant de malheurs que tu en mérites, & que j'en ſouhaite à ma Fille, à mon Gendre, à mon Mari, & enfin à tous les malheureux qui portent le joug du mariage !

M. ORGON.

Des ſouhaits ſi extravagans ne peuvent être accomplis.

SCENE DERNIERE.

M. ORGON. DORANTE. LUCINDE. LAURETTE. FRONTIN. ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

En vérité, Messieurs, cela est trop drôle ! notre Ferme est toute remplie de Ménétriers, de Chanteurs, de Danseurs : ils disent que vous les avez fait venir de Paris, ils vous cherchent partout, avec des flambeaux & des lanternes .... tenez, ils paroissent déja là-bas : les voyez-vous ?

DORANTE.

Ils arrivent à propos. Pour mieux nous vanger de Madame Orgon, il faut que, sous ses yeux même, nous nous livrions à la joye que notre heureuse réunion nous procure.

LUCINDE.

Oui ; c'est la seule vangeance qu'il nous convient de tirer d'elle.

M. ORGON.

Pour moi, je veux danser le premier, & veux vous mettre tous en train.

LAURETTE.

Ne songeons qu'à nous divertir à présent, & à faire créver de dépit le traître *Esprit de Divorce* qui nous avoit confondus.

DIVERTISSEMENT,

DIVERTISSEMENT.

(On danse.)

AIR.

POURQUOI, contre l'Hymen, toujours se dé-
chaîner ?
Les vrais plaisirs, exemts d'allarmes,
Volent à ses côtés ; lui seul les fait régner :
Il triomphe en tous lieux, il fait goûter des char-
mes
Que l'amour ne donne jamais ;
Et du tendre amour même, il a tous les attraits.

(On danse.)

VAUDEVILLE.

UNE CHANTEUSE.

QUAND de deux Epoux désunis,
Le premier nœud se renouvelle,
Pour eux cette nôce nouvelle
Est le plaisir qu'Hymen garde à ses favoris :
Il faut, pour ranimer la force
Des feux qui se sont refroidis,
Avoir fait un peu de Divorce.

DORANTE.

Deux cœurs l'un pour l'autre formés,
Et que la ſimpathie aſſemble,
Avant qu'Hymen les joigne enſemble,
D'une fidelle ardeur ſont toujours enflammés :
Pour conſerver toute ſa force
A l'amour dont ils ſont charmés,
Ils n'ont pas beſoin de Divorce.

LUCINDE.

Quoiqu'il ſoit triſte de quitter
Un jeune Epoux que l'on adore ;
Quand un autre amour le dévore,
Il vaut bien mieux le fuir que s'en voir rebuter :
Mais ſi par-là ſon cœur s'amorce,
Et s'il nous le vient rapporter,
Qu'il eſt doux d'avoir fait Divorce !

M. ORGON.

Pauvre Epoux, par d'horribles nœuds,
Joint à femme qui te contrôle,
Qui toujours gronde & te déſole,
Il n'eſt point de deſtin ni de joug plus affreux.
A changer, ſi rien ne la force,
Tu ne ſçaurois te rendre heureux
Que par un éternel Divorce.

FRONTIN.

Un tendre Amant, pour enflâmer
Une Beauté qui fait la fiere,

Et pour la rendre moins ſévere,
De ruſe quelquefois a beſoin de s'armer :
Il ne peut donner plus d'amorce
A celle qu'il veut enflâmer,
Qu'en feignant un peu de Divorce.

LAURETTE.

Beaux Eſprits, Financiers, Amans,
Qui courez diverſe fortune,
La route à-peu-près eſt commune,
Riſquez tout, la prudence eſt peu ſûre en ce temps :
A la ſuivre en vain on s'efforce,
Il vaut mieux qu'avec le bon ſens
Vous faſſiez un peu de Divorce.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Lorſque certains ſons enchanteurs,
Partent enſemble après la piéce ;
Quelle gloire, quelle allégreſſe !
Qu'ils ſont rares, hélas ! ces ſuccès ſi flateurs !
Mais pour nous donner quelque amorce,
Avec nous, avec nos Auteurs,
Ne ſoyez jamais en Divorce.

F I N.

L'ENLEVEMENT IMPRÉVU.

COMEDIE.

ACTEURS.

Madame ARGANTE, mere de Julie.
DORIMENE, Tante de Julie.
JULIE, Fille de Me. Argante.
DAMON, Amant de Julie.
M. BRUSQUIN, Financier, Amant de Dorimene.
MARINE, Suivante de Dorimene.
CRISPIN, } Valets de Damon.
L'OLIVE, } Valets de Damon.
Un Laquais de DORIMENE.
Un Laquais de M BRUSQUIN.
Troupe de Muſiciens.
Troupe de Maſques.

La Scène eſt à Paris dans un Jardin commun à la Maiſon de Damon & de Madame Argante.



L'ENLEVEMENT IMPRÉVU.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'OLIVE *seul.*



Ui, mon nouveau Maître M. Damon est un galant homme ; il est généreux, poli, il paye bien ses gens ; il est affable avec eux ; tout cela est à merveille. Cependant cette nouvelle condition ne me plaît guéres : il me semble que M. Damon ne prend pas assez de confiance en moi. Crispin est le dépositaire de tous ses secrets ; il est le Chef de son Conseil, en un mot, il fait autant le Maître que Damon. Il s'avise même de prendre de certains airs... Oh ! cela ne m'accommode point ! l'Olive n'est pas fait pour être subordonné à un domestique. Ah ! si M. Damon avoit quelque intrigue galante, je

pourrois bien me rendre néceſſaire ; car aſſurément Criſpin ne m'égale pas pour ſervir un Maître amoureux. Mais le voici ! tâchons de ſçavoir de lui ce qui ſe paſſe dans le cœur de Damon, pour en profiter.

SCENE II.

CRISPIN. L'OLIVE.

CRISPIN.

AH ! te voilà mon garçon ! bon jour.

L'OLIVE *à part.*

Mon garçon ! l'abord eſt familier.

CRISPIN.

Comment te trouves-tu de M. Damon ? c'eſt un aimable homme, n'eſt ce pas ?

L'OLIVE *froidement.*

Oui, l'on ne ſçauroit penſer autrement de lui.

CRISPIN.

Mais tu dis cela d'un air à faire croire que tu ne le penſes pas de même. Eſt-ce que tu n'es pas content ?

L'OLIVE *à part.*

Ne diroit-on pas à l'entendre qu'il eſt le Maître, & que je ſuis le valet ? Comment te trouves-tu ? N'es-tu pas content ?

CRISPIN.

Répons-moi donc ? Ce maraut me méprise, je crois.

L'OLIVE.

Et depuis quand t'imagines-tu que je te dois rendre compte ?

CRISPIN, *à part.*

M'y voilà, justement ! Ce drôle-là veut se mettre de pair avec moi. (*haut.*) mais je suis ton ancien, je pense ; & étant chargé des ordres du Maître....

L'OLIVE.

Oh, moi je te déclare que je ne connois d'ordres que ceux que mon Maître me donne lui-même, & que je n'en reçois point d'un Valet.

CRISPIN.

Monsieur est fier ! mais il en faudra rabattre ; ou bien tu n'as pas l'air de rester ici longtems.

L'OLIVE.

A cela ne tienne, si telles sont les volontés de M. Damon : mais tu trouveras bon que je m'en éclaircisse auparavant.

CRISPIN, *à part.*

Ah ! le mauvais Valet ! il faut nous en défaire au plus vîte.

L'OLIVE.

Tu crois donc parce que tu es instruit de tous ses secrets, & que sans doute tu es l'agent de ses amours, que cela te donne droit.....

CRISPIN.

Parlez mieux, je vous prie, & sçachez que M. Damon ne sçait pas ce que c'est que l'Amour. Il est neuf là-dessus, on ne peut davantage. Je ne suis pas assez heureux pour lui être nécessaire à conduire une intrigue. Ce seroit alors que nous rabaisserions votre orgueil.

L'OLIVE.

Oui, tu en ferois de belles ! C'est ton bonheur qu'il n'ait point d'amourettes; car si une fois il avoit éprouvé mon talent à faire glisser un Billet-doux, à procurer une entrevuë secrette, à endormir les Argus, à tromper les jaloux, les meres & les maris, j'aurois bientôt auprès de lui la place que tu occupes; il faudroit bien toi-même changer de façon.

CRISPIN.

Vous êtes donc célébre dans cette illustre profession, qui fait la fortune de tant de gens ? Je vous en félicite. Vous avez-là un grand talent pour parvenir. Mais vous ferez fort bien d'aller mettre ailleurs vôtre industrie en usage, il n'y a rien à faire ici encore une fois.

L'OLIVE.

Tant pis; je vois bien que M. Damon n'est point du tout mon fait. Je viens de quitter la meilleure condition.... J'étois à gogo chez Madame Argante une des plus riches veuves de Paris. Mais n'ayant point d'occasion de faire briller mon sçavoir faire, une vieille soubrette étant en exercice, je me suis fait chasser. On m'a proposé aussitôt un Cavalier jeune & bienfait, & je ne

préfumois pas qu'il y eût chez lui moins d'ouvrage que chez une Veuve. Je l'apperçois ; il eſt bien rêveur pour un homme dont le cœur eſt libre !

SCENE III.

DAMON. CRISPIN. L'OLIVE.

DAMON *à part en rêvant.*

QUel parti prendre ici ! comment la retrouver ?

CRISPIN.

Monſieur, peut-on ſans indiſcrétion vous demander la cauſe du chagrin qui paroît vous accabler ?

DAMON *toujours rêvant.*

Je ne ſçais : fut-on jamais dans un ſi cruel embarras ?

L'OLIVE.

On pourroit peut-être vous en tirer ſi on le ſçavoit.

CRISPIN.

Monſieur, que votre état me fait de peine ! Ah ! mon cher Maître !

DAMON.

C'eſt toi, Criſpin ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, qui reſſens une douleur mortelle de vous voir ſi triſte.

DAMON.

Je te ſuis obligé. Hélas !

L'OLIVE *à part.*

Oh, par ma foi je le tiens. Il ne m'échappera pas, & voilà un ſoupir des plus amoureux qui fût jamais. (*à Damon.*) Monſieur, ſi l'on oſoit....

DAMON.

Te voilà auſſi l'Olive ?

L'OLIVE.

Prêt à entreprendre tout, pour calmer cette agitation violente.

DAMON.

Mes enfans, mon mal eſt ſans remede ! *à part.* Non, je ne la reverrai jamais !

CRISPIN.

Pourquoi vous déſeſpérer ? Croyez-vous que mon ſecours ne puiſſe vous tirer d'affaire ?

L'OLIVE.

Faut-il tant de myſtére pour nous dire ce qui vous afflige ? Croyez-vous que je ne l'aye pas déja pénétré ? Vous êtes épris pour quelque Belle ; ce cœur qui n'avoit encore rien aimé céde enfin à un trait que l'Amour vient de lui décocher. Eſt-ce que vous vous étiez flatté que vous lui échapperiez ? Vous êtes trop aimable pour cela. Mais quelque puiſſant obſtacle ſe trouve dans votre nouvelle paſſion : oui, voilà le fait. Bon ! faut-il s'allarmer pour ſi peu de choſe ? Y a-t-il des obſtacles qu'on ne détruiſe lorſqu'on aime bien, & qu'on eſt bien ſervi ? plus il y en a, plus on

a de plaiſir à les vaincre ; & j'en viendrai à bout ; je vous en donne ma parole, ou j'y périrai.

DAMON.

Mais, voilà un Garçon qui a du bon !

CRISPIN.

Ce ſera moi qui rendrai Monſieur heureux.

L'OLIVE *à Damon.*

Que faut-il faire ? nous voila éclaircis, comme vous voyez. Achevez, s'il vous plaît ?

CRISPIN *à Damon.*

Monſieur, je ne vous conſeille pas de rien avouer à ce l'Olive, il a tout l'air d'un franc babillard.

L'OLIVE.

Monſieur, de grace, ne me faites pas un tel affront : qui peut mieux guérir votre mal que celui qui le connoît ſi bien ? Les Médecins ſeroient plus heureux dans leurs Ordonnances, s'ils avoient la ſcience de connoître les maladies.

DAMON *à part.*

Il a raiſon. Ce drôle-là me paroît délié ! Voyons ! Je ne riſque rien à en faire l'épreuve. (*Aux deux Valets.*) Je ne puis réſiſter à vos empreſſemens & veux bien me confier également à tous les deux.

L'OLIVE.

Je tâcherai de me rendre digne de cette grace.

CRISPIN *à Damon.*

Ce partage eſt une injuſtice que vous me faites.

DAMON.

Non, puisque la récompense sera pour celui qui réussira selon mes désirs Oui, mes amis, votre Maître est amoureux.

L'OLIVE *à part.*

Vivat!

DAMON.

Mais amoureux, comme on ne le fut jamais.

L'OLIVE.

Style ordinaire!

DAMON.

Et malheureux comme on ne sçauroit l'être.

L'OLIVE.

Exagération d'Amant! Tenez, Monsieur, lorsqu'on s'est laissé surprendre par l'Amour, la plus légére peine, le plus petit contre-tems paroît un monstre invincible. Un Amant est aussi ingénieux a se tourmenter qu'un bon Valet est adroit à calmer ses inquiétudes.

CRISPIN.

Oui, Monsieur, ce monstre formidable ne sçauroit soutenir ma présence. Je vais le mettre en fuite.

DAMON.

Non, il n'y a point d'exagération dans mes termes! J'aime aussi passionnément qu'il se puisse; mais j'ignore qui est celle qui m'a donné tant d'amour.

CRISPIN *à part.*

Ouf, je commence à avoir peur du monstre.

L'OLIVE.

Il ne s'agit donc présentement que de découvrir cet objet adorable ; car sans doute c'est une beauté parfaite ? Contez, s'il vous plaît, où, quand, & comment votre mal vous a pris ? Le Médecin a droit d'interrogation, & le malade doit répondre sincérement.

CRISPIN *à part.*

Que le drôle en sçait long (*à Damon.*) Monsieur, il vous enjole avec ses belles phrases ; mais tout cela n'est que du discours.

L'OLIVE.

Qui aura des effets. Eh bien, Monsieur?

DAMON.

C'est cette nuit, c'est au Bal. . . . .

CRISPIN.

Connoissance de Bal ! ahi ! ahi !

DAMON.

C'est au Bal que j'ai vû cette beauté divine: comme je n'y allois que pour m'amuser, & pour voir sans crainte d'être vû, je n'avois affecté aucun déguisement, & je m'y promenois sans attention marquée ; lorsque j'ai été frappé de la vûe d'un Masque qui s'est offert a ma rencontre. La taille la plus fine & la mieux prise, dont un habillement à l'espagnole découvroit encore mieux toutes les graces ; le port le plus noble, le plus beau tour de visage, des yeux qui lançoient les traits les plus vifs à travers le masque ; une gorge . . . Ah ! une gorge . . tout m'a

enchanté en elle. Je me suis attaché dès ce moment à ses pas ; je n'ai pû contenir mes transports, & profitant de la liberté permise dans ces sortes d'assemblées, j'ai parlé : la modestie, l'ingénuité, l'esprit que j'ai trouvé dans ces réponses ont été de nouveaux liens qui ont resserré mes chaînes. Ce n'a été qu'après mille instances, & même plus par hazard que par sa propre volonté, que j'ai pû voir un instant ses traits adorables ; & cet instant les a gravés à jamais dans mon cœur, comme dans mon souvenir. Mais je n'ai jamais pû obtenir d'elle d'être instruit de son nom & de sa demeure. ***Si ce que vous voulez me faire croire***, m'a-t'elle dit d'un ton mocqueur, ***n'est point une feinte autorisée en ces lieux***, ***l'amour vous inspirera bientôt les moyens de sçavoir qui je suis.*** Dieux ! peut-on pousser la cruauté jusques-là ?

CRISPIN.

Tenez, Monsieur, toutes ces mijaurées de bal en sçavent plus que vous. C'est par de pareilles simagrées qu'elles se font valoir. Elle sera la premiere à vous chercher au premier Bal. Mais si vous m'en croyez, traitez cela comme on doit faire de telles avantures, & même n'y retournez pas.

DAMON *à Crispin.*

Est-ce là tout le soulagement que tu as à me donner ? Que je suis malheureux !

L'OLIVE *à Damon.*

Bon, il ne sçait ce qu'il dit. Il faut la découvrir, Monsieur, & si elle est digne de vous, il

ſaut vous y attacher. Rien n'eſt ſi charmant qu'un peu d'amour dans la vie.

DAMON.

C'eſt parler à merveille. Tu me rends la joie, mon cher l'Olive!

CRISPIN *à part.*

Mon cher l'Olive! il a flatté la paſſion, & on lui prodigue déja les plus tendres marques d'amitié. (*à Damon.*) Pour moi, Monſieur, puiſqu'il ne tient qu'à trahir vos vrais intérêts pour vous plaire, je ferai plus, je veux avoir ſeul l'honneur de cette découverte.

L'OLIVE.

Cela n'eſt pas trop ſûr.

DAMON.

Quoiqu'il en ſoit, dix Louis ſeront le prix de celui qui pourra m'en donner des nouvelles; & la gratification ſera encore d'autant pour celui qui trouvera le moyen de me procurer une converſation avec elle.

CRISPIN.

Vingt Louis pour Criſpin!

L'OLIVE.

Compte, compte, tu n'en croqueras que d'une dent. Monſieur, la récompenſe eſt digne de vous. Mais pour une entrepriſe auſſi difficile, il y aura ſans doute de menus frais à faire. Il faudra poſter des eſpions, gagner des Domeſtiques, amadouer des Suivantes...&c; les intéreſſer & les choſes pourroient être de façon que peut-être les vingt

Louis même ne suffiroient pas pour tant d'honoraires ; ainsi ...

CRISPIN *à part.*

Peste qu'il est fin !

DAMON *à l'Olive.*

Je t'entens, & je m'explique. La somme sera sans distraction, tous frais faits.

L'OLIVE.

Ce n'est pas par intérêt, ce que j'en dis ; & l'honneur de réussir est tout ce que j'ambitionne.

CRISPIN.

En effet l'honneur est tout ce qui anime des cœurs faits comme les nôtres.

DAMON.

Songez donc à prendre les moyens les plus courts. Pourrai-je être assez heureux pour revoir ce cher objet ! Mon amour m'est garant qu'il ne peut qu'être digne de toute ma tendresse !

(Il veut s'en aller.)

L'OLIVE *le retenant.*

Encore un mot, s'il vous plaît ? Le portrait de la Belle, quoique flatté, m'a fait naître un soupçon qu'il faut que j'éclaircisse. Elle est donc grande & bien faite ?

DAMON.

Je te l'ai déja dit ; on ne peut l'être mieux.

L'OLIVE.

Les yeux & les cheveux noirs ?

DAMON.

Sans doute.

CRISPIN.

C'eſt comme je les aime.

L'OLIVE.

Le viſage rond ?

DAMON.

Oui.

L'OLIVE.

Le tein ? . .

DAMON.

De lys & de roſe.

L'OLIVE.

La bouche un peu grande, mais belle ; les dents les plus blanches & les mieux rangées. . . .

DAMON.

Tu la connois donc ?

CRISPIN.

Et le menton ? . .

L'OLIVE.

Agée de quinze ans ?

DAMON.

Tout au plus. Tu l'as donc vuë ?

L'OLIVE.

Et de l'eſprit comme un petit lutin ? . . Monſieur, je ſuis fort trompé ou je ſçais qui elle eſt.

CRISPIN.

Voilà-t'il pas le hazard qui ſe déclare pour lui ?

DAMON.

Quoi, il ſe pourroit ? . . .

L'OLIVE.

Je ſerai bientôt éclairci ; laiſſez-moi faire, (*à part.*) c'eſt la fille de Madame Argante, ou du moins c'eſt-là ſon portrait. (*à Damon.*) Quoi vous n'avez aucune idée d'avoir vû ailleurs cette charmante perſonne ?

DAMON.

Non, mon cœur s'en ſeroit apperçu ; ſi elle ſe fût plutôt préſentée à mes yeux.

L'OLIVE *à part.*

Ils ſont pourtant bien voiſins, car ce jardin-ci eſt commun à leur maiſon.

DAMON *à l'Olive.*

Ne perds donc point de temps.

L'OLIVE.

Mais ſçavez-vous que la perſonne que je veux dire eſt un des plus riches partis de France ? Elle n'eſt pas de qualité, il eſt vrai ; mais elle a tant de bien....

DAMON.

Cet eſpoir ne ſçauroit accroître ma paſſion : réponds à mon impatience ! la récompenſe promiſe ſera le moindre bien que tu recevras de moi, ſi tu fais mon bonheur.



SCENE IV.

CRISPIN. L'OLIVE.

L'OLIVE.

EH bien, Monſieur Criſpin, l'Olive vous devra-t-il du reſpect à préſent?

CRISPIN.

C'eſt-à-dire que la bonne fortune vous rend inſolent. Parce que vous en impoſez hardiment à M. Damon, & que vous lui faites les plus belles promeſſes que vous ne tiendrez pas, vous croyez....

L'OLIVE.

Mon pauvre Criſpin, je ne promets rien que je ne tienne. Mais voyons ton adreſſe! voilà une occaſion a ſe ſignaler.

CRISPIN.

Si tu te trompes dans tes conjectures, tu ſeras peut-être plus embarraſſé que moi.

L'OLIVE.

Va, va, j'ai des reſſources qui te ſont inconnuës!

CRISPIN.

Peut-être: mais écoute; il y a accommodement à tout dans la vie: au bout du compte, nous ſervons tous deux le même Maître, & nous ſommes camarades.

L'OLIVE.

Ce n'eſt donc que depuis un moment ?

CRISPIN.

Tiens, oublions le paſſé ; & ſoyons unis pour le bien de M. Damon.

L'OLIVE.

Ou plutôt pour celui de Criſpin.

CRISPIN.

Soit que tu te belouſes dans tes idées, ou non, tu auras beſoin d'être aidé de quelqu'un pour réuſſir. Il vaut bien mieux m'employer qu'un autre ; tout comme je n'irai pas non plus chercher du ſecours ailleurs ; ainſi travaillons de moitié, & ....

L'OLIVE.

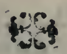
Je te vois venir : mais je ſuis ſourd de cette oreille : tu l'as pris avec moi ſur un ton...

CRISPIN.

Va, je t'aime dans le fond.

L'OLIVE.

Rien à faire. Agis de ton côté, comme tu l'entendras, & ne me retiens pas plus long-tems ; les momens me ſont chers ; adieu.



SCENE V.

CRISPIN *seul.*

AH ! quel cœur de rocher ! Refuser inhumainement une proposition si raisonnable ! Mais quoi, ce faquin l'emporteroit sur moi ? Non, mettons tout en usage pour le prévenir ; ou du moins observons ses démarches, & n'oublions rien pour rompre ses mesures.

SCENE VI.

JULIE. MARINE.

MARINE.

VOus voilà ajustée de bonne heure ! Qui vous soupçonneroit d'avoir passé une partie de la nuit au Bal ?

JULIE.

Je n'ai pû fermer l'œil, & je me suis habillée.

MARINE.

Le Bal a donc mis vos esprits dans une terrible agitation ?

JULIE.

Je ne sçais.

MARINE.

Vous avez été bien charmée ? Avouez que c'eſt un coup d'œil bien ſurprenant que celui de ce Spectacle, ſurtout lorſque c'eſt la premiere fois que l'on y va ?

JULIE.

Il eſt vrai ; mais je n'ai pas la moindre envie d'y retourner.

MARINE.

Quoi, ſi Madame Dorimene votre tante, auprès de laquelle il a fallu employer tant de reſſorts pour la faire conſentir a vous mener avec elle a ce divertiſſement ; car, par parenthèſe, cette Dame, qui aime ſi fort a ſe réjouir, n'eſt point du tout complaiſante pour une jeune perſonne ; & quoiqu'a quarante ans bien paſſés, elle ſoit auſſi coquette, & auſſi jalouſe de plaire qu'on pourroit l'être à vingt, une niéce eſt plus gênée auprès d'elle que dans le Couvent le plus auſtere ; il n'y a pas de danger qu'un Amant en approche ; & une mere qui eſt pour quelques jours à la Campagne peut lui confier ſans crainte la direction de ſa fille, comme a fait Madame Argante. Si Dorimene vouloit donc retourner au Bal avec vous, vous refuſeriez d'y aller ?

JULIE.

Cela ſe pourroit ; je ſuis au déſeſpoir d'y avoir été.

MARINE.

Oh, oh, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Peut-on ſçavoir ce qui vous a déplu?

JULIE.

JULIE.

Rien, Marine.

MARINE.

Rien ne vous a déplu, & vous êtes fâchée d'y avoir été ? Il faut donc que quelque chose vous ait fait trop de plaisir ?

JULIE.

Est-ce qu'on est fâché d'avoir vû quelque chose de trop agréable ?

MARINE.

Quelquefois, surtout lorsqu'on craint de n'être pas libre de revoir cet agréable objet.

JULIE.

Je ne sçais ce que tu veux dire.

MARINE.

Et moi, je vous définis à merveille. Vous aviez une envie déméſurée de connoître ce que c'étoit que le bal; vous ne dormez plus après y avoir été, & vous êtes fâchée qu'on vous y ait menée! cela est clair.

JULIE.

Comment ?

MARINE.

Vous êtes jeune, belle; vous étiez masquée à vous attirer tous les regards; mille Cavaliers tous plus aimables vous ont offert leurs hommages; parmi le grand nombre, il s'en trouve toujours quelqu'un qui s'exprime mieux, & qui sçait faire agréer ce qui ne flatte pas de la part d'un autre; on n'ose le lui témoigner; la bienséance veut qu'on se cache, & permet encore moins qu'on s'informe de

lui ; on se perd de vue en sortant du bal ; on ne sçait plus comment se retrouver : il en faut bien moins pour être désespérée, n'est-ce pas ?

JULIE.

Rien de tout cela ne m'agite.

MARINE.

Pardonnez-moi, ce sont des effets inévitables du bal. L'Amour qui y commande en personne ne laisse jamais échapper une proye aussi belle que vous. La Tante le sçavoit bien, & c'est pour cela qu'elle craignoit.

JULIE.

Elle doit être rassurée.

MARINE.

Là, regardez-moi fixément ! vous oserez me soûtenir que votre cœur est aussi tranquille aujourd'hui qu'il l'étoit hier ?

JULIE.

Mon dieu, Marine, que tu es pressante !

MARINE.

Je suis encore plus connoisseuse ; & j'ai bien remarqué qu'un Cavalier bienfait & fort aimable vous suivoit de près ; qu'il se retrouvoit toujours auprès de vous.

JULIE.

Hélas !

MARINE.

Vous en soûpirez ! je n'en demande pas davantage : vous voudriez donc bien sçavoir s'il ne vous en imposoit point, & s'il est digne de votre affection ? Avouez que cette incertitude vous gêne ?

JULIE.

Eh! le moyen de te rien dissimuler ! tu devines tout. Il est vrai, le jeune homme que tu dis m'a laissé une idée si vive que, loin de prendre du repos, je n'ai pû songer qu'à lui : & je t'avoue que la crainte d'avoir fait un mauvais choix me trouble furieusement. C'est ce qui me fait souhaiter, malgré mon ardeur naissante, de ne plus le revoir, & qu'il ne se donne pas le moindre soin pour s'informer de moi.

MARINE.

C'est ce qu'il ne fera point, j'en suis sûre. Mais il ne m'est pas absolument inconnu ; & je crois l'avoir vû chez Madame votre mere, lorsque vous étiez encore au Couvent. Pourvû qu'il soit honnête homme, & de qualité, vous êtes assez riche pour tous deux.

JULIE.

Oüi : crois-tu que ma mere consente jamais à m'unir avec un homme dont la fortune seroit médiocre ? elle a de grandes vuës pour moi !

MARINE.

On sçait bien que les meres ont leurs vuës ; mais les filles ont aussi les leurs, qui ne quadrent pas ordinairement avec celles des parens. Quoiqu'il en soit, vous êtes dans une situation à vous contenter. Vous ferez toujours un gros Seigneur de celui que vous choisirez. Voudriez-vous, pour quelques richesses de plus, vous rendre éternellement malheureuse, & prendre un mari qui ne vous épousant que pour vos grands biens, ne tiendroit aucun compte de vous, parcequ'il ne vous devroit rien ? Non, faites un heureux par goût ; qui soit lié avec

vous par reconnoiſſance, & par amour. C'eſt le plus ſûr & le plus agréable.

JULIE.

Que tu es conſolante, Marine ! comment ſçavoir quel eſt ce Cavalier ?

MARINE.

Laiſſez faire l'amour; nous en aurons des nouvelles. Allez tranquilliſez vous, & tâchez de prendre un peu de repos; auſſi bien j'apperçois quelqu'un qui à l'air d'un Domeſtique, & ce pourroit bien être quelque Emiſſaire de notre Amoureux.

JULIE.

Je me confie à toi, mais ne me trompe point; & ſi mes premiers vœux ſe ſont mal adreſſés, ne me donne pas la honte d'en être informée.

SCENE VII.

MARINE. L'OLIVE.

L'OLIVE *à part.*

J'Apperçois Marine ! découvrons d'abord ſi elle ſçait que depuis huit jours je ne ſuis plus chez Madame Argante; & ſi elle l'ignore, laiſſons-la dans l'erreur pour mieux venir à bout de mes projets.

MARINE.

Que vois-je ! c'eſt l'Olive ! quelles bonnes affai-

res t'amenent ici ? Comment se porte Madame ? viendra t'elle bientôt ? répons, parle ?

L'OLIVE *à part.*

Bon, il n'y a pas à en douter, elle ne sçait pas mon changement de condition.

MARINE.

Tu ne veux donc pas parler, adieu.

L'OLIVE.

Attendez : quelle impatience ! je viens pour sçavoir des nouvelles de ce qui se passe. Que fait Mademoiselle Julie ? Que dit Madame Dorimene ? Comment ménage-t'elle son Monsieur Brusquin ? Epouseront-ils ? Lui fait-il toujours des présents ? Comment va la joie ? Comment trouvez-vous le bal ? Que diable, réponds moi donc à ton tour ?

MARINE.

Que veux-tu dire avec ton bal ?

L'OLIVE.

C'étoit hier le grand jour. N'auriez-vous profité de l'absence de la mere pour donner à la fille un avant-goût des plaisirs ?

MARINE *à part.*

Ce maraut sçait quelque chose. Qui peut l'avoir sitôt informé de notre partie ?

L'OLIVE.

Est-ce que Dorimene aura été assez tigresse pour ne pas permettre que Julie ait fait son entrée dans le monde ? parle, parle donc si tu veux !

MARINE.

Mais toi-même, qu'entens-tu par là ?

L'OLIVE.

Ce que je dis n'eſt pas difficile à comprendre : rien n'eſt plus clair.

MARINE.

Qui t'a appris que nous avons été au bal ?

L'OLIVE.

Ah, ah ! je vous y prends ! c'eſt donc ainſi que l'on ſe comporte ? expoſer une jeune perſonne comme Julie aux avantures de la maſcarade ! La voilà en bonne main ! Madame Argante ſera informée de ce beau train de vie !

MARINE.

Maraut, ſi tu avois la hardieſſe....

L'OLIVE.

Va, ne prens point l'allarme ſi vîte ; je ſuis bon Prince & ſçais garder un ſecret mieux que toi. Julie aura donc bien fait des conquêtes ! Que de graces elle devoit avoir ſous l'habit d'Eſpagnolette !

MARINE.

D'Eſpagnolette ! qui diantre t'a déja rendu compte ?

L'OLIVE.

Ne ſçais-je pas que c'eſt la fureur des jeunes perſonnes de prendre ce déguiſement-là. Elles s'imaginent que dans cet équipage, elles feront des Amans auſſi langoureux, & auſſi fidèles que ceux de la Nation dont elles l'empruntent : mais elles ſe trompent ; elles n'ont pas moins à faire à des Français, parmi leſquels la mode de l'inconſtance eſt la ſeule qui ne varie point.

MARINE.

Julie eſt d'un modèle à inſpirer des paſſions auſſi vives que durables.

L'OLIVE.

Je le crois : & de plus ce Cavalier qui l'a entretenuë autant qu'il a pû eſt très-capable de ſoupirer à l'Eſpagnole.

MARINE.

Quel Cavalier ?

L'OLIVE.

Un Cavalier fort aimable, galant, poli, généreux & de bonne maiſon ; qui a conçu pour elle les plus violens tranſports. Tiens, je ſçai déja tout cela.

MARINE.

Que ce jeune homme eſt alerte ! Comment il t'a déja mis dans ſes intérêts ?

L'OLIVE.

Sans doute. (*à part.*) me voilà donc au fait, & mes ſoupçons ſe trouvent confirmés. Bon ! Dix louis déja gagnés. (*bas à Marine.*) Mais prens garde, on nous écoute. C'eſt ce butor de Criſpin ! que nous veut-il ?



SCENE VIII.

MARINE. L'OLIVE. CRISPIN.

CRISPIN *à part.*

JE l'ai ſuivi de loin, il doit être par ici. Juſtement le voilà aux priſes avec une jolie fille. Peſte, qu'il eſt heureux ! Chaſſons-le d'ici, & tâchons d'entrer en confidence avec elle. (*à l'Olive.*) Je te cherche partout, l'Olive ! Monſieur a beſoin de toi, cours vîte.

MARINE *à part.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

L'OLIVE *à part.*

Que me veut cet yvrogne ? Paſſez votre chemin, mon ami.

CRISPIN, *à l'Olive.*

Yvrogne toi-même ! eſt-ce ainſi que tu obéis aux ordres de notre Maître ?

MARINE *à part.*

Son Maître !

L'OLIVE, *à Criſpin le menaçant.*

Maraut ! je ne te connois point, laiſſe-moi en paix, ou je te...

CRISPIN, *le menaçant auſſi.*

Je te... moi-même.

MARINE, *se mettant entre deux.*

Messieurs, un peu de politesse.

CRISPIN.

Tu ne me connois pas ?... Voyez cet impertinent. Nous ne servons donc pas tous deux M. Damon ?

MARINE *à part.*

M. Damon !

L'OLIVE.

à Marine. *à Crispin.*

Il est fou. vous dis-je. Retire-toi d'ici de force ou de gré.

MARINE *à Crispin.*

Finissez ce tintamare. Vous extravaguez, on le voit bien : l'Olive est à Madame Argante, & non pas à M. Damon.

CRISPIN.

Il en a menti, s'il l'ose soutenir. Il y a six jours qu'il est chez M. Damon ; & il y en a plus de hüit qu'il a laissé cette Dame à son Château. S'il vous dit le contraire, c'est pour vous tromper.

L'OLIVE, *à Crispin le menaçant.*

Tu ne te tairas pas. Attends-moi ; je t'apprendrai à parler.

CRISPIN, *en s'en allant.*

Oui, oui, Mademoiselle, prenez garde à vous : c'est un drôle qui vous abusera, & vous ne serez pas la premiere ; défiez-vous de ses discours, & de ses promesses.

SCENE IX.

MARINE. L'OLIVE.

MARINE.

VOus nous fourbez donc, M. l'imposteur ! & vous avez quitté Madame Argante depuis huit jours ?

L'OLIVE.

Est-ce que tu ajoûtes foi à ce visionnaire ? Peux-tu me faire l'affront de douter de ma sincérité !

MARINE.

Il est vrai ; on te soupçonne à tort ! Tu es un homme bien délicat sur le point d'honneur !

L'OLIVE.

L'honneur est un vieux Saint que l'on ne chomme plus. L'or en a fait supprimer la fête : Ah ! si-tôt que ce charmant métal déploye ses rayons séduisans, les cœurs en sont plus éblouis que les yeux ne le sont de ceux du Soleil ; ils font aussitôt germer des désirs. . . .

MARINE.

Finis ta froide Morale ; & dis-moi, faquin, pourquoi tu viens nous en imposer ?

L'OLIVE.

L'or, te dis-je. . . .

MARINE.

Laisse-là ton or, & quitte la fourberie, ou. . . .

L'OLIVE.

Eh bien que veux-tu que je te diſe? Oui, j'ai quitté Madame Argante; je ſuis à M. Damon: ce M. Damon a vû hier ta jeune Maîtreſſe au Bal; il en eſt devenu éperdument amoureux; il m'a conté ſa chance, m'a fait le portrait de la Beauté qui l'a frappé; j'ai ſoupçonné que c'étoit Julie; je ſuis venu pour m'en éclaircir; & afin de m'introduire plus aiſément, j'ai conſervé ma qualité de domeſtique de la maiſon; j'ai découvert la vérité: il ne me reſte plus qu'à t'engager à ſervir la paſſion de mon maître. Il n'épargnera rien pour te gagner je t'en répons. Notre fortune ſera faite à tous deux; car je te promets de partager avec toi les bienfaits dont il m'a flatté; comme il faut que tu partages avec moi ceux qu'il te fera. En un mot, nous marierons Julie avec Damon, & Damon nous mariera tous deux. Voilà mon deſſein, mes eſpérances, & la fin à laquelle nous devons conjointement travailler.

MARINE.

Je ſaiſis cet arrangement-là du premier coup d'œil; & je le trouverois admirable ſans les difficultez que j'y prévois.

L'OLIVE.

Il faut commencer par faire l'entrevuë entre les Parties: c'eſt ce point qui preſſe le plus à préſent. (*à part.*) J'ai beſoin des dix louis reſtants pour les frais de mes nôces.

MARINE.

Que parles-tu de nôces, & de louis?

L'OLIVE.

Je m'entends, il suffit; & tu t'en trouveras bien.

MARINE.

L'entrevuë que tu demandes n'est pas aisée: non, que la difficulté entre nous, vienne de la part de Julie, qui par un effet de la sympathie, sent déja pour Damon tout ce qu'il ressent pour elle.

L'OLIVE.

Seroit-il bien possible?

MARINE.

Mais cette folle de Tante m'embarasse.

L'OLIVE.

Que l'espoir du salaire leve les obstacles!

MARINE.

Si ton Maître prenoit un habit dans le goût du tien....

L'OLIVE.

Eh bien?

MARINE.

Je pourrois peut-être par ce moyen le faire parler quelques momens à Julie; & au cas qu'il fût surpris par Dorimene, il s'adresseroit à elle-même, comme venu de la part d'un pretendu Maître qu'il supposeroit avoir été épris, au Bal., de ses charmes, & qui lui enverroit demander la permission de la voir; elle croit le pouvoir de ses yeux si grand, qu'elle donnera dans tous les panneaux de cette espece qu'on pourra lui tendre.

L'OLIVE.

C'est très-bien imaginé. Préviens donc Julie; assûre-la de la tendresse de Damon, tandis que je vais lui faire prendre un déguisement, qui est souvent un habit à bonne fortune. Surtout ressouviens-toi de ne point déclarer que j'ai quitté Madame Argante, puisqu'on l'ignore dans la maison: cela peut avancer nos projets.

MARINE.

Compte sûr mon zèle, comme je m'en rapporte à toi de tous mes intérêts.

L'OLIVE.

Va, ne crains rien; tu auras bientôt tout lieu d'être satisfaite.

SCENE X.

L'OLIVE *seul.*

VOilà, Dieu merci, les affaires de mon Maître & ma fortune en bon train! Ce n'est pas tout, & je médite un coup bien plus important.... une lettre que Madame Argante m'avoit chargé de porter il y a quelque tems à la poste que j'avois oubliée dans ma poche où elle est restée, me fait concevoir un des plus hardis projets.... Heureux le Maître qui a un valet qui sçait profiter de tout pour son service!

SCENE XI.

DAMON. L'OLIVE.

DAMON.

EH bien ! mon pauvre l'Olive, as-tu de bonnes nouvelles à m'apprendre ? as-tu vérifié tes eſpérances ? puis-je enfin me flatter de connoître un objet de qui dépend mon repos & ma félicité ?

L'OLIVE.

Monſieur, vous êtes le plus heureux mortel qu'on puiſſe trouver : mais ſans vanité, vous me devez un peu de ce bonheur ; & ſi vous n'aviez eu pour ſecours que Criſpin, vous ne ſeriez guéres avancé. Il n'a pas même tenu à lui que mes entrepriſes ne fuſſent renverſées.

DAMON.

Criſpin n'eſt pas ſi adroit que toi ; mais il a bon cœur.

L'OLIVE.

Votre maîtreſſe eſt trouvée ; le rendez-vous eſt préparé, & qui plus eſt ; l'amour a bleſſé d'un ſeul trait votre cœur & le ſien.

DAMON.

Tu veux me flatter : je ne puis croire.... N'importe : je te dois vingt louis, voilà ma bourſe je ne puis trop payer tes ſoins, & l'eſpoir que tu veux me donner. Ne me fais plus languir : quelle eſt cette Belle ?

L'OLIVE.

Admirez votre bonheur ; c'eſt Julie la fille de Madame Argante !

DAMON.

Que dis-tu? la fille de Madame Argante! & tu appelles cela un bonheur! Non, c'eſt le plus funeſte coup qui pouvoit m'accabler. Jamais cette Dame ne conſentira à m'unir avec ſa fille ; je ne ſuis pas aſſez riche pour elle, qui peut aſpirer à ce qu'il y a de plus grand.

L'OLIVE.

Vous voilà bien allarmé ? Vous avez de la naiſſance ; votre perſonne ne déplaît pas ; tâchez ſeulement d'aſſurer votre conquête, & laiſſez-moi faire le reſte, tout ira bien. Mais donnez-moi carte blanche ſur vos intérêts ; il s'agit de bruſquer l'affaire.

DAMON.

Oüi, je m'abandonne à toi ! je ſerai trop heureux ſi tu as pitié de l'état de mon cœur.

L'OLIVE.

Mais comment ſe peut-il faire que vous n'ayez jamais vu Julie, demeurant pour ainſi dire dans la même maiſon? car quoique l'entrée de la vôtre ſoit dans une ruë aſſez éloignée de celle de Madame Argante, ce jardin-ci communique pourtant de l'une à l'autre.

DAMON.

Tu ſçais bien qu'il n'y a guéres que dix jours que je ſuis arrivé de mon Régiment où j'ai paſſé plus de ſix mois. Lorſque je partis pour l'aller

rejoindre, Julie étoit au Couvent, je ne l'avois jamais rencontrée chez sa mere. Depuis mon retour, j'ai appris que Madame Argante étoit à la Campagne, & je ne me suis point présenté chez elle. Je n'étois pas même encore entré dans ce jardin.

L'OLIVE.

Il est vrai qu'un jeune homme ne vient guéres rêver dans un jardin s'il n'est bien amoureux. Quoiqu'il en soit, allez dépouiller ces magnifiques habits pour en revêtir de moins brillans; & nous irons chercher Julie à qui Marine vous fera parler; allons, je vous mettrai au fait de tout en vous deshabillant.

DAMON.

Et toi, tu iras ensuite avertir des Simphonistes & des Musiciens pour lui donner une fête dans ce jardin.

L'OLIVE.

J'ai une fête à donner, moi, qui presse plus que la vôtre. Mais voici Crispin, je vais lui signifier vos ordres, & je vous suis.

SCENE XII.

CRISPIN. L'OLIVE.

L'OLIVE *poursuivant.*

CRispin, Monsieur t'ordonne d'aller rassembler des Musiciens pour une Sérénade dont il veut régaler ce soir l'inconnuë qu'il adore.

CRISPIN.

Et comment la régaler, s'il ne la connoit pas?

L'OLIVE.

Malgré votre mauvaiſe volonté, & votre jalouſie, M. Criſpin, les vingt Louis ſont gagnés; je les tiens; (*lui montrant la bourſe que lui a donné Damon.*) mais conſole-toi, mon ami, tu danſeras en revanche.

SCENE XIII.

CRISPIN *ſeul.*

CE maraut ajoûte la raillerie à mon malheur! me voilà ſupplanté par un Valet de quatre jours. Ah! qu'on a raiſon de dire que les ſervices d'un nouveau venu font bien vîte oublier les ſervices d'un ancien domeſtique! Mais n'eſt-ce pas là cette même fille avec qui j'ai ſurpris l'Olive? C'eſt-elle ſans doute qui vient de lui découvrir la Maîtreſſe de Damon. Voyons ſi je ne pourrois pas en m'inſinuant auprès d'elle.... Ah! quelle joie ſi je pouvois à mon tour l'emporter ſur cet heureux....



SCENE XIV.

MARINE. CRISPIN.

CRISPIN.

JE vous le disois bien que ce l'Olive n'étoit qu'un fourbe. N'avez-vous pas reconnu . . .

MARINE.

Je reconnois que vous lui en voulez : mais je n'ai pas le tems d'écouter vos mauvais discours ; ma Maîtresse porte ici ses pas , laissez-moi. Je n'ai que faire qu'elle me trouve avec vous.

CRISPIN.

Je ne suis pas homme à vouloir vous faire de la peine. Adieu donc, Beauté sauvage ! je prendrai mieux mon tems, & je vous convaincrai....

MARINE.

Oui, oui, allez toujours.

CRISPIN *en s'en allant.*

Ne diroit-on pas que le Diable s'obstine à me désespérer ?



SCENE XV.

DORIMENE. MARINE.

DORIMENE.

EH bien, Marine, Julie eſt-elle ſatisfaite du Bal ? Crois-tu qu'elle y ait été fort remarquée ?

MARINE.

Si elle n'eût été auprès de vous, elle auroit pû s'attirer quelque attention ; mais vous fixiez tous les yeux qui s'adreſſoient à elle. Vous avez des graces à qui il faut que tout céde, &, quoique ſous le Maſque, elles ne pouvoient être cachées. (*à part.*) Ce ſont pourtant des graces très-majeures.

DORIMENE.

Julie n'eſt point encore formée ; dans quelques années, elle ſera plus redoutable.

à part. MARINE.

Elle n'a que quinze ans. (*haut.*) dans une trentaine d'années ; oui, lorſqu'elle ſera parvenuë à cet âge de maturité, où les traits ſont dans leur perfection ; & les graces plus développées par l'uſage du monde ; par exemple, comme vous êtes à préſent.

DORIMENE.

Sans doute, ma chere Marine, je ſuis dans la

véritable ſaiſon de plaire, quoiqu'un premier mariage m'ait fait beaucoup de tort.

MARINE.

Heureuſement vous en êtes délivrée; & vous voilà redevenuë comme fille; mille ſoupirans aſpirent à votre cœur (*à part.*) du moins elle le croit. (*haut.*) Je ne doute même pas que vous n'ayez fait quelque illuſtre Conquête la nuit paſſée, & que nous n'en ayons bientôt des nouvelles.

DORIMENE.

Tu me flattes, Marine.

MARINE.

Oh, que non, Madame. Nous verrons arriver, peut être avant la fin du jour, des émiſſaires & des billets doux.

DORIMENE.

Tu es une petite ruſée; tu ſçais ſans doute quelque choſe.

MARINE.

Non, l'on ne m'a point fait de confidence; je ne parle ainſi que par prédiction. Eſt-il ſurprenant qu'on pronoſtique des choſes ſi vraiſemblables, & ſi ordinaires?

DORIMENE.

Avouë qu'il eſt encore plus aiſé de les pronoſtiquer, quand on ſçait qu'elles ſont arrivées.

MARINE.

Je ne ſçais rien, vous dis-je; & toute ma divination eſt dans vos yeux. Ce ſont des aſtres où l'on peut lire plus aiſément que dans le ſoleil,

ou dans la lune, la déroute future de tous les cœurs qui en recevront les influences.

DORIMENE.

Non, non, je vois bien que tu t'es apperçuë des poursuites que m'a fait un Masque charmant; il viendra sans doute bientôt me rendre visite, n'ayant pû refuser a ses instances de me découvrir.

MARINE *à part.*

Voilà précisément ce qui fera qu'il n'y viendra point. (*à Dorimene.*) Je devine juste, comme vous voyez.

DORIMENE.

Tu es une fine mouche. Quoiqu'il en soit, s'il vient quelqu'un pour moi, ne va pas le renvoyer.

MARINE *à part.*

Voilà qui nous favorise. (*haut.*) Je n'ai garde. Mais si M. Brusquin étoit auprès de vous, cela seroit embarrassant.

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'il revienne ici. J'ai été au Bal malgré lui, & malgré les menaces qu'il m'avoit faites de ne plus me revoir, si j'y allois.

MARINE.

Vous avez fort bien fait. Est ce qu'on doit se contraindre pour un épouseur qui nous accable de présens, (& qui par un Contrat déja dressé veut nous assurer un bien considérable?)

DORIMENE.

Je n'accepte les siens que pour lui faire plai-

ſir,& pour me délivrer de ſes importunités,ſurtout dans la vuë du mariage. Mais quand il s'agit d'en venir à ce nœud, je ne puis m'y réſoudre ; il eſt jaloux, brutal, il veut que l'on n'ait des politeſſes, & des yeux que pour lui.

MARINE.

C'eſt qu'il vous aime trop.

DORIMENE.

Rien n'eſt plus incommode dans un mari que tant d'amour. On en perd le repos & la liberté : il voudroit m'ôter l'un & l'autre étant mon amant, juge de ce qu'il feroit étant mon époux.

MARINE.

Cela eſt cruel ! cependant il eſt bien riche ; ſans ce qu'il peut gagner encore. Et quoique vous en ayez aſſez par vous-même pour vous contenter, il peut vous mettre dans une ſituation encore plus brillante.

DORIMENE.

Et ſans cette idée, l'aurois-je flatté du moindre eſpoir !

MARINE.

S'il devient votre époux, il ſera peut-être moins difficile. Il craint que vous ne lui échapiez ; c'eſt ſans doute ce qui change ſon humeur : on s'allarmeroit à moins !

DORIMENE.

Voyons ce qui en ſera de mon nouvel adorateur. Si je ne trouve rien de mieux, il faudra bien me réſoudre à conclure avec le Financier.

MARINE *à part.*

Le beau tendron pour vouloir choisir !

DORIMENE.

Je m'en vais un peu rajuster ma coëffure, pour être mieux a mon avantage, au cas qu'il me vienne quelque visite. Marine ayez toujours bien l'œil sur ma niéce. Je ne voudrois pas que Madame Argante eût le moindre reproche a me faire lorsqu'elle reviendra, ce qui sera sans doute bientôt; car il y a huit jours que je n'ai reçu de ses nouvelles, & elle ne devoit pas être si longtems absente.

MARINE.

Elle veut peut-être nous surprendre; mais ne craignez rien. On prend de votre niéce, le soin qu'il faut.

SCENE XVI.

MARINE *seule.*

QUelle extravagante! Elle fait la difficile pour un hymen qu'elle est trop heureuse d'avoir en sa disposition. M. Brusquin lui fait trop de grace de penser à elle. Quels charmes peut-il donc lui trouver? Ses appas sont usés; elle n'est occupée que de coëffures & de colifichets; elle ne songe qu'a engager de nouveaux Amans; la bonne emplette à faire. Cependant elle trouveroit mauvais que Julie, qui est belle, jeune &

riche, eût des penſées de tendreſſe. L'attention qu'elle a pour cette niéce eſt bien moins par devoir & par ſentimens, que par la crainte qu'elle a que les appas naiſſans de Julie ne lui enlévent quelqu'une de ſes conquêtes. Sa jalouſie eſt un Argus bien plus ſûr que ſa vertu . . . J'apperçois l'Olive avec un autre Domeſtique, c'eſt ſans doute ſon Maître ? Oui, c'eſt ce jeune homme que j'ai vû chez Madame Argante.

SCENE XVII.

MARINE. L'OLIVE. DAMON *au fond du Théâtre en Valet.*

L'OLIVE *à Marine.*

J'Amene le Gentilhomme dont je t'ai parlé. Peut-il s'approcher ?

MARINE.

Lui as-tu bien fait ſa leçon ?

L'OLIVE.

En doutes-tu ?

MARINE.

Il n'a qu'à venir.

L'OLIVE *à Damon.*

Voilà l'incomparable Marine, qui va vous procurer l'entrevuë tant déſirée ; je vous laiſſe avec elle, & vais agir pour vous. Mais faites bien les choſes avec la Suivante ; & ſurtout tâchez d'avancer

cer ſi bien vos affaires avec la Maîtreſſe qu'elle approuve toutes nos entrepriſes.

SCENE XVIII.

DAMON. MARINE.

DAMON.

Est-il bien vrai, généreuſe Marine, que vous daigniez prendre quelque pitié du plus amoureux de tous les hommes! puis-je eſpérer que par vos ſoins, je pourrai jouir d'un entretien que je préfére à tous les biens du monde?

MARINE.

L'amour & l'intérêt ont de quoi être ſatisfaits auprès de Julie.

DAMON.

Ah! Marine, ne crois pas qu'aucune vuë d'intérêt me faſſe agir! avant que de connoître la Belle dont j'étois charmé, j'avois réſolu de partager ma fortune avec elle; & je n'ai regardé que comme un malheur les richeſſes de l'adorable Julie.

MARINE.

Ce malheur eſt petit, ſi l'Amour vous ſert.

DAMON.

Ah! Marine, qu'en penſes-tu? Crois-tu que Julie acceptera mon hommage d'un œil favorable?

MARINE.

Les filles sont dissimulées, Monsieur.

DAMON.

Julie ne l'est pas avec toi. Me verra-t'elle avec quelque plaisir ?

MARINE.

Je ne sçais.

DAMON.

Tu ne sçais ! l'as-tu prévenuë de ma visite, & de mon déguisement ?

MARINE *froidement.*

Je n'en ai pas eu le tems.

DAMON.

Comment, d'où vient cette froideur ? Ah ! ma chére Marine ne me déguise rien : l'insensible condamne mon audace ? Elle me défend de la voir ? Ne te rebute point ! tu peux compter qu'il n'y a rien que je ne fasse pour toi. En attendant de plus dignes marques de ma reconnoissance, accepte je te prie cette légére faveur.

(*Il lui donne une bague & une tabatiere.*)

MARINE *les prenant dit à part.*

L'Olive ne m'a pas trompée, M. Damon est généreux. (*haut.*) Il est vrai que je n'ai pas prévenu Julie, & j'ai cru vous mieux servir par mon silence qu'en la préparant à votre deguisement.

DAMON.

Je sens l'importance du service que tu prétends me rendre par-la. Tu veux que je connoisse par moi-meme quelle impression je puis avoir fait

ſur ſon ame, en voyant celle que cet habit y produira.

MARINE.

Je la vais avertir... mais il n'en eſt pas beſoin : elle vient elle même.

DAMON.

Oui, je la reconnois ! c'eſt le digne objet que j'adore ! Dieux, que moment !... je tremble.

SCENE XIX.

JULIE. MARINE. DAMON.

JULIE *à Marine.*

AVec qui parles tu là, Marine ? quel eſt ce Domeſtique ?... mais que vois-je ?.. Ah ! ma chére Marine, quoi, il ſe pourroit que j'euſſe été aſſez aveugle pour prendre les ſentimens les plus bas ?.. il ſe pourroit qu'un Valet...

DAMON *à part.*

Elle ſe trouble !.. O favorable augure !

JULIE.

Fuyons, Marine ! laiſſe-moi cacher ma honte...
(*Elle veut s'en aller.*)

DAMON *la retenant & ſe jettant à ſes genoux.*

Arrêtez, belle Julie, & ne vous allarmez pas ! celui qui embraſſe vos genoux...

JULIE.

Quelle témérité ! insolent, vous osez....

DAMON.

Oui, ma témérité est grande ; j'en connois tout l'excès ! mais elle ne va pas jusqu'au point que vous pouvez l'imaginer, & que mon déguisement peut vous le faire croire. La violente passion, que, du premier coup d'œil, vous m'avez inspirée, ne s'est point allumée dans un cœur tout-a-fait indigne du vôtre : ma naissance la justifie ; &, si j'étois assez heureux pour que l'amour n'eût point mis dans votre cœur d'obstacle à ma félicité, il ne pourroit peut-être y en avoir que de la part de la fortune.

JULIE.

Qu'entens-je !

MARINE.

Oui, Mademoiselle, Monsieur est le même Damon notre voisin, dont vous avez pû entendre parler à Madame votre mere. Il a l'avantage d'en être connu. Les livrées qu'il porte sont celles de l'Amour, & non point celles de la fortune.

JULIE *à part.*

Je ne puis revenir de mon trouble.

DAMON.

Oui, charmante Julie, pour pouvoir vous assurer plus librement que je ne cherchois point à vous en imposer, lorsque je vous assurois que je n'aimerois jamais que vous, je me suis abaissé à une feinte que l'amour seul peut faire excuser. Mais quel sera le prix de mes empressemens ? Puis-je me flatter que le cœur que je viens vous offrir de

nouveau, & que je vous ai consacré dès le premier instant que je vous ai vuë, ne vous paroîtra pas un don à dédaigner.

JULIE.

Quand même le don ne me déplairoit pas, que puis-je pour vous, Monsieur ? Je ne suis point la maîtresse de mes volontés. Que sçais-je, peut-être au moment que je vous parle, on a déja promis ma main, & ma foi ! Peut-être...

DAMON.

Ah ! ne m'offrez point une si funeste idée ! Elle suffiroit pour me faire expirer à vos yeux.

MARINE *bas à Julie.*

Ce pauvre Garçon ! il m'attendrit.. Allons, Mademoiselle, un peu de complaisance ; la dureté ne sied point à la beauté.

JULIE *bas à Marine.*

Eh, que veux-tu que je lui dise ?

MARINE *bas à Julie.*

Non pas tout ce que vous sentez ; mais quelque petite chose, quelque petit mot qui le console un peu. Il est bien aimable, n'est-ce pas ? Voyez ces yeux pleins de langueur, ces regards passionnés......

JULIE *bas à Marine.*

Je ne les ai que trop vûs !

DAMON.

Parlez enfin, belle Julie ! ne craignez pas de prendre pour moi des sentimens, qui ne feront que redoubler les miens : & j'ose m'imaginer que peut-être Madame Argante ne s'opposera pas à

mon bonheur, si elle croit que cette union puisse faire le vôtre.

MARINE.

Sans doute. Un peu plus ou un peu moins de bien, est-ce là ce qui fait le bonheur du mariage? La sympathie des cœurs n'est-elle pas préférable? Oui, Mademoiselle, Madame Argante se rendra: elle a toujours été amie de la famille de Monsieur Damon.

JULIE.

Est il vrai, Marine?

MARINE.

Je le sçais bien, allez.

DAMON.

Du moins j'ai quelque lieu de le croire.

JULIE *à Damon.*

Eh bien, tâchez d'employer auprès d'elle...

MARINE *à Julie.*

St, St, j'apperçois votre Tante.

DAMON.

Dieux! quel contre-tems! Je ne puis donc sçavoir...

MARINE *à Damon.*

J'aurai soin de tout; reposez-vous sur moi!



SCENE XX.

DORIMENE. JULIE. MARINE. DAMON.

DORIMENE.

A Qui en veut cet homme, Marine ? Ah ! vous voilà, ma Niéce ! Que faisiez-vous ici ?

MARINE *à Dorimene.*

Mademoiselle me racontoit le plaisir qu'elle avoit pris au bal, lorsque ce Garçon est venu demander si vous étiez visible.

DORIMENE *à part.*

Il vient sans doute de la part de ce Cavalier...

MARINE.

Et j'allois m'en informer, lorsque vous avez paru.

DORIMENE *à Julie.*

Il suffit, qu'on me laisse avec lui. (*à Marine.*) Et toi, apporte-moi mon écrain ! Mon empressement à sçavoir quel étoit cet homme que j'ai apperçu de ma fenêtre, ne m'a pas laissé le temps de mettre mes diamans, & me les a fait oublier.

MARINE, *à Dorimene.*

J'y cours. (*à Damon.*) Songez à vous ; vous aurez de mes nouvelles.

SCENE XXI.

DORIMENE. DAMON.

DORIMENE *à part.*

VOilà un Domeſtique qui a l'air bien noble ! on ne le prendroit jamais pour ce qu'il eſt.

DAMON *à part.*

Je ne ſçais que lui dire !

DORIMENE.

Approchez, mon ami ; acquittez-vous de la commiſſion dont vous êtes chargé. (*à part.*) Le Valet eſt mieux fait que le Maître !

DAMON.

Madame, pardonnez ſi l'on eſt embarraſſé à votre abord ! On ne peut être qu'interdit en voyant tant d'appas. Je ne ſuis plus ſurpris de la vive ardeur dont vous avez embraſé mon Maître du premier coup d'œil.

DORIMENE *à part.*

Il a de l'eſprit. (*haut.*) Cela eſt fort galant ; & il me ſemble que votre Maître choiſit bien ſes gens.

DAMON.

Ah, Madame ! il choiſit encore mieux la divinité à qui il veut offrir ſon encens.

DORIMENE.

Voilà du plus beau ! Mais qu'avez-vous, vous me

paroissez rêveur & affligé ? Peut-être que l'état où vous vous trouvez est au-dessous de vous, & je gagerois que quelque insigne revers....

DAMON.

Ne me rappellez point de tristes idées; ayez seulement la bonté de me faire connoître si vous approuvez que mon Maître, qui est homme de qualité, ait l'honneur de vous voir aujourd'hui : il n'a pas voulu se présenter lui-même sans sçavoir.....

DORIMENE.

Votre Maître est de qualité, & il peut douter de l'honneur qu'il me fera !

DAMON.

Cela suffit, & pour ne pas irriter son impatience, je cours....

DORIMENE *l'arrêtant.*

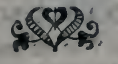
Un moment... J'ai pris de l'intérêt pour vous, & je veux sçavoir votre sort ? On pourroit en adoucir la rigueur.

DAMON.

Madame.... pardonnez.... si....

DORIMENE.

Parlez sans feinte : je veux être informée des raisons.....



SCENE XXII.

DORIMENE. DAMON. CRISPIN.

CRISPIN *à part.*

QUe vois-je ! c'eſt mon Maître ſous cet habit ! (*à Damon.*) Monſieur j'ai exécuté vos ordres ; & quoique je ne ſois pas aſſez heureux pour les recevoir de vous-même, je n'ai pas laiſſé que d'aller avertir les Muſiciens pour la ſérenade.

DORIMENE *à part.*

Qu'entens-je ! quel eſt ce myſtère ? Ne ſeroit-ce point quelque autre Amant que j'aurois fait, & qui auroit eu recours à ce ſtratagême pour me ſurprendre !

DAMON *bas à Criſpin.*

L'étourdi ! que viens-tu faire ici ? Va-t'en.

CRISPIN.

Monſieur.... (*à part.*) Ma foi ſi c'eſt là celle dont il eſt épris , il falloit qu'il eût la berlue, lorſqu'il l'a trouvée ſi belle !

DAMON.

Retirez-vous l'ami, & ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde point !

DORIMENE.

Non, je veux qu'il demeure, & qu'il s'explique.

DAMON *bas à Crispin.*

Si tu parles...

CRISPIN *à Dorimene.*

Pardonnez-moi, Madame, je me suis trompé ? & je vous laisse.

(il veut s'en aller.)

DORIMENE *le retenant.*

Vous ne m'échapperez point : il y a du mystère là-dessous.

DAMON *à part.*

Quel embarras !

DORIMENE *à Crispin.*

Apprenez-moi quels sont ces ordres, cette Sérenade, & d'où vient le respect que vous lui portez ?

CRISPIN.

Madame....

DORIMENE.

Parlez tout à l'heure ?

CRISPIN *s'enfuyant.*

Monsieur me le défend, & je dois obéir à mon Maître.



SCENE XXIII.

DORIMENE. DAMON. MARINE.

MARINE *à Dorimene lui donnant un écrain.*

VOilà, Madame, vos pierreries! vous pouvez vous en parer; quoique vos appas n'ayent pas besoin de ce nouvel éclat.

DORIMENE *à Marine.*

Laissez-nous.

SCENE XXIV.

DORIMENE, DAMON.

Pendant cette Scene Dorimene tient l'écrain à la main; la curiosité qu'elle a pour s'éclaircir du déguisement de Damon, l'empêche d'en faire usage.

DAMON *à part.*

NE nous déconcertons point; & pour ne pas perdre l'espérance de revoir la Niéce, feignons d'être venu pour la Tante.

DORIMENE.

Vous êtes donc un Domeſtique qui avez des Valets ? Je ne m'étonne plus ſi votre air démentoit votre habit ! Avouez-moi tout : je vois bien que c'eſt une ruſe galante que vous avez priſe pour vous introduire auprès de moi, & que ce Gentilhomme, votre Maître, dont vous me parliez, c'eſt vous-même ?

DAMON.

Madame....

DORIMENE.

Vous n'aviez que faire d'avoir recours à un pareil déguiſement. Lorſqu'on a un nom & votre figure, on peut ſe préſenter ſans crainte.

DAMON.

La crainte ſied bien dans un Amant : l'on ne peut donner à ce que l'on aime de plus grandes marques d'eſtime & de reſpect que par cette défiance de ſoi-même.

DORIMENE.

Vous avez de la délicateſſe. Des ſentimens ſi tendres vous doivent être payés par beaucoup d'eſtime.

DAMON.

Je ſerois trop heureux de pouvoir mériter la vôtre !

DORIMENE.

Vous pouvez en être aſſuré.

DAMON.

Que je ſuis flatté d'un ſi doux eſpoir ! Mais puiſ-

que mon déguiſement ne doit pas vous laiſſer douter du digne objet où j'oſe porter mes vœux, ſeroit-ce trop loin pouſſer l'audace que d'oſer encore vous ſupplier....

DORIMENE.

C'eſt vouloir un peu promptement être confirmé dans ſon bonheur.

DAMON.

Je puis me flatter d'être ſorti d'un ſang aſſez illuſtre pour authoriſer ma paſſion ; & ſi mes biens ne répondent pas tout-à-fait à ma naiſſance, j'en ai du moins aſſez pour ne la pas deshonorer.

DORIMENE.

Fi, doit-on parler de bien où l'amour ſe mêle !

DAMON.

Qu'il m'eſt doux de vous voir parler ainſi ! (*à part.*) Plût aux Dieux que Madame Argante eût les mêmes ſentimens !

DORIMENE.

Que je ſçache quelle eſt votre maiſon ?

DAMON.

Je ne crois pas qu'elle vous ſoit inconnuë ; & Madame Argante ſçait bien qui je ſuis : vous ne demeuriez pas encore enſemble, lorſqu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir chez elle ; ſans quoi je ne ſerois pas obligé de vous dire que je me nomme Damon.

DORIMENE.

Damon ! oh ! vraiment on vous connoît. Je n'en veux pas ſçavoir davantage. (*à part.*) Damon ! un homme de ſa qualité me convient bien !

mieux qu'un petit Financier, & que cet inconnu dont je ne veux pas entendre parler. (*haut.*) Allez quitter un déguisement qui me choque! Revenez d'une façon plus digne de vous... & soyez persuadé qu'on fait tout le cas qu'on doit d'une telle conquête; vous pouvez en assurer le Maître qui vous a envoyé.

DAMON.

Ah! Madame, dans le dessein qu'il a conçû, votre approbation ne peut que le mettre au comble de la joye!

DORIMENE *à part.*

Cela ne va pas mal; & voilà bien de quoi me dédommager de Brusquin *.

* *Elle ouvre l'écrain, & en tire une Boucle d'oreille, qu'elle va placer; mais appercevant Brusquin, elle la remet dans l'écrain, qu'elle pose sur un banc de gazon, sur lequel elle s'assied en tournant le dos à Brusquin avec un air de mépris.*

SCENE XXV.

DORIMENE. Mr. BRUSQUIN.

Il a écouté la fin de la Scene précédente, & a regardé les pierreries, qu'il a reconnuës pour celles qu'il a données.

Mr. BRUSQUIN.

Peut-on sçavoir, Madame, quel est ce Valet, dont le message vous a été si agréable?

DORIMENE.

(*Ironiquement à part.*)

Un Valet ! . . (*haut.*) Quoi, c'eſt vous, Monſieur ? & que venez-vous faire ici ? J'ai été au Bal, au moins ; & je ſuis prête à y retourner.

M. BRUSQUIN.

Vous avez cru vous défaire de moi en me refuſant la grace que je vous avois demandée, & vous faites encore trophée du peu d'égard que vous avez à mes priéres ? Il eſt vrai que je mérite d'être traité encore plus cruellement pour avoir remis le pied chez vous, après vos duretés, & vos mépris : mais je ſuis charmé que le maudit aſcendant qui m'entraîne malgré moi, m'y ait conduit en ce moment. J'avois beſoin de ce que je vois & de ce que j'entens, pour me détacher d'une ingrate qui en uſe ſi indignement avec moi.

DORIMENE.

Eh ! de quoi vous plaignez-vous, Monſieur ? On ſouffre vos viſites, vos déclarations, & même vos reproches ; n'eſt-ce pas la avoir plus de complaiſances que vous n'en méritez. Vous voudriez donc que, pour vous plaire, on s'enterrât toute vivante, qu'on renonçât au monde, à ſes amis, aux Spectacles, au plaiſir d'être vuë ? C'eſt un peu fort, M. Bruſquin ; & l'on ne fut jamais ſi déraiſonnable ; tout le monde en conviendra.

M. BRUSQUIN.

Non, je n'en exige pas tant Je ne ſuis pas un Tyran auſſi cruel que vous le voulez faire croire ; tout ce que je demande, c'eſt que, contente de

posséder mon cœur, vous ne songiez pas à soumettre tous ceux que vous voyez. J'exige en un mot, que vous n'aimiez que moi; & que, pour me le prouver, vous m'appreniez quel est cet étourdi de la conquête duquel vous faites tant de cas; & que vous m'en fassiez le sacrifice tout à l'heure, en m'épousant dès ce soir.

DORIMENE.

Dès ce soir!

M. BRUSQUIN.

Oui, ce n'est qu'à ce prix que je puis vous faire grace. Hélas! mon foible l'emporte toujours sur mes résolutions.

DORIMENE.

Me faire grace! à moi?

M. BRUSQUIN.

Sans doute. Je crois que, sûr comme je le suis de vos trahisons, c'est vous faire une grande grace que de vous offrir encore ma main.

DORIMENE.

Et moi, je crois que je vous en ferois encore une plus grande, si je l'acceptois.

M. BRUSQUIN.

Quelle prévention! mais soit, ne disputons point sur les termes. Répondez seulement? L'acceptez-vous, ou non? Puis-je mander le Notaire pour finir?

DORIMENE.

Mon Dieu! que vous êtes bouillant!

M. BRUSQUIN.

Il y a longtems que je suis dupe; je ne veux plus l'être; voyez . . . .

DORIMENE.

Cela eſt tout vû. Je ne ſuis pas ſi preſſée, moi. Je ne me détermine pas ſi promptement.

M. BRUSQUIN.

Vous me refuſez donc?

DORIMENE.

Peut-être.

M. BRUSQUIN.

Vous m'avez donc trompée, lorſque vous m'avez fait accroire que ma recherche ne vous déplaiſoit pas?

DORIMENE.

Il eſt vrai que vos grandes richeſſes me parloient pour vous.

M. BRUSQUIN.

Et vous ne m'aimiez pas?

DORIMENE.

Oh! pour cela non, Monſieur, je vous le jure.

M. BRUSQUIN.

Quoi, vous ne m'aimiez pas! Quoi, mes ſoins mes aſſiduités, mes reſpects, mes cadeaux, mes préſens n'ont pû toucher votre cœur! Eh! pourquoi m'avez-vous flatté d'un bonheur dont la perte me réduit au déſeſpoir? Si vous m'aviez toujours rebuté, ſi vous n'aviez jamais paru ſenſible à mes empreſſemens, je n'aurois pas à me plaindre; mais, perfide que vous êtes, vous m'avez ſouvent parlé ſur un ton bien différent!

DORIMENE.

C'eſt parce que je croyois que je pourrois vous

aimer. Mais les efforts que j'ai faits pour vous trouver aimable n'ont servi qu'à mieux me faire sentir combien peu l'amour m'avoit disposée en votre faveur ; & vous devez m'avoir bien de l'obligation pour les violences que je me suis faites là-dessus. N'est-ce pas payer assez cher vos soins !

M. BRUSQUIN.

Dieux ! peut on marquer plus de mépris ! Eh quoi, il est donc vrai ? Vous m'accablez ! Vous me trahissez ! Vous m'ôtez tout espoir ! Ah ! laissez-vous attendrir par mes regrets. Que faut-il pour vous plaire ? Souhaitez-vous des meubles plus riches, des bijoux plus rares, des diamans de plus de prix ? Vous n'avez qu'à parler. Que puis-je faire ? dites ! L'amour me force à subir toutes vos loix, a prévenir tous vos desirs, & à me ruiner, s'il le faut, pour vous attendrir.

DORIMENE.

Tenez, Monsieur, tous vos dons, toutes vos richesses ne me tentent point. Vous avez desillé mes yeux sur votre humeur ; & je vois que je ne pourrois jamais vivre heureuse avec vous. J'aime mieux ma liberté que tant de biens.

M. BRUSQUIN.

Ah ! c'en est trop, perfide ; je connois les raisons de ce prompt caprice, & de tous ces vains prétextes : mais on ne se jouera pas plus longtems de ma complaisance & de ma générosité ; je ne verrai pas qu'un autre profite de mes bienfaits, & puisqu'ils ne sçauroient vous plaire, je prétens les reprendre. Songez à me restituer tout à l'heure, les meubles, la vaisselle, les bijoux, & surtout ces diamans que vous tenez de moi.

DORIMENE.

Vous êtes fou ; vous extravaguez, Monsieur ; sortez d'ici, & n'y paroissez jamais ; ou craignez que je n'appelle du monde pour vous en faire chasser comme vous le méritez.

M. BRUSQUIN.

Craignez vous-même que je ne me porte à quelque extremité.... me chasser d'ici ! je me ferai justice auparavant.

Il se saisit de l'écrain qui est à côté de Dorimene & s'enfuit.

DORIMENE *se levant pour arrêter Brusquin.*

Au secours ! au voleur !

M. BRUSQUIN *en s'en allant.*

Vos cris ne m'arrêteront pas. Je tiens le plus précieux, & j'abandonne le reste. Adieu.

SCENE XXVI.

DORIMENE. JULIE. MARINE.

DORIMENE.

AU secours, au secours, Marine, Marine ! je me meurs.

(Elle tombe sur le gazon.)

MARINE *accourant.*

On y va.

JULIE *accourant aussi.*

Mon Dieu, ma tante, qu'avez-vous ?

DORIMENE.

Rien, Mademoiſelle; rentrez, s'il vous plaît! on n'a que faire ici de votre préſence.

JULIE.

Puiſqu'elle vous importune, je vous laiſſe. Marine, n'abandonnez pas une tante qui m'eſt ſi chere.

MARINE *à part.*

Le bon petit cœur!

SCENE XXVII.

DORIMENE. MARINE.

MARINE.

MAdame, que vous eſt-il donc arrivé? vous voilà toute dérangée.

DORIMENE.

Ah? je ſuis au déſeſpoir. On vient de me voler le plus cruellement....

MARINE.

Il faut envoyer chercher un Commiſſaire; il faut faire informer. Et qui a été aſſez hardi?

DORIMENE.

Le croirois-tu? c'eſt Bruſquin qui vient de me faire le plus rude affront....

MARINE.

Quoi, Bruſquin?.... j'entens! ah Madame, il

en faut faire un exemple. Reprendre avec violence des présens qu'on a faits ; emporter vingt mille écus de pierreries qu'on a données ! C'est pis qu'un vol domestique.

DORIMENE.

Je ne prétens pas l'épargner.... je n'en puis revenir, & je crois que j'en mourrai.

MARINE.

Et là, consolez-vous. La Vache a bon pied. Vous serez payée au centuple, aussi bien que la Justice : elle ne le laissera pas échapper. Diantre, quelle aubeine !

L'OLIVE. (*derriere le Théâtre.*)

Aho, aho, aho !

MARINE.

Qu'est-ce que j'entens !

DORIMENE.

Qui vient nous importuner dans le trouble où je suis ?

SCENE XXVIII.

DORIMENE. MARINE. L'OLIVE *en postillon.*

L'OLIVE.

AHo, aho ; hola, quelqu'un !

MARINE.

Qui diantre fait tant de bruit ?... *à part.* C'est l'Olive ! *à l'Olive,* Que veux-tu ?

L'OLIVE.

Voir Madame Dorimene de la part de Madame Argante, & lui remettre cette lettre.

MARINE *lui montrant Dorimene.*

Tiens la voilà.

L'OLIVE *bas à Marine.*

Ne me trahis pas au moins; c'eſt le coup de notre fortune. (*à Dorimene.*) Madame j'arrive en diligence avec une chaiſe de Poſte qui eſt à la porte, & des chevaux tout frais pour exécuter ce que cette lettre contient.

DORIMENE *lit.*

Je vous prie, ma chere ſœur, dès que vous aurez reçu ma lettre de faire partir ma fille dans la chaiſe que je lui envoye à cet effet par l'Olive: quoique je ne duſſe pas faire un ſi long ſéjour ici, & que je n'euſſe pas réſolu de la faire venir à la Campagne, un jeune Seigneur qui doit paſſer ici quelques jours, que j'attens à tout moment, & qui ſeroit un parti très-avantageux pour Julie, eſt cauſe que j'ai changé de penſee. Je ſerois bien aiſe qu'il la trouvât auprès de moi, & qu'il prit pour elle des ſentimens conformes à mes vuës. Ne perdez pas un moment, je vous prie, & ne négligez rien pour un établiſſement ſi conſidérable.

ARGANTE,

(*après avoir lû.*)

C'eſt bien-là ſon écriture.

MARINE *à part.*

Oui, à peu près. Je vois quel eſt le projet! Qu'il eſt bien imaginé!

DORIMENE.

Un Seigneur pour Julie! Que les meres sont folles! N'importe! ne combattons point ses chimeres. (*à Marine.*) Allons, Marine, avertis Julie, & dispose-toi à partir avec elle au plus vîte.

MARINE.

Ne voulez-vous pas qu'elle vienne prendre vos ordres?

DORIMENE.

Il n'en est pas besoin; il se fait tard.

MARINE.

Nous serons bientôt emballées.

DORIMENE *à l'Olive.*

Et toi, va te rafraîchir à l'Office en attendant qu'elles soient prêtes.

L'OLIVE.

Je vous suis obligé. J'ai pris de bonnes précautions contre la soif. (*à Marine bas.*) Tu comprends la conséquence des choses, ne perds pas un moment.

MARINE *bas à l'Olive.*

Ne crains rien, tu seras secondé à merveille.

DORIMENE *à Marine.*

Ne va pas parler à ma belle-sœur de mon avanture.

MARINE.

Je suis prudente; (*à part.*) elle le sçaura bien sans moi.

SCENE

SCENE XXIX.

DORIMENE *seule.*

ME voilà heureusement débarrassée de Julie! La garde d'une fille est un fardeau dont on ne sçauroit trop tôt être délivré. Son départ me laisse en liberté de songer à mes affaires. Quel parti prendre pour me vanger de l'affront que je viens de recevoir! Si je ne dis mot le lâche triomphera, & n'en prendra peut-être qu'un nouveau titre pour m'outrager encore. Si je porte ma plainte, mon avanture deviendra publique, je me verrai exposée aux brocards des envieux, aux Vaudevilles, & aux Epigrammes de ces petits Rimailleurs, qui n'ont d'autres ressources pour faire parler d'eux, que de décrier par leurs Vers satyriques le mérite même, & la vertu la plus respectable. Surtout ce qui m'arrête, c'est que Damon en pourroit être informé, & que sans doute il ne penseroit plus à moi! Ainsi il vaut encore mieux s'abandonner à l'indiscrétion de Brusquin. Un premier mouvement l'a fait agir, il reviendra peut-être à lui; il est vif, mais dans le fond il est honnête homme.... Voici Damon! Quoique fâchée qu'il me surprenne dans ce désordre; je ne lui sçais pas moins de gré de sa diligence! Qu'il est charmant dans cette parure! Tout magnifiques qu'ils sont, ses habits ne reçoivent leur éclat que de lui seul.

SCENE XXX.

DORIMENE. DAMON.

DAMON *à part.*

VOyons si je pourrai trouver un moment favorable pour revoir Julie. Mais ô Dieux ! C'est encore cette folle !

DORIMENE.

Approchez, Damon ! Que j'ai de plaisir à vous voir dans un état plus digne de vous, & que je vous suis obligée de la promptitude avec laquelle vous revenez vers moi.

DAMON.

L'amour m'a prêté des aîles pour voler en ces lieux. (*à part.*) Mais ce n'étoit pas pour vous y chercher.

DORIMENE.

Eh bien, expliquons-nous en liberté, & commencez par m'apprendre en quels lieux fortunés, je me suis attirée vos regards ?

DAMON.

L'amour qui avoit résolu de vaincre une indifférence dont je ne m'étois jamais démenti....

DORIMENE *à part.*

C'est un cœur tout neuf. Quelle gloire !

DAMON.

M'inspira hier la pensée d'aller au Bal, & ce fut là qu'il présenta à mes yeux le divin objet

à qui je ſuis aſſervi pour toute ma vie. (*à part.*) Ne viendra-t-il perſonne pour me délivrer de ce fâcheux entretien ?

DORIMENE.

Ce fut ſans doute auſſi l'amour qui m'y entraîna, malgré les raiſons qui auroient dû m'en éloigner.

DAMON.

Je ſerois trop heureux ſi vous n'étiez pas fâchée de la complaiſance que vous avez euë pour Julie en cette occaſion.

DORIMENE.

Bien loin de là, Monſieur, je me félicite ſans ceſſe de m'être renduë à ſes inſtances. J'en ſuis payée à un prix qui m'eſt trop doux.

DAMON.

Madame, cette aſſurance porte dans mon cœur... J'entends du bruit.

DORIMENE.

Toujours des Importuns.

SCENE XXXI.

Me. ARGANTE. DORIMENE. DAMON.

Me. ARGANTE.

COmment il n'y a perſonne ici ? J'arrive dans cette maiſon ſans rencontrer ni Valet, ni Servante ! Où donc eſt Marine ? Où eſt ma fille ?

DORIMENE.

Que vois-je ! C'eſt Madame Argante ! Que j'ai de joye à vous embraſſer !

Me. ARGANTE.

Je n'en reſſens pas moins que vous !

DAMON *à Madame Argante.*

Madame, j'ai l'honneur de vous offrir mes très-humbles reſpects.

Me. ARGANTE.

Monſieur, je ſuis votre Servante. Depuis quand de retour ?

DAMON.

Depuis dix jours, Madame.

DORIMENE.

La joye que nous cauſe le vôtre eſt d'autant plus grande qu'elle étoit plus ineſperée ; car j'avoue que je ne vous attendois pas ſitôt, puiſque je viens de recevoir une lettre de vous, où vous ne me parlez pas de votre départ ; & par laquelle vous me marquez de faire partir Julie pour vous aller rejoindre.

Me. ARGANTE.

Que dites-vous ! Je vous ai écrit ? J'ai envoyé chercher ma fille ?

DORIMENE.

Sans doute en voilà la preuve.

(Elle lui donne la lettre que l'Olive lui a apportée, Madame Argante lit bas.)

Mais peut-être elle ne ſera pas encore partie. Marine, Marine !



SCENE XXXII.

Me. ARGANTE. DORIMENE. DAMON. *Un Laquais.*

LE LAQUAIS.

VOus l'appellez envain, il y a plus de demie heure qu'elle eſt montée avec Mademoiſelle dans la chaiſe que Madame a envoyée.

Me. ARGANTE.

Encore une fois, je ne ſçais ce qu'on me veut dire? Je n'ai point écrit cette lettre.

DAMON *à part.*

Quel eſt donc ce myſtère?

DORIMENE *à Madame Argante.*

Voilà pourtant votre ſeing, & c'eſt un de vos Gens qui l'a apportée.

Me. ARGANTE.

Un de mes Gens?

DORIMENE.

Oui, c'eſt l'Olive.

DAMON *à part.*

L'Olive! qu'entens-je! ah, le ſcélérat!

Me. ARGANTE.

Je ſuis trahie! il y a plus de huit jours que j'ai renvoyé ce Coquin. C'eſt une friponnerie qu'il faut éclaircir.

DAMON *à part.*

Je ne la comprends que trop ; voilà ce que le Traître méditoit, croyant ſans doute me ſervir.

DORIMENE.

Quoi, l'Olive m'auroit trompée !

Me. ARGANTE.

Vite, que l'on dépêche du monde de tous côtés, que l'on s'informe de la route qu'ils auront priſe, ils ne peuvent pas être bien loin. Que je ſuis malheureuſe ! (*à Damon.*) Ah ! Monſieur, vous vous rencontrez ici fort à propos. Je vous en conjure, ayez pitié d'une mere déſolée. Vous voyez l'affront que l'on me fait, on m'enléve ma fille ! Monſieur, daignez vous-même prendre les moyens les plus courts, & les plus ſûrs pour en avoir au plutôt des nouvelles.

DORIMENE.

Songez, Damon, que cet affront vous regarde autant que nous, puiſque vous avez deſſein d'entrer dans notre alliance.

DAMON.

Oui, j'y ſuis plus ſenſible encore que vous ne croyez ; je ſuis prêt à tout entreprendre, & à ſacrifier même mon ſang pour laver cette injure.

Me. ARGANTE.

Que ne vous devrai-je pas !

DAMON.

Je cours ſans héſiter. . . . .

SCENE XXXIII.

Me. ARGANTE. DORIMENE. DAMON. CRISPIN.

CRISPIN *venant avec empreſſement vers Damon.*

AH ! Monſieur, venez vite ! votre nouveau Factotum, votre cher l'Olive vient d'amener deux fort jolies filles, l'une deſquelles ſe déſeſpere, & jette des cris à aſſembler tout le voiſinage. Envain ſa Compagne, qui ne paroît pourtant qu'une Soubrette, tâche avec ce Scélérat de l'appaiſer ; elle ne veut rien entendre : elle menace de ſe jetter par la fenêtre ſi on ne la ramène au plutôt chez elle, d'où on l'a, dit-elle, enlevée par une ruſe du diable.

Me. ARGANTE *à Damon.*

Qu'entens-je ! quoi, c'eſt vous-même, Monſieur, qui avez fait enlever ma fille ? & c'eſt à vous à qui je m'adreſſois pour avoir du ſecours ! mais vous m'en ferez raiſon.

DORIMENE *à Damon.*

Quoi, tu feignois d'être amoureux de moi, tandis que tu projettois de ſéduire ma niéce ?

DAMON *à Madame Argante.*

Madame je n'ai point de part à cet attentat ; je vous le jure. Je ſuis plus malheureux que criminel ; & je vais m'aſſurer du perfide pour le livrer à votre juſte reſſentiment.

SCENE XXXIV.

M.e ARGANTE. DORIMENE. CRISPIN.

CRISPIN *à Madame Argante.*

C'Eſt l'Olive avec cette Suivante qui ont manigancé toute cette intrigue, & c'eſt à eux ſeuls que vous devez vous en prendre, car pour mon Maître il n'eſt pas capable d'une telle action. (*à part.*) Ah! que je vais être bien vangé de l'Olive.

Me ARGANTE.

Ma fille va donc être la fable du Public! maudit voyage!

DORIMENE *à Criſpin.*

Ton Maître étoit donc paſſionné pour Julie?

CRISPIN *à Dorimene.*

Oui, c'eſt elle, & non pas vous, qui l'a ſi fort ébloui au Bal: mais il ne ſçavoit pas qui elle étoit, & c'eſt l'Olive qui l'a découvert.

DORIMENE.

Ainſi, je ſuis trahie de toutes parts. C'eſt cette Coquine de Marine qui l'a introduit. Comme ils m'ont jouée!

Me. ARGANTE.

C'eſt vous qui y avez donné lieu! Pourquoi laiſſer aller Julie au Bal? Eſt-ce là le ſoin que vous en deviez prendre?

DORIMENE.

Je vous avoue que je n'ai pû lui refuſer cette grace : je ne croyois pas que ſous mes yeux, il y eût rien à riſquer pour elle ; mais j'en ſuis punie autant que vous.

Me. ARGANTE.

Que dois-je faire ? Quel embarras ! Quelle honte !

DORIMENE.

Il faut pourſuivre les Coupables juſqu'à la mort.

SCENE XXXV.

Me. ARGANTE. DORIMENE. JULIE. DAMON. L'OLIVE. MARINE. CRISPIN.

JULIE *au fond du Théâtre à Damon.*

NOn, Damon, je ne veux jamais vous voir ; ni vous entendre ; après l'affront ſanglant que vous m'avez fait, j'aimerois mieux mourir que de vous pardonner.

DAMON.

Daignez m'écouter avant de prononcer un Arrêt ſi cruel !

JULIE.

J'en ſçais aſſez.... (*à ſa mere.*) Ah Madame ne me ſoupçonnez point d'avoir trempé dans le lâche complot qui vient d'être exécuté ! Je ne

vous cacherai point que je n'euſſe pris quelque ſentiment pour Monſieur, & que peut-être je n'euſſe formé le deſſein de tâcher de vous déterminer en ſa faveur. Mais ç'en eſt fait ! permettez qu'un Couvent me dérobe à jamais au monde, juſtifie ma conduite, & me puniſſe d'avoir pû croire un ſeul moment qu'il étoit digne de ma main & de mon cœur.

L'OLIVE *à Me. Argante.*

Madame, n'allez point chercher ailleurs le Coupable ! c'eſt moi qui à l'inſçu de mon Maître ai fait le coup. Je dois cet aveu à la vérité il n'eſt crainte ni ſupplice qui me puiſſe faire parler autrement ; j'ai cru ſervir ſa paſſion, & j'ai voulu me vanger de ce que vous m'aviez congédié.

Me. ARGANTE.

Seroit-il poſſible ?

MARINE *à Me. Argante.*

Je dois ajouter à ce que vient de dire l'Olive, que ſçachant ſon projet, & l'amour de M. Damon, j'ai hâté l'entrepriſe dans l'eſpérance d'un ample ſalaire. Je puis répondre que Monſieur & Mademoiſelle ont été innocemment trahis.

DAMON.

Mon ſeul crime eſt de les avoir flattés tous deux d'un établiſſement avantageux, s'ils ſervoient ma paſſion ; & ce crime eſt bien pardonnable à un Amant ! mais je ne croyois pas qu'ils abuſeroient juſques-là de mon amour.

DORIMÈNE *à Me. Argante.*

Ce ſont-là des comptes qu'on vous fait pour vous appaiſer. C'eſt un jeu concerté, & mon avis

eſt de faire pendre le fripon & cette coquine, de renfermer Mademoiſelle pour le reſte de ſes jours dans un Couvent, & d'obliger Monſieur, ſous peine d'être pourſuivi criminellement, à me tenir la parole qu'il m'a donnée de n'aimer jamais que moi.

CRISPIN *à part.*

Cette punition-là vaudroit bien les autres.

Me. ARGANTE.

La vangeance, ma fille, n'eſt pas le parti le plus ſage. Cette avanture ne manquera pas de faire grand bruit. Quelque effort que vous puiſſiez tenter pour convaincre le Public de votre innocence, vous n'en ſeriez pas moins jugée à la rigueur. Ainſi je crois qu'avant même qu'on en ſçache les cauſes, vous ne ſçauriez mieux faire que de donner la main à Monſieur; heureuſe dans votre malheur qu'il ſoit d'une naiſſance aſſez illuſtre pour vous honorer! Vos biens ſerviront à lui procurer l'éclat qui peut lui manquer. Voilà ce que la prudence ordonne. Conſultez cependant votre cœur pour y ſouſcrire.

JULIE *à ſa mere.*

Vous me renvoyez à un Juge qui deviendra trop favorable à Monſieur; lorſque tout m'invite à croire qu'il n'eſt point coupable, & que vous-même me prêtez les raiſons les plus puiſſantes pour me faire oublier ſa faute.

DAMON *à Julie.*

Soyez perſuadée, belle Julie, que la délicateſſe de mon amour eſt trop grande pour avoir été capable de vouloir vous obtenir aux dépens de votre

gloire. Mon bonheur, tout grand qu'il eſt, me deviendroit inſupportable, ſi je ne le devois qu'à un forfait ſi noir.

JULIE *à Damon.*

Je veux bien croire pour ma propre conſolation que ce ſont-là vos véritables ſentimens.

L'OLIVE *à Julie & à Damon.*

N'y aura-t'il point de grace pour nous : & lorſque Marine & moi nous nous ſommes rendus coupables pour votre bonheur, en ſeront nous les ſeuls punis ?

MARINE *à Me. Argante.*

Un peu de compaſſion, Madame ?

Me. ARGANTE.

Quoi qu'on dût faire un exemple de ces indignes Domeſtiques, qui cauſent tous les jours la perte de tant de jeunes perſonnes, l'honneur de ma fille exige pourtant encore que tout ſe reſſente en ce jour de ma clémence.

DORIMENE *à Me. Argante.*

Dites plutôt de votre lâche foibleſſe pour les paſſions de votre fille.

DAMON *à Marine & à l'Olive.*

Puiſque, par la grace que Madame vous accorde, votre crime eſt effacé, il me reſte à vous récompenſer du bonheur que vous me procurez, & j'en prendrai le ſoin avec plaiſir.

L'OLIVE.

Je ſçavois bien que j'en ſortirois à mon honneur.

MARINE *à l'Olive.*

Ma foi nous l'avons échappé belle.

CRISPIN.

Et moi qui ſuis le ſeul vertueux, ſerai-je le ſeul ſans récompenſe.

DAMON.

Nous y pourvoirons.

CRISPIN.

En ce cas plus de rancune; l'Olive, embraſſons-nous; c'eſt de bon cœur.

L'OLIVE.

C'eſt de bon cœu aussi que je te pardonne tout ce que tu as fait pour me perdre.

SCENE XXXVI. & derniere.

Les Acteurs précédens, un Laquais de M. Brusquin.

LE LAQUAIS *préſentant une boëte & une Lettre à Dorimene.*

MAdame, mon Maître m'a chargé de vous remettre cette boëte, avec cette Lettre.

DORIMENE *lit.*

» Un premier mouvement m'en a fait uſer d'une
» maniere trop injurieuſe a votre égard, Madame,
» la réfléxion m'a appris que l'on ne doit jamais
» reprendre les bienfaits qu'une Belle a bien vou-
» lu recevoir d'un Cavalier, je me contente donc
» de retirer ceux qui vous étoient ſeulement deſti-
» nés, & vous prie de garder les diamans que je
» vous renvoye. BRUSQUIN.

(*Après avoir lû.*)

Je ſçavois bien qu'il reviendroit à lui ? J'étois ſûre de ſon bon cœur.

Me. ARGANTE *à Dorimene.*

Vous étiez donc brouillés ? Mais ſi vous m'en croyez, vous tâcherez de conclure avec lui. C'eſt ce qui vous convient le mieux.

DORIMENE.

Oui, quand ce ne ſeroit que pour faire voir à Monſieur (*montrant Damon.*) que l'on peut trouver des maris qui le valent, je n'oublierai rien pour ramener M. Bruſquin ; je ſçais ſon foible, il ne me réſiſtera pas.

DAMON *à Dorimene.*

Je n'ai jamais douté du pouvoir de vos charmes.

Me. ARGANTE *à Julie.*

Que mon exemple, Julie, vous apprenne qu'on ne doit jamais ſe repoſer que ſur ſoi-même de la conduite d'une fille, & qu'il n'eſt point d'occaſion, point de prétexte, qui puiſſe diſpenſer une mere de la garder ſous ſes yeux.

(*On entend une Symphonie.*)

CRISPIN *à Damon.*

Monſieur, ce ſont les Muſiciens que j'avois été avertir par votre ordre.

DAMON.

Ils viennent fort à propos, qu'on les faſſe entrer, & avec eux tous les Maſques qui ſe préſenteront. Ce jour eſt trop heureux pour ne le pas célébrer par la Muſique & par la Danſe.

DIVERTISSEMENT.

Entrée de Chanteurs, de Danseurs, & de Masques après plusieurs Danses.

VAUDEVILLE.

Sur l'Air *de la Bouquetiere.*

Une *Chanteuse.*
DAns ces jardins charmans
En tout tems,
Mille fleurs
Font briller leurs couleurs.
(*Se tournant vers Damon.*)
Cueillez-les, jeune Epoux,
Venez qu'un soin si doux
Se renouvelle !
Cueillez pour cette Belle :
à Julie. Vous alors hâtez-vous ;
Mademoisel, parez vôt Chapelle,
Parez vôt Chapelle.

Me. ARGANTE.
Une Mere en tous lieux
Sous ses yeux,
Soir, matin,
Garde sa fille en vain.
De l'âge & du plaisir
L'éguillonant désir
Trompe ce zéle;
Toujours crie à la Belle,
Pressez vous de jouir ;
Mademoisel &c.

JULIE.
Aussitôt qu'un Amant
Beau, charmant,
Tendrement,
Offre un Bouquet galant;
Notre cœur enchanté,
De plaisir transporté,
En étincelle ;
Et l'ardeur qu'il recelle
A déja répété,
Mademoisel &c.

DAMON.
Par de constants soupirs ;
Des désirs,
Et des feux
Toujours respectueux,
Un Amant bien épris
Doit montrer tout le prix
D'un cœur fidéle :
Et redire à sa Belle,
Du ton le plus soumis,
Mademoisel &c.

MARINE.
Non, non, tant de respects
Sont suspects :
Les discours
Sont d'un foible secours.
Par l'audace, un Galant
Prouve plus sûrement
Son feu rebelle ;
Et plaît mieux à sa Belle

Qu'en disant fadement,
Mademoisel &c.
DORIMENE.
Si, par un coffre fort,
Bien plein d'or,
Un Amant
Explique son tourment;
Sa prompte guérison
Suivra ce riche don,
Plus de cruelle.
On prend la plus rebelle,
En disant sur ce ton,
Mademoisel &c.
L'OLIVE.
Toujours d'un bon Valet
Bien au fait,
Le secours
Est utile aux amours:
C'est par lui qu'un poulet,
Qu'un rendez-vous secret
Se renouvelle;
Que son Maître à la Belle
Ne dit pas sans effet,
Mademoisel &c.
MARINE.
Pour servir un Galant
Bienfaisant,
Un Valet
N'est pas seul bien au fait.
Bien souvent on languit,
On adore sans fruit
Une cruelle,
Si sans cesse à la Belle,
La Suivante ne dit
Mademoisel &c.
UN MASQUE.
Quand ta femme en courroux
Pauvre Epoux,
Par ses cris
Vient troubler tes esprits;
Entends bien ma leçon,
La paix dans ta maison
Se renouvelle;
Il n'est plus de querelle,
Si tu dis du bon ton
Mademoisel &c.
CRISPIN *au Parterre.*
Messieurs, voici l'instant
Où tremblant,
Frissonnant,
L'Auteur son sort attend:
Qu'il est doux ce moment
Quand l'applaudissement
Se renouvelle!
La Piéce vous plaît-elle?
Avec empressement,
Revenez, parez not Chapelle,
Parez not Chapelle.

FIN.



